CARTOUCHE À BLANC

PAR

LOUIS TRIMBLE

LA TOUR DE LONDRES

LOUIS TRIMBLE

CARTOUCHE A BLANC

THE CASE OF THE BLANK CARTRIDGE

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ALEX GRALL

NICHOLSON & WATSON
IMPRIME EN GRANDE BRETAGNE

Prémièré édition française, Novembre 1950
Tous droits réservés par
NICHOLSON & WATSON
21, Boulevard Montmartre, Paris 2e
26, Manchestér Square, Londré, W. I.
19, Rue de l'Association, Bruxelles.

COLLECTION
LA TOUR DE LONDRES

CHAPITRE PREMIER

Et si je vous tuais! s'écria Fanny.

Larry Neilson devint blême et recula vers la porte. Devant son expression de terreur, la colère de la jeune femme se mua instantanément en mépris. L'homme avait atteint la porte où il resta adossé, sans oser l'ouvrir pour se sauver en courant. Il s'essuya le front de la manche de son veston et dit :

— Il est trop tard, Fanny. Je n'ai pas d'autre moyen de me mettre à couvert.

Elle s'était tenue jusque-là près de la coiffeuse. Elle s'agenouilla sans quitter des yeux le visage de l'homme. Ce visage qui lui avait paru beau, à une époque. Peut-être en raison de son cynisme qui lui conférait une curieuse expression à la fois très jeune et très vieille, mais où on ne lisait plus maintenant qu'une terreur abjecte qu'il n'arrivait même pas à dissimuler.

Elle trouva le tiroir à tâtons, l'ouvrit et y introduisit les doigts qui se refermèrent sur un revolver. Le contact dur et froid du point de mire contre sa paume provoqua en elle un choc qui lui stimula tous les nerfs, comme sous l'effet d'un jet d'eau glacée. Lentement elle sortit l'arme dont la lumière fit étinceler les ornements nickelés. Puis elle se dressa de toute sa taille, imposante de hauteur et d'indignation.

— Et par-dessus le marché, vous n'avez rien trouvé de mieux que d'amener cette femme avec vous, pour me narguer!

Cette fois, il se mit à chercher fébrilement la poignée

de la porte, les yeux rivés sur la jeune femme. Il parvint enfin à articuler d'une voix pâteuse :

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire? N'avez-vous pas votre cher Nat?

Puis, d'une voix précipitée, il termina :

— Vous avez beau prétendre le contraire, tout le monde le sait.

Elle se sentit à nouveau emporter par la colère et ne parvint qu'au prix d'un violent effort à empêcher la main qui tenait le revolver de trembler.

— Nous allons bien voir si je ne peux pas! Devrais-je y laisser la vie!

Elle haletait et sa voix s'étrangla sur les derniers mots. Ce qui parut encourager l'homme à ajouter :

— Vous n'y pourrez rien!

Il était jeune, plutôt massif. Ses cheveux blonds commençaient à grisonner aux tempes. Il avait toujours les doigts crispés sur le bouton de la porte et parut reprendre du poil de la bête. Il répéta avec une sorte de rage :

— Rien! Ni vous ni Silone! L'affaire est dans le sac! Rien ne pourra plus l'arrêter. C'est...

Il interrompit sa phrase en voyant qu'elle levait son arme pour la pointer sur lui. Il tourna violemment la poignée et, profitant de la seconde d'indécision de la jeune femme, se glissa dans le couloir, en claquant brutalement la porte derrière lui.

L'affaire est dans le sac! L'affaire est dans le sac!

Le corps ébranlé par l'intensité de son désir de le tuer, Fanny Riley se dirigea à son tour vers la porte d'une démarche saccadée. Elle l'ouvrit, parcourut le corridor dans toute sa longueur et pénétra dans la salle de jeu à demi éclairée. Seules les lampes les plus proches étaient allumées. La lumière tombait verticalement sur trois tables de roulettes, laissant le bar dans l'obscurité ainsi que les tables de jeu qui se trouvaient plus loin. Elle s'arrêta pour inspecter la salle, la parcourut lentement des yeux. Emile Elios était devant sa table de roulette dont il enlevait la housse pour tout préparer avant le début de la soirée. Un petit groupe formé de Polly Baird et de Roy Hiller parlait à Larry Neilson qui tournait le dos.

— Larry!

Elle n'avait pas parlé très fort; cependant sa voix aiguë résonna dans la salle vide. Neilson se retourna brusquement tandis que les voix de ses compagnons s'arrêtaient. Fanny fit trois pas en avant, tirant chaque fois.

— Quand je vous disais que je serais capable de vous tuer!

Puis elle marqua un temps d'arrêt, le pied en l'air, le revolver toujours braqué en avant, mais son expression de froide détermination ne tarda pas à se muer en incrédulité, puis en horreur. « Comment est-ce possible? » se dit-elle, comme dans un rêve. Neilson avait cessé de fixer sur elle son regard stupéfait. Il tombait, le corps plié en avant, les genoux fléchis. Puis il s'écroula lentement sur le sol. Du sang jaillit. Il s'immobilisa enfin, la face en avant et l'horrible chose rouge disparut. Personne ne parla. Il n'y eut pas un mouvement. Roy Hiller, le premier, rompit l'immobilité pétrifiée du groupe pour parcourir, en longues enjambées, les trois mètres qui le séparaient de Fanny. Quand il lui posa les doigts sur l'épaule, elle prit conscience de sa présence et poussa un cri à demi étouffé :

— Non!

Elle se libéra d'une torsion du buste et se précipita aveuglément vers la porte.

C'était une porte peinte en vert, ornée d'une plaque dorée à la feuille, qui représentait l'emblême de la maison, une coupe de cuivre massif. Elle sortit en trébuchant dans sa hâte.

Elle continua sa course jusqu'au fond du couloir, atteignit une porte semblable à la première qu'elle ouvrit et referma sur elle. Puis elle resta là, adossée au battant, respirant bruyamment.

Nat Silone, assis à son bureau, leva la tête par-dessus les papiers auxquels il travaillait et la considéra de ses yeux tranquilles. De son regard expressif et aigu, il embrassa le revolver, l'expression bouleversée de la jeune femme et l'atmosphère de choc qui l'enveloppait.

— Vous lui avez tiré dessus?

Incapable de reprendre son souffle, elle fit oui de la tête. Il se leva rapidement et s'approcha d'elle. Le contact de sa main sur ses épaules nues parut la ranimer et son regard perdit un peu de son expression hagarde.

De la tête, elle fit un geste d'acquiescement :

— Oui, Nat. Il est mort. Je l'ai tué.

Silone lui enleva le revolver des mains.

— Avec ça? demanda-t-il de sa voix douce.

— J'ai tiré dans la figure, Nat. C'est ce qui a dû le tuer.

— Allons, allons, soyez raisonnable, dit-il d'un ton bref.

Il était à peine plus grand qu'elle, mais elle eut soudain l'impression, lorsqu'il prit sa main pour la guider vers un fauteuil, qu'il était très grand et très fort.

— Vous savez bien que ce n'est pas possible, continua-t-il quand elle se fut assise.

Le buste rigide, elle attendait qu'il prît une décision pour elle, qu'il la guidât, comme il l'avait toujours fait. Elle le vit enfouir le revolver dans sa poche, faire demi-tour sans rien dire. Elle entendit la porte se refermer sur lui et ne bougea plus... A son retour, elle avait conservé la même position.

— Il est mort, dit Silone en allant s'asseoir à son bureau où il déposa le revolver.

La lumière de la lampe inonda la surface de métal poli. Il jeta par-dessus une lettre dépliée, puis, de sa manière pondérée, s'empara du téléphone.

— Qu'allez-vous faire, Nat?

— Appeler Rick Milan. J'ai appris qu'il était de retour en ville. Voyez-vous quelqu'un d'autre?

Elle laissa échapper une sorte de petit rire fragile.

— Sherlock Holmes, dit-elle. Appelez Eternité et demandez Sherlock Holmes!

— Milan fera aussi bien l'affaire, dit Silone en formant le numéro.

CHAPITRE II

L'ASSURANCE de Milan ne pouvait faire de doute pour personne. Elle irradiait dans sa démarche, dans sa manière de parler parfois brutale, dans la façon dont il appréhendait une situation dans son ensemble, d'un seul coup d'œil.

Il venait d'arriver par l'issue privée de Nat, celle qui donnait sur le parc aux voitures, derrière l'immeuble. D'un geste du menton, il désigna les pièces du devant et dit :

— Il y a des gens par là? On peut les enfermer à clé?

— Je ne veux enfermer personne, Rick, dit Silone. J'ai simplement voulu que tu sois là le premier.

— Soit, dit le détective en allumant une cigarette. Vous êtes Miss Riley? demanda-t-il en se tournant vers Fanny... et vous travaillez comme hôtesse dans les pièces de réception?

— Vous le savez bien, Milan. Il y a trois ans que nous nous connaissons.

— C'est comme cela que procédera la police, dit Milan en se redressant et en reculant d'un pas.

C'était un homme grand et mince. Les cheveux et le teint sombres. Les yeux presque noirs, sous des sourcils épais. Ses cheveux, plantés bas au milieu d'un front dégagé aux tempes, lui conféraient une expression quelque peu diabolique que venait compléter un visage mince comme ses lèvres, son nez et son menton. Il avait une cicatrice bien marquée qui lui relevait le sourcil gauche, ajoutant encore à son expression sceptique par nature, ce qui donnait à ses interlocuteurs l'impression qu'il mettait leurs paroles en doute et il faut bien avouer que c'était exact, la plupart du temps.

Il se mit à déambuler dans la pièce comme un animal en cage, sans quitter Fanny de l'œil. Celle-ci restait calme, le visage empreint de cette réserve qui avait maintes fois découragé des hommes trop entreprenants. C'était la Fanny Riley dont se souvenait Milan, par contraste avec celle qu'il avait trouvée en arrivant, complètement effondrée sous le choc, en proie à la réaction, après coup.

— Voyons, ce Neilson est entré dans votre loge. Vous vous êtes disputés. Ensuite il est sorti. Vous l'avez suivi, revolver en main. C'est bien cela?

Ses lèvres mobiles se mirent à trembler, mais elle parvint à répondre calmement :

— Oui.

— Vous l'avez aperçu alors en compagnie d'autres gens et vous l'avez appelé par son nom. Il s'est retourné

et vous avez tiré. Trois fois. Il a reçu trois balles. Une au visage et deux au corps, près du cœur. Vous êtes revenue ensuite ici vous rendre à Silone, votre employeur.

— Ça suffit, Rick. Je t'ai déjà raconté toute l'histoire, s'interposa Silone.

— Elle va être bombardée de questions par les flics, dit Milan. Ils vont littéralement la fusiller.

— Je ne les laisserai pas faire. Si tu crois que je vais permettre à n'importe quel sale flic de tarabuster Fanny...

La voix de Silone avait une véhémence si insolite que Milan leva la tête.

— Ça s'est passé devant témoins, dit-il. Je ne vois pas comment tu pourras escamoter ça.

— Eh bien! ils ne trouveront pas Fanny. Tu vas l'emmener avec toi et la cacher.

Rick Milan se mit à rire, d'un rire sans joie.

— Non, Nat. Même pour toi, je ne peux pas faire ça. Il faudra qu'elle passe en jugement.

— Jamais! s'écria Silone, en enlevant d'un geste preste la lettre qui recouvrait le revolver. Regarde, Milan.

Le détective s'approcha, introduisit un crayon dans le barillet du revolver et le souleva. Presque aussitôt, il le reposa.

— C'est avec ça qu'elle a tiré?

— Oui, dit Silone. C'est celui qu'elle avait toujours dans sa loge. Tu comprends maintenant pourquoi je veux que tu l'emmènes?

— Elle ne risquait pas de tuer qui que ce soit avec ce revolver. Elle ne risquait même pas de tirer avec, dit Milan.

Les yeux brillants, Fanny regardait alternativement les deux hommes, les lèvres ouvertes dans son effort d'attention. C'étaient des lèvres pleines et humides. Fanny était belle, en dépit du maquillage trop accentué qu'elle avait dû adopter pour les besoins de son métier. Sa bouche était admirablement formée, son menton et son nez petits et arrogants. Ses beaux yeux gris étaient encore agrandis par le fard et le rimmel, et sa robe du soir, qui lui laissait les épaules nues, mettait en valeur un corps aux lignes pleines et dénuées de vulgarité.

— C'est pourtant bien ce revolver, dit-elle.

Milan se retourna brusquement :

— Vous êtes sûre?

— C'est celui que j'ai donné à Nat, répondit-elle, en accompagnant cette affirmation d'un geste péremptoire.

Milan ferma les yeux. Il aurait bien voulu que la jeune femme n'ait pas ces magnifiques cheveux roux. Pas roux exactement, mais de cette couleur chaude de setter irlandais, comme de l'acajou poli. Ils étaient relevés sur le dessus en une coiffure très étudiée, pour le soir. Il continua cependant à la dévisager avec l'expression volontairement impersonnelle qu'il avait pour regarder toutes les femmes, mais la couleur de ses cheveux le troublait.

— Qu'est-ce que Nat en a fait?

— Je l'ai posé sur le bureau, dit vivement Silone. J'ai jeté cette lettre dessus et je t'ai appelé.

— C'est à elle que je m'adresse.

— Oui, dit Fanny, je pense que c'est cela. Puisque Nat le dit, c'est vrai.

Milan s'avoua qu'il n'avait jamais vu mentir Silone. C'était un homme honnête, même dans son métier de joueur professionnel. Evidemment les circonstances ne s'étaient jamais présentées de voir Fanny Riley en danger.

— Tu me le jures, Nat?

— Voyons, il ne peut pas en être autrement, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, dit Silone en faisant au-dessus du revolver un geste évasif de ses petits doigts minces. Alors?

Milan enleva sa cigarette de ses lèvres, en examina un instant le bout, puis la secoua au-dessus de la coupe de cuivre massif qui décorait un des coins du bureau de Nat.

— Soit, je vais l'emmener, dit-il enfin.

Il avait, certes, l'habitude des décisions promptes, mais en lui-même il fit des vœux pour que celle-ci ne s'avérât pas trop catastrophique. Il prit un trousseau de clés dans sa poche et le posa sur le bureau.

— Ma voiture est derrière. C'est une grande conduite intérieure noire. Mettez-y vos vêtements et vos affaires et attendez-moi dehors. Quand vous serez prête, vous n'aurez qu'à donner un coup de klaxon.

Fanny se leva en jetant à Silone un regard interrogateur. Celui-ci approuva de la tête et lui adressa au passage un sourire fugitif. Elle se dirigea vers la porte avec

la grâce d'une femme qui fait son entrée dans un salon et non une sortie subreptice. Dès que la porte fut refermée, Milan s'assit.

— Maintenant, raconte-moi ce qui s'est passé, Nat.

Celui-ci fit des mains un geste d'ignorance :

— Elle a dû piquer une crise de jalousie. Tu sais que je n'ai jamais beaucoup aimé Neilson. Il n'était jamais fichu de respecter ses engagements. Fanny était folle de lui. Il a fallu que cet idiot s'amène ici avec une autre femme et avec le caractère que tu connais à Fanny...

Milan fit remarquer posément :

— Ecoute, Nat. Je gagne ma vie à faire de la corde raide, à la limite de la légalité. Je suis quelquefois obligé d'accepter des boulots plus ou moins reluisants pour les compagnies d'assurance. Je me suis même occupé d'affaires de divorces. Je ne suis donc peut-etre pas un gars très brillant, mais pas idiot à ce point. Je n'aime pas qu'on se foute de moi. Même pas mon meilleur ami, Nat.

Distraitement Silone se mit à faire tourner de l'index le récipient de cuivre qui servait d'enseigne à sa maison, en le faisant onduler doucement sur sa base arrondie.

— Que veux-tu qu'il y ait d'autre?

— Comment? s'écria Milan d'un ton sarcastique, tu vendrais ton âme pour Fanny, et vice versa. Nous savons aussi bien l'un que l'autre que tu es le seul homme pour lequel elle ne professe pas un mépris absolu et tu veux me faire avaler cette histoire à dormir debout de querelle d'amoureux? Ah! non, très peu pour moi!

Silone eut à l'adresse de Milan un vague sourire :

— Tu parles de Fanny et de moi comme si nous étions... amants!

— Je sais bien que non. Mais il peut y avoir des rapports platoniques d'une aussi grande intensité. Quoi qu'il en soit ton histoire ne tient pas debout.

De nouveau les mains de Silone décrivirent dans l'air un geste rapide qui éludait.

— C'est du moins ce que j'ai cru deviner, dit-il sans détourner son regard tranquille.

C'était un homme plutôt petit, très bien habillé et d'aspect soigné. Il avait le teint halé et des cheveux d'un gris soyeux, ondulés et ramenés en arrière pour dégager un front haut. Son visage s'éclairait parfois d'un rapide

et magnifique sourire. Seules, quelques lignes sous ses yeux sombres, permettaient de deviner qu'il atteignait la cinquantaine. Milan résolut de laisser tomber le sujet, provisoirement.

— Et les autres, qu'est-ce qu'ils fabriquaient ici, d'aussi bonne heure? (Il jeta un coup d'œil à sa montre.) Il n'est même pas neuf heures. Officiellement tu n'es pas ouvert.

— C'est Fanny qui a téléphoné à Neilson de venir. Hiller était là, en train de me parler. D'ailleurs, il est presque tout le temps fourré ici.

— Et alors, Neilson est arrivé avec une femme?

— Polly Baird. Tu sais, les Baird, agents de change.

— Qui était Neilson?

— Le fils de l'avocat. Celui-ci lui a laissé un joli magot et un cabinet d'avocat appréciable. Et, si je comprends bien, il ne reste pas grand-chose ni de l'un ni de l'autre.

Négligemment, Milan demanda :

— Il te devait de l'argent?

— Quinze mille dollars. Comme tu vois, je ne risquais pas de le tuer.

— Elle est bien bonne! Tu ne risquais pas de le tuer, mais Fanny, par contre, pouvait se payer ce luxe?

— Elle a dû céder à un mouvement de colère, vouloir lui faire peur, croyant que le revolver ne contenait que des cartouches à blanc. J'avais fait l'échange avec le vrai, il y a quelque temps, me méfiant de son tempérament.

— Elle le savait?

— Bien sûr.

Milan alluma une seconde cigarette.

— Et si quelqu'un y avait mis de vraies balles?

— Impossible. C'est le genre d'engin qu'on emploie pour donner les départs de courses à pied, tu sais. Il est impossible d'y mettre des balles, le canon est trop petit pour qu'elles puissent passer.

— C'est bien ce que je pensais, dit Milan.

Il se leva pour venir prendre le revolver, toujours en se servant du crayon. Il sortit son mouchoir de sa poche pour ouvrir l'arme. Il y avait six cartouches à l'intérieur. On en avait tiré trois, les trois autres étaient intactes. Toutes des cartouches à blanc. Il éleva l'arme à la lumière, pour en examiner l'intérieur, en fermant un

œil. Pas de doute, le revolver avait servi récemment — une faible odeur de poudre persistait encore — mais, à coup sûr, pas pour tirer de vraies balles.

— Quelqu'un qui aurait voulu lui mettre ça sur le dos? suggéra Milan.

— Un peu tiré par les cheveux, dit Silone calmement. Qui pouvait prévoir qu'elle allait se mettre en colère et tirer? Même dans ce cas, il aurait fallu se tenir derrière elle et canarder Neilson pendant qu'elle tirait. Tu vois ça d'ici?

— Ça ne tient pas debout, en effet, concéda Milan... Et pourtant, il y a bien eu un moyen!

— Fanny n'est pas coupable, dit Silone.

Il se leva et se pencha vers Milan pour ajouter avec force :

— Tout ce que je te demande c'est d'arriver à prouver qu'elle ne l'a pas fait en connaissance de cause.

— Et si c'était elle?

Voyant le visage de Silone se transformer sous l'effet d'une colère mal réprimée, Milan se hâta d'ajouter :

— Ce n'est qu'une hypothèse, cela va de soi.

— Eh bien! dans cette hypothèse, arrange-toi pour qu'ils n'arrivent pas à trouver la solution. Mais, avant tout, il faut que tu la maintiennes à l'écart de tout ça.

Milan renfonça son mouchoir dans sa poche et se rassit.

— Et la « Coupe de Cuivre », Nat? Les flics vont faire la pâle gueule, après cette histoire! Ils sont bien capables de boucler ta maison pendant un certain temps, ou même de te l'enlever purement et simplement.

Silone serra les lèvres et répondit :

— Ça m'étonnerait, mais on ne sait jamais. En tout cas, si cela doit aider à sortir Fanny de là, qu'ils la prennent!

Milan en resta pantois. C'était exactement, songea-t-il, comme s'il disait qu'on pouvait lui prendre son sang! Et tout cela pour une femme avec laquelle il n'entretenait que des rapports platoniques, quasi-paternels! C'était pousser le sentiment un peu loin. Milan se gratta la nuque : il y avait là quelque chose qui dépassait son entendement. Oh! bien sûr, il ne laisserait pas tomber Silone qui était un des rares hommes dont l'amitié eût

un sens, mais il s'avoua qu'à son avis, il n'existait pas une femme qui valût le sacrifice d'une vieille chaussette.

— Combien? demanda Silone.

Milan, interrompu dans ses réflexions, haussa les épaules :

— Ce que tu voudras. Pas trop. Le seul fait de garder la maison ouverte risque de te coûter gros. Aussi tu ferais bien d'y aller mollo.

— Je paierai ce qu'il faudra, dit Silone en rougissant.

Milan pesta intérieurement contre la susceptibilité excessive de son ami et s'empressa d'ajouter :

— Donne-moi cinq cents dollars en billets, pour les frais.

Silone ouvrit son bureau et y prit une liasse de billets de dix et de vingt qu'il se mit à compter. Milan les prit à son tour, divisa la liasse en deux et en repoussa une moitié vers Silone.

— J'ai dit cinq cents.

Le klaxon se fit entendre au-dehors. Le détective se leva tout en introduisant les billets dans un mince portefeuille.

— Maintenant, tu vas téléphoner à la police, Nat. Dis-leur que Fanny s'est débinée. Ensuite appelle-moi pour m'indiquer les flics qui sont sur l'affaire et ce qu'ils en pensent.

— D'accord, dit Silone.

Milan se dirigea vers la porte :

— Ne me mets pas dans le coup avant que je te le demande.

— Parfait, Rick.

Il ouvrit la porte. Silone dit encore :

— Prends bien soin d'elle.

Milan se retourna.

— Ne t'en fais pas. Je risque ma peau aussi bien que la sienne, et j'ai pour habitude d'en prendre le plus grand soin.

CHAPITRE III

MILAN aurait bien voulu ne pas être obligé de l'amener chez lui. Il n'aimait y amener personne, car, quoiqu'il fût très soigneux de ses vêtements, il laissait d'ordinaire son appartement dans un désordre qui trahissait d'une manière trop évidente son impatience à l'égard des soins domestiques. Il y passait d'ailleurs trop peu de temps pour avoir le loisir d'y mettre de l'ordre. Cette fois, cependant, il n'avait pas le choix. Après avoir quitté Silone, il engagea sa voiture dans une des voies qui rejoignaient la route en corniche du bord de mer et la suivit vers l'Ouest. Bien que sa grande voiture fût ancienne, elle était puissante; il la maintint cependant à une vitesse raisonnable. Ce n'était pas le moment de faire des blagues avec Fanny Riley à bord. La transbahuter équivalait à présent à transporter une charge de dynamite mal arrimée.

Il quitta la zone encombrée, gravit une montée et tourna à gauche le long de la colline de Queen Anne. Puis il vira dans une ruelle et s'engagea prudemment dans le terrain vague qui servait de parc à voitures, derrière le building où il habitait.

Après s'être frayé un chemin au milieu des poubelles, des boîtes de conserves et des vieux papiers qui jonchaient le gravier, ils pénétrèrent dans l'immeuble par la porte de service. Milan gravit les trois étages en portant les deux valises et le petit coffret qui servaient de bagages à Fanny. Il les posa sur le palier, ouvrit rapidement la porte et la fit entrer. Il referma et mit le verrou avant d'allumer la lampe du plafond. Il disposait de trois pièces. Celle où ils entrèrent, le living-room, présentait le spectacle d'un amas de journaux, de cendriers débordants, de tasses et de soucoupes sales, posés sur le bras des fauteuils ou les bouts de tables.

— Le divan se transforme en lit. Je le prendrai et vous irez camper dans la chambre à coucher, dit-il.

Elle portait encore sa robe de soirée blanche, sans

épaulettes, sur laquelle elle avait simplement passé une légère cape. Elle se tourna alors vers lui. Sous la lumière trop crue de l'ampoule nue du plafond, son rouge à lèvres trop sombre l'enlaidissait.

— Vous ne m'aimez pas beaucoup, n'est-ce pas?

— Je n'aime pas ce que vous avez fait à Nat, dit-il. (Il se tenait debout, les mains dans les poches.) Pour le reste, je vous aime autant que n'importe quelle autre femme.

— Et pourtant, observa-t-elle avec une logique rigoureuse, vous vous mettez pour moi dans une drôle de situation.

— Pas pour vous, pour Nat. Maintenant, allez passer un vêtement décent.

Il se détourna pour balayer les journaux qui jonchaient le divan.

Quand elle revint, vêtue d'une robe verte très simple, il passa devant elle pour entrer à son tour dans la chambre. Elle l'avait mise en ordre, tout au moins superficiellement. Le lit était fait et ses vêtements empilés sur une chaise. Le linge sale était en tas dans un coin. Il prit ses costumes dans la penderie et les transporta dans celle du living-room. Puis il retourna prendre ses autres affaires qu'il posa en tas sur le dessus de la radio. Il s'assit enfin sur le divan et contempla la jeune femme d'un air sombre.

— Nat n'a rien voulu me dire, mais vous, vous pouvez le faire, dit-il. C'est vraiment avec ce revolver que vous avez tiré?

Elle parut considérer la question comme purement académique. Le visage lavé de son épais maquillage, ses yeux gris débarrassés de leur couche de rimmel, elle paraissait plus fraîche. Elle croisa les mains sur ses genoux et dit, d'un ton presque désinvolte :

— C'est le revolver qui était dans ma coiffeuse. C'est Nat qui l'y avait mis. Je savais qu'il ne pouvait tirer qu'à blanc. C'est pourquoi j'ai perdu la tête en voyant Larry s'écrouler.

— Vous vouliez donc simplement lui faire peur?

Elle fit oui de la tête, sans hésiter.

— Il avait un certain culot d'amener cette femme avec lui.

Milan allongea ses jambes et soupira.

— L'éternelle histoire. Et, bien entendu, vous l'aviez fait venir pour faire une scène à propos d'elle?

— Oui.

Elle mentait, évidemment. Milan en avait l'habitude. Cela faisait partie du métier. Il fallait que les gens mentent, même si la vérité était leur seule planche de salut. Il n'y avait rien à faire. Au cours de sa brève carrière de policier, il avait pu s'en rendre compte, et ça avait continué plus tard après sa démission plus ou moins volontaire.

Cependant il n'était jamais arrivé à se faire une raison. Et, cette fois-ci encore, son mécontentement se traduisit par les rides profondes qui creusèrent soudain son visage au teint sombre. Deux longues rides, entre les ailes du nez et les commissures des lèvres, qui, subitement, le vieillirent et le firent paraître plus que ses trente-cinq ans.

— Pourquoi Neilson s'est-il ravisé, à votre sujet? Pourquoi est-il retourné vers elle?

— Je n'en sais rien, il ne me l'a jamais dit.

Malgré sa petite robe verte, presque une robe de jeune fille, elle conservait, sous les questions du détective, une réserve imperturbable et hautaine.

— Et vous l'aimiez suffisamment pour aller soulever toutes ces histoires et vous coller tous ces ennuis sur le dos?

— Oui.

Elle mentait encore. D'ailleurs le seul fait de l'affirmer donnait la mesure de sa haine profonde pour Neilson.

— Vous avez couché avec lui?

— Non.

Milan fit semblant de ne pas voir l'expression indignée qui passa sur le visage de Fanny.

— Et... il couchait avec elle?

— Comment, vous ne saviez pas? Ils étaient mariés depuis longtemps. Cela date de l'époque où ils allaient encore à l'Université.

Milan l'ignorait. Mais il se dit que Fanny avait dû trouver saumâtre, malgré sa haine pour Neilson, l'idée qu'il était à nouveau du dernier bien avec sa femme. Il

était visible que, même après sa mort, l'idée en était toujours désagréable à la jeune femme.

— Divorcés?

— Non. Ils s'étaient séparés presque aussitôt après leur mariage.

Voilà qui expliquait pas mal de choses! Dans l'esprit de Fanny, Polly avait donc toujours prise sur son mari.

— Il couchait avec elle, ces temps derniers? demanda-t-il.

— Cela paraissait évident, à la voir. Vous savez, les femmes ont toujours un air de propriétaire quand elles tiennent un homme de cette façon.

Milan réprima un sourire. Fanny avait vingt-trois ans et, autant qu'on pouvait en juger, n'avait jamais songé à aucun homme, à part Nat, avant de rencontrer Neilson.

— Comment avez-vous fait sa connaissance?

— Par Roy Hiller. Larry avait voulu risquer un peu d'argent au jeu. (Elle ne put réprimer au passage une expression de dédain rétrospectif.) Je vous garantis qu'il a eu ce qu'il cherchait. Il s'est obstiné et a continué à perdre. Et Dieu sait s'il détestait ça!

— Comment, il ne gagnait jamais?

— Jamais.

C'était elle qui avait lancé la conversation dans cette voie, mais il sentit soudain qu'elle se durcissait intérieurement. Elle eut même un véritable recul physique quand il lui posa la question suivante.

— Nat veillait scrupuleusement à ce qu'on ne triche pas chez lui, n'est-ce pas?

Elle répondit avec une chaleur presque excessive :

— Oui, et vous le savez aussi bien que moi.

Le détective se leva pour aller à la cuisine.

— Vous voulez du café?

Il se retourna pour ajouter :

— Il n'y a rien d'autre à boire, ici.

Sur son visage passa une expression fugitive qu'elle s'empressa de dissimuler. Il comprit qu'elle n'ignorait pas cela non plus. D'un signe de tête, elle accepta et il entra dans la cuisine étroite et minuscule. Il dut repousser une pile d'assiettes sales pour mettre la cafetière sous le robinet. Puis il la posa sur le réchaud électrique, mit le courant et rinça deux tasses et deux soucoupes.

— De la crème?

Non, elle le préférait noir. Tant mieux. Cela éviterait d'avoir de la crème en train d'aigrir dans la cuisine. Milan détestait dépendre des biens matériels, estimant qu'ils constituaient une entrave à sa liberté. Il faudrait quand même aller faire un tour chez l'épicier, pensa-t-il, pour rapporter des vivres à la jeune femme.

Quand le café fut prêt, il l'apporta dans le living-room et lui en versa une tasse. Tandis qu'elle la portait à ses lèvres, il l'observa soigneusement : pas le moindre tremblement. C'était peut-être un trait de caractère admirable, mais Milan préféra considérer cela comme un manque de sensibilité et s'y tenir. Il se fichait pas mal d'être de mauvaise foi, et dit d'un ton furieux :

— Je suppose que vous vous rendez compte de la situation dans laquelle vous avez mis Nat?

Elle tressaillit, répandant une partie du contenu de sa tasse sur ses genoux. Elle dut agripper la tasse à deux mains pour la reposer soigneusement sur la table basse. Le contour de ses lèvres était devenu blanc.

— Vous croyez que je l'ai fait exprès?

« Des chats! » pensa-t-il. Ils devaient avoir l'air de deux chats dressés l'un contre l'autre. Tous les deux n'avaient qu'un seul désir : venir en aide à Nat, et ils se battaient comme pour se disputer un os.

— Nous sommes une sacrée paire d'idiots! dit Milan.

A son tour, en guise d'amende honorable, elle dit :

— Nous allons sortir Nat de là, n'est-ce pas, Rick?

— Peut-être, mais c'est vous qu'il veut sortir de là.

— Nat d'abord, dit-elle, et ensuite la Coupe de Cuivre. Vous connaissez son attachement pour sa maison.

Certes, Milan le connaissait. Nat Silone était avant tout un artiste dont l'œuvre créatrice, le seul chef-d'œuvre était cette Coupe de Cuivre. L'idée d'un homme consacrant sa vie à un tripot pouvait paraître risible, mais Milan connaissait les sentiments de Nat à cet égard. Toute sa vie avait tendu à la réalisation de ce qui représentait pour lui le théâtre d'activité parfait. Et sa conception du lieu idéal, pour comporter le cliquètement d'une roulette et le bruit des jetons de poker, n'en était pas moins pour lui une sorte de nécessité vitale.

— Je sais, dit Milan. Mais si vous continuez à me

raconter des bobards, il va la perdre, sa boîte. Lui aussi, d'ailleurs, s'obstine à mentir. Je veux bien le défendre parce que c'est mon ami, mais il y a des limites à tout, même pour moi.

— Mais je ne mens pas, je...

Elle s'interrompit devant l'expression dégoûtée qu'il laissa voir. Il avait soudain des yeux froids et durs. Elle baissa la tête, saisit entre deux doigts l'endroit de sa robe que le café lui avait plaquée à la cuisse. Milan décida de la laisser un instant méditer sur ce qu'il venait de dire. Peut-être finirait-elle par changer d'attitude. Au bout d'un instant, il reprit :

— Je sais maintenant pourquoi cette femme était là. Et Hiller?

— Roy est un ami de Larry, dit-elle.

« Et allez donc! Ça continue », murmura Milan.

— Je connais Hiller, dit-il avec impatience. A trente ans, c'est un raté. Il a eu entre les mains deux fortunes successives qu'il a perdues et il a l'air d'en avoir une troisième qu'il est probablement très occupé à dilapider.

— Il possède une affaire d'antiquités, dit-elle, mais d'un ton qui impliquait qu'elle ne cherchait pas à prendre la défense d'Hiller.

Milan écarta l'objection d'un geste.

— Je veux seulement savoir pourquoi il est tout le temps fourré chez Nat.

Son regard inquisiteur ne permettait aucune échappatoire. Fanny Riley se mordit la lèvre sans dire un mot jusqu'à ce que le silence fût devenu insupportable. Milan, les jambes allongées, attendait en sirotant son café. Il n'était pas patient de nature, mais en certaines circonstances il pouvait se contraindre à le devenir.

— Quelle importance cela peut-il avoir?

— Hiller était là. C'est un des témoins. Je ne veux rien ignorer de ce qui le concerne. (Il reposa sa tasse bruyamment.) Je finirai bien par le savoir, remarquez; mais vous pourriez me faire gagner du temps.

— C'est censé être confidentiel, dit-elle enfin en l'examinant d'un air méfiant. Soit. Il sert de rabatteur à Nat.

Milan poussa une exclamation rauque :

— Quoi! Hiller rabatteur! Hiller le snob! Hiller amène les pigeons du grand monde se faire plumer?

— C'est la vérité, protesta-t-elle avec véhémence. Et qui plus est, ils ne se font pas plumer. Nat n'a jamais plumé personne. Nat n'a jamais été avide d'argent. Il se contente du pourcentage de la maison.

— D'accord, Nat n'a jamais été avide, concéda Milan. Mais est-ce qu'Hiller peut vivre comme il le fait avec ses gains de rabatteur?

— Il travaille au pourcentage. Je crois d'ailleurs qu'il travaille aussi pour Max Kane.

— Il est assez dégueulasse pour ça! dit Milan qui avala son café et se leva. Par contre, s'il touche un pourcentage sur ce que les poires vont perdre là-bas, il doit gagner gros.

— Tout le monde sait que les roulettes de Max Kane sont truquées, dit Fanny.

— Et pourtant ils continuent à y aller, dit Milan d'un ton écœuré.

Il alla sortir son vêtement de soirée de la penderie et l'emporta avec lui dans la salle de bains où il se changea. Il revint ensuite dans la pièce, prit un pardessus sombre et son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Quand je reviendrai, j'en saurai davantage, dit-il d'un ton cinglant. J'en saurai même peut-être assez pour vous obliger à me dire la vérité. En attendant, préparez-vous à tout me raconter.

— Et si je ne dis rien?

Milan haussa les épaules :

— Après tout, c'est vous qui êtes dans le bain.

CHAPITRE IV

Il conduisit moins prudemment pour parcourir le chemin inverse, en direction de la Coupe de Cuivre. Il y avait déjà là une douzaine de voitures. La plupart grandes, neuves et luxueuses. Milan eut d'abord un mouvement de colère, en constatant que l'établissement était ouvert. Il avait dit à Silone d'appeler la police et non d'ouvrir sa boîte. Mais, à la réflexion, il se dit que c'était peut-être à l'instigation de la police qui espérait sans

doute mettre ainsi plus facilement la main sur quelque indice tangible.

Il fit le tour de la maison pour atteindre l'entrée et poussa les portes peintes en vert, ornées de la fameuse coupe dorée à la feuille. Une grande réplique en cuivre de ladite coupe était disposée dans le vestibule, pleine d'œillets rouges. Il en passa un à sa boutonnière, considérant qu'il venait là en client et pénétra dans la salle de restaurant. L'orchestre jouait du hot pour quelques couples disséminés sur la piste de danse.

Il écarta doucement de la main la demoiselle du vestiaire, salua le maître d'hôtel d'un signe de tête et continua son chemin vers le fond, où se trouvaient les salles de jeu.

Au bout du hall, devant les lavabos, il adressa un petit signe amical à Tony, le « filtreur » de Silone et, sans s'arrêter, pénétra dans la grande salle.

Le bar, le long d'un des côtés, était occupé par une file de clients. Quelques autres se tenaient autour de la table de roulette d'Émile Elios. Un seul groupe jouait au poker avec un chef de partie de la maison à l'œil vif. C'était tout.

Milan continua son chemin en direction du vestibule du fond. Le barman, un type mince, à la calvitie naissante et au visage patient, le stoppa à la porte.

— Nat est occupé, Milan.

Milan capitula et revint sur ses pas.

— Les flics?

Le barman prit l'air du type qui ne pige pas, ce que voyant Milan ajouta :

— On m'a refilé le tuyau qu'il pourrait bien y avoir une rafle, ce soir.

— Il n'y a jamais de rafle, chez Nat.

« Même après un meurtre? » se demanda Milan. Evidemment, Nat jouissait d'une excellente réputation auprès des autorités de la police.

— Donnez-moi un verre d'eau de Seltz, commanda-t-il.

S'apercevant qu'il avait toujours son chapeau et son pardessus il les posa en tas sur le plancher contre l'extrémité du bar et resta debout à boire son verre d'eau de Seltz, dissimulant son impatience en tirant sur sa cigarette.

Des yeux il fit lentement le tour de la salle, inspecta le bar sur toute sa longueur, puis reporta son regard sur le coin où se jouait la partie de poker. Hiller n'était pas là, mais un homme qu'il connaissait se tenait debout devant la roulette. Il ne jouait pas et se contentait de regarder le croupier ratisser les jetons sur le tapis vert. Milan avala son verre d'eau de Seltz et alla vers lui. Emile, en l'apercevant, leva vers lui sa grosse tête moustachue et le salua d'un signe de tête. Le détective répondit par un salut analogue et vint se placer à côté de l'homme. Celui-ci lui arrivait à peine à l'épaule. C'était un petit maigriot, au cheveu pâle et rare, aux dents proéminentes dans une mâchoire rentrée, comme celle d'un bouledogue anglais.

— Alors, Pug, en quête d'une bonne petite saloperie?

Pug Whiting, en se retournant, découvrit dans un sourire la batterie de ses dents du haut.

— Et vous Milan? Sur une affaire? demanda-t-il, sans s'émouvoir.

— Non. N'allez surtout pas vous exciter là-dessus et me coller dans votre sale rubrique de potins.

— Depuis quand M. Rick Milan se croit-il assez important pour avoir les honneurs de ma rubrique? Je ne m'occupe que de la vie mondaine, de tout ce qui est beau, de tout ce qui brille.

— Sans compter toutes les bassesses et les saloperies relatives aux gens à grosse galette, enchaîna Milan. Je me demande comment vous arrivez à vous en sortir sans y laisser de plumes.

— Suffit de faire attention, répondit Whiting sans paraître le moindrement affecté par la grossièreté de Milan. Cela ne me dit toujours pas pourquoi vous êtes ici.

— Je viens de rentrer et je suis venu dire bonjour aux vieux copains.

Il ne jugea pas utile d'ajouter qu'il venait de passer une année au loin sur une affaire d'assurance et qu'il en revenait aussi fauché que lors de son départ. Il n'était pas de très bonne politique d'en dire trop long à Pug Whiting, étant donné le flair avec lequel celui-ci décelait ce qu'on voulait lui cacher. Mais Milan aurait donné cher pour savoir si la présence du journaliste était due au fait

qu'il avait flairé quelque chose dans le sillage de la police, car ce que le barman avait appris à Milan équivalait à avouer qu'ils étaient enfermés avec Nat dans la pièce du fond.

Rongé d'impatience, il retourna au bar, reprit son chapeau et son pardessus, puis, sans tenir compte du barman, il franchit la porte, traversa le vestibule et se dirigea vers le bureau de Silone. La porte était fermée. Il frappa nerveusement sur le battant.

L'homme qui vint ouvrir se mit en travers de l'ouverture en le reconnaissant. C'était un grand type, aussi grand que Milan, et à peu près du même âge, mais en plus lourd. Il arborait, sur sa figure ronde et placide, une expression de ruminant, qui devait lui être drôlement utile pour cacher ce qu'il pensait.

— On m'avait bien dit que vous étiez revenu, dit-il, allez-vous-en.

— Je veux voir Nat, Ogle, dit Milan. Qu'est-ce que vous fabriquez là? Vous êtes venu toucher un pot-de-vin?

La voix de Silone flotta jusqu'à lui.

— Je suis occupé, Rick.

Ogle ne bougeait toujours pas. Milan fronça le sourcil.

— Je n'aime pas beaucoup ça, dit-il. Je me demande ce que peut bien faire ici un flic du Bureau des homicides.

— Revenez demain, Milan, dit le lieutenant Ogle.

— Non, dit Milan, continuant à fixer d'un regard sans expression le visage d'Ogle qui rougissait de plus en plus. J'ai l'impression que vous êtes en train d'essayer de fourrer Nat dans une sale histoire. Je ne sais pas trop pourquoi, mais je veux le savoir.

Ogle poussa un juron d'une violence contenue et s'effaça d'un pas. Milan entra dans la pièce. Il constata qu'Ogle y était seul avec Silone. Il entendit derrière lui le policier refermer la porte à clé. Il prit un siège, plia soigneusement son manteau sur ses genoux, puis posa son chapeau sur le dessus et regarda autour de lui.

— Qu'est-ce qui se passe, Nat? demanda-t-il.

Quoique Silone se contentât de sourire, Milan vit que sa tactique, style bulldozer, l'avait estomaqué. Ogle vint s'asseoir devant Milan et braqua sur lui un regard féroce.

— Qu'est-ce que vous voulez?

— Je suis rentré complètement rétamé, dit Milan. Aussi je suis venu taper Nat. Vous allez être bien gentil et vous en aller. Ça me gêne que vous soyez là.

— Vous gêner, vous! dit Ogle. Soit. Allez-y, tapez-le et foutez le camp.

— Il ne t'a pas tout pris, Nat? demanda Milan.

Il s'amusait prodigieusement à asticoter Ogle, quoique le lieutenant fût en réalité le seul membre de la police pour lequel il eût un peu d'estime.

Le regard de Silone croisa celui de Milan.

— Il est à la recherche de Fanny Riley.

— Bon Dieu de bon Dieu! s'écria Ogle.

Milan fit mine de ne pas comprendre.

— Amoureux, Ogle? demanda-t-il en allongeant les jambes pour contempler rêveusement ses chaussettes. Vous perdez votre temps avec elle.

Le visage du policier devint cramoisi. Il dit d'une voix épaisse :

— Elle a descendu un type ici, ce soir, Milan.

Milan releva la tête d'un mouvement brusque.

— Ne soyez pas idiot, Ogle. Vous voyez Fanny mettant Nat dans une situation comme celle-là?

— C'est ce que je lui disais, dit Silone (il avait l'air fatigué et vieilli, mais sa voix restait vibrante en mentionnant le nom de Fanny)... il la connaît assez pour le savoir.

— Les témoins disent que c'est elle qui a descendu le mec, répéta Ogle d'un ton buté, et moi je veux savoir où elle est. (Il tourna la tête vers Silone.) Pourquoi aurait-elle filé, si elle était innocente?

Intérieurement Milan se réjouit d'être intervenu. Il était préférable de voir Ogle en personne plutôt que d'être obligé de se fier à un récit de seconde main.

— P't'être bien qu'elle n'aime pas les flics! dit-il, et ça, on ne peut guère lui jeter la pierre.

Ogle ouvrit la bouche, puis la referma et se leva. Il regarda Milan de haut en bas avec une expression furieuse.

— Tel que je vous connais, vous êtes bien capable de vous charger d'un boulot de ce genre.

— Quel genre de boulot?

— De la cacher, et de liquider l'affaire pour le compte de Silone.

Milan s'épanouit de toutes ses dents dans un sourire qui voulait être agréable.

— Depuis quand est-il dans mes habitudes de venir en aide aux poupées, Ogle?

C'était un argument irréfutable. Ogle se rassit, sans pour cela cesser de fixer Milan de son regard perplexe.

— A moins, continua celui-ci, que je ne sois venu ici pour tout vous raconter, pour être bien sûr que vous ne me louperez pas.

Ogle ne répondit rien et continua à le regarder fixement. Milan haussa les épaules. Dans le silence qui suivit, Silone fit entendre un sifflement léger.

— Je vous ai dit que je ne savais pas où elle était, Ogle. Et cela n'a pas d'importance. Comment aurait-elle pu le tuer avec ce revolver? Vous l'avez vu?

— J'ai vu le revolver que vous m'avez montré, un point c'est tout, dit Ogle; et pour moi, ça a de l'importance. Je n'aime pas du tout le fait qu'elle ait mis les bouts. Son vieux a déjà été pendu. Elle sera pendue, elle aussi... quand j'aurai mis la main dessus.

CHAPITRE V

DEVANT chez Max Kane, Milan s'interrogea pour savoir s'il devait entrer par la grande porte, comme un personnage respectable, ou faire le tour par derrière. De toute façon, il risquait de se faire éjecter aussitôt reconnu, mais Roy Hiller était à l'intérieur et il désirait vivement parler audit Roy Hiller. En conséquence, il appuya sur les lourdes portes et entra.

Un hall d'entrée, décoré d'une gamme de rouges trop crus, était occupé par la fille du vestiaire et un maître de cérémonies en habit. Milan ne reconnut aucun des deux. L'établissement s'appelait la « Kane à sucre » et des panneaux muraux formés de cannes à sucre décoraient les murs. L'affèterie de ce raffinement à la truelle agaça Milan, mais il fit en sorte de paraître agréablement

surpris par cette étrange et originale décoration. Le larbin lui barra la route avec une fermeté polie.

— Un de mes amis, Roy Hiller, m'a demandé de le retrouver ici, dit Milan.

Le larbin lui demanda son nom et disparut. Il revint chercher Milan pour l'escorter jusqu'aux pièces du fond et le laissa là. Le détective entra dans la salle de jeu. Il connaissait la place et négligea les pièces de côté. Celle où il entra était brillamment éclairée, très grande et emplie d'un brouhaha de bon ton. Milan se demanda si tous ces gens bien habillés et manifestement bien argentés qui se pressaient autour des tables de roulette et de trente-et-quarante, savaient que les principes d'honnêteté de Max Kane étaient aussi rectilignes qu'un tire-bouchon. Ils n'en montraient rien, en tout cas.

Un certain nombre d'entre eux étaient groupés autour de Roy Hiller. Tous avaient les yeux fixés sur une roulette dont le mouvement de rotation ralentissait avant de s'arrêter. Dans le silence quelqu'un poussa un léger soupir et Hiller se mit à former des piles avec les jetons que le croupier venait de pousser devant lui.

— Merci de m'avoir permis d'entrer, dit Milan.

Hiller se retourna.

— Pour la peine vous allez m'offrir un verre, Milan.

Hiller était grand. Aussi grand que Rick Milan, mais il avait les cheveux blonds et sa moustache couleur sable recouvrait une bouche perpétuellement distendue par un sourire aimable. Ses petits yeux bleus avaient un air de gaîté permanente.

— Je joue encore un coup, dit-il.

Il poussa sur le noir cinq jetons jaunes, de cent dollars chacun et gagna. Puis il suivit Milan vers un coin du bar à demi désert en laissant tomber les jetons un à un dans sa poche. Hiller commanda un whisky-soda et Milan de l'eau de Seltz. Il se pencha de façon à s'appuyer du coude au bar et se tourna vers Hiller.

— Il paraît que vous avez vu des choses intéressantes?

— On vous a vite renseigné, murmura Hiller. (Il sourit à Milan.) J'ai bien pensé que c'était pour cela que vous aviez mentionné mon nom à la porte. Quand Silone a des ennuis, cela signifie automatiquement du boulot

pour Milan. (Il avala une gorgée.) J'ai raconté l'histoire aux flics et je n'ai pas envie de recommencer.

— Je croyais que vous aviez de l'amitié pour Fanny, dit Milan.

— Bien sûr.

Hiller vida son verre d'un trait et le poussa vers le barman qui l'emplit de nouveau. Milan attendit en refrénant son impatience. Hiller y allait mollo et Milan savait qu'il ne fallait pas le brusquer.

— Quel est votre intérêt dans cette histoire?

Milan trempa les lèvres dans son eau de Seltz et fit la grimace.

— Nat m'a chargé de retrouver Fanny. Ogle est là-bas, en ce moment.

— Tout ce que je sais, dit Hiller, c'est ce que j'ai vu (il regarda Milan comme s'il allait pleurer), et je souhaiterais ne pas l'avoir vu car Silone est un chouette gars et Fanny une brave gosse.

Milan ne se laissa pas impressionner :

— Et Neilson?

Hiller prit le temps d'offrir une cigarette à Milan et d'en allumer une pour lui-même.

— C'était un mauvais joueur et un mauvais perdant.

— Ce qui veut dire?

— Oh! je vois, vous pensez à Fanny, dit Hiller précipitamment. Eh bien! il perdait tout ce qu'il touchait, y compris Fanny.

— Je croyais que c'était votre ami, dit Milan négligemment.

— En un sens, oui. Nous étions au collège ensemble. Il n'était pas mauvais bougre, mais il aurait dû être assez sensé pour ne pas aller s'enticher de cette Fanny.

Milan ne comprit pas très bien ce qu'il voulait dire, mais la manière dont il prononça le nom de Fanny lui donna envie de lui rentrer dedans. Il se contenta cependant de faire remarquer :

— Il avait vraiment une manière bien à lui de lui manifester son béguin, en amenant sa femme chez Silone.

Hiller haussa les épaules. Milan, sentant qu'il devenait nerveux, attendit. Manifestement son interlocuteur

n'avait qu'une envie : retourner à la roulette ramasser de nouveaux jetons.

— J'aimerais vous être utile, Milan, mais tout ce que je sais c'est qu'il est allé un moment dans sa loge et que, quand il est sorti, elle l'a suivi et l'a descendu.

— Où était-il quand elle a tiré?

— En train de nous parler à Polly et à moi. (Le visage d'Hiller pâlit légèrement à ce souvenir.) Bon Dieu, Polly et moi étions tout près quand elle s'est mise à canarder. Elle aurait très bien pu nous toucher tous les deux.

Milan retint la réponse évidente qu'il avait sur le bout de la langue et continua :

— De quoi parlait-il? Est-ce qu'il était troublé, ou inquiet, ou effrayé?

— Eh bien!... il avait l'air un peu retourné, comme un type qui vient de subir une scène. (D'un mouvement oblique, il commença à s'éloigner du bar.) Je ne me rappelle plus ce qu'il disait. Rien d'important.

Milan n'en crut pas un mot car Hiller faisait visiblement des efforts pour rester aimable.

— Qu'est-ce qui est arrivé après qu'elle l'a eu descendu?

Hiller renonça à s'en aller et dit vivement :

— J'ai vu qu'elle était... en quelque sorte hors d'elle-même et je me suis approché d'elle. Quand je l'ai touchée, elle a piqué une crise et s'est sauvée en courant. Pour aller retrouver Silone, je suppose. C'est à ce moment-là que Polly a tourné de l'œil. Je suis revenu m'occuper d'elle. Ensuite Silone est entré. Il a examiné Larry qui était mort et nous a demandé de rester là, à cause des flics.

— Il les a appelés tout de suite?

A cette question, Hiller eut un large sourire.

— On a un peu escamoté la question temps, car, en réalité il s'est passé quarante ou cinquante minutes avant qu'ils arrivent. Mais c'était bien le moins qu'on puisse faire pour Silone, qui est un brave type.

— Qui, on?

— Polly et moi, et Emile, le croupier.

— Personne d'autre?

Hiller fit de la tête un signe négatif.

— C'était trop tôt.

Son envie de s'en aller était de plus en plus manifeste. Milan lui laissa faire trois pas puis demanda :

— N'auriez- vous pas remarqué par hasard, Hiller, si les tables de jeu de Nat étaient truquées?

Hiller tournait le dos. Il s'arrêta, le pied en l'air et se retourna très lentement.

— Silone! (il sourit à Milan d'un air protecteur) tout le monde sait qu'il est régulier.

Milan regretta de n'avoir pas mieux vu son expression quand la question l'avait atteint. Il se contenta d'opiner « Bien sûr », et laissa Hiller continuer son chemin vers la table de roulette.

Milan n'avait plus rien à faire dans cet endroit et se dirigea vers la sortie au moment où Max Kane traversait la salle, saluant ses hôtes de la tête. Il aperçut Milan et fit un détour pour l'intercepter avant que celui-ci ait atteint la porte. C'était un homme trapu dont la démarche et la manière de s'habiller disaient assez bien son désespoir d'être petit et cherchaient en même temps à compenser cette disgrâce. Il avait des traits lourds et comme écrasés, ce qui, par contraste, rendait protubérants sa bouche, son nez et ses joues grassouillettes. Il avait les yeux enfoncés au-dessus des joues, les paupières toujours à demi fermées, ce qui conférait en permanence à sa physionomie un aspect somnolent.

Il s'approcha de Milan.

— Sortez d'ici. Je ne veux pas vous voir chez moi.

— Pour la même raison qu'autrefois ou est-ce qu'il y a du nouveau? demanda Milan.

— Sortez, dit Kane et il s'éloigna aussitôt.

Milan continua son chemin. De retour à sa voiture, il mit le cap sur la ville et s'arrêta au premier restaurant qu'il rencontra. Celui-ci était presque vide. Il s'assit au comptoir et commanda un steak qu'il engouffra aussitôt servi. Comme toujours, il mangeait sans rien voir, l'esprit uniquement appliqué au problème du moment. Il se retrouva à la porte de son appartement avant même de s'en être rendu compte. Il essaya d'ouvrir en tournant la poignée, mais celle-ci ne céda pas. Il frappa et dit :

— Milan.

Fanny Riley ouvrit la porte. Milan grimaça un sourire

en apercevant l'état dans lequel était la pièce. Elle avait été balayée, nettoyée. Tout était maintenant si bien en ordre qu'il se demanda comment il allait pouvoir s'y retrouver. Il remarqua qu'elle s'était nettoyée elle-même et que son visage luisait comme lorsqu'on vient de prendre un bain. Ses cheveux rouges étaient relevés très haut sur le dessus de la tête. Elle s'était changée et portait un déshabillé vert sombre, en forme de pyjama.

— Alors, vous êtes prête à me répondre, cette fois?

Elle reprit le même fauteuil que la première fois et le regarda. Sans se laisser impressionner par son sang-froid comme elle s'y attendait manifestement, il s'installa en face d'elle, sur le divan.

— Je vous ai dit tout ce que je savais.

Il jura intérieurement et dit à voix haute :

— Reprenons. Vous l'avez appelé par téléphone. Il est accouru, amenant avec lui cette Polly Baird. Il est allé dans votre loge où a eu lieu une scène quelconque, au cours de laquelle quelque chose vous a bouleversée à tel point que vous avez perdu la tête et que vous avez tiré.

— Je vous répète que j'essayais seulement de lui faire peur.

Elle restait imperturbable, digne en tous points de la Fanny Riley, maîtresse d'elle-même, presque altière, qu'avait créée Nat Silone. Milan se pencha en avant, essayant de trouver le défaut de cette cuirasse de froideur.

— Depuis quand aimez-vous un autre homme que Nat? demanda-t-il brutalement.

— Depuis que j'ai rencontré Larry.

— C'est sans doute pour cela que vous l'avez tué, continua Milan férocement; et comme vous ne risquiez pas de le tuer avec ce revolver, il a bien fallu que quelqu'un ait fait l'échange des armes.

— C'est logique, n'est-ce pas?

Il nota qu'elle avait parlé plus bas et que ses doigts s'étaient crispés sur les accoudoirs du fauteuil. Il y laissa son regard, intentionnellement. Elle ramena ses mains sur ses cuisses.

— Quelqu'un a échangé les revolvers. Vous avez descendu Neilson, et Nat, pour vous venir en aide, a fait un nouvel échange de revolvers.

Il avait parlé sans appuyer, d'un ton monotone. Elle dit du même ton uni.

— Nat, en effet, serait bien capable de faire cela pour moi.

— Et il l'a bel et bien fait. Donc, la question se résume à ceci : qui a mis le vrai revolver dans votre tiroir?

Il l'observait attentivement, mais elle répondit aussitôt :

— N'importe qui pouvait le faire.

Elle essaya de sourire en ajoutant :

— Des quantités de gens entrent dans ma loge.

— Qui étaient au courant de la présence du revolver et du fait qu'il tirait à blanc, bien sûr, enchaîna Milan (il mit sa main dans sa poche pour y prendre une cigarette)... et ils vous connaissaient tous assez bien pour savoir exactement à quel degré de colère vous seriez capable de perdre la tête et de tirer, hein?

Elle tourna vers lui un regard vide d'expression.

— Pas très convaincant, n'est-ce pas?

A nouveau, il vit ses mains jointes sur ses genoux se contracter légèrement et tenta de vaincre sa résistance en continuant d'une voix dure :

— Pour vous ou pour Nat?

Elle devait s'y attendre, pensa-t-il, car elle ne laissa voir sa frayeur que l'espace d'un instant très bref puis elle s'enferma de nouveau dans le domaine de ses émotions.

— C'est absurde, dit-elle.

— Il était pourtant le seul à vous connaître assez bien.

— Nat est incapable d'une pareille chose! s'écria-t-elle.

Milan continua à fumer calmement sa cigarette, sans cesser un instant de l'observer. Soudain elle bondit sur ses pieds et s'écria d'un ton indigné :

— Vous êtes là à me seriner que je l'ai mis jusqu'au cou dans une sale situation, mais alors pourquoi s'y serait-il mis lui-même? Pourquoi m'y aurait-il mise?

Il se laissa aller en arrière, s'efforçant de prendre la mesure de sa peur. Car elle était manifestement en lutte avec elle-même et n'arrivait plus à recouvrer cette réserve dont elle s'entourait comme d'un voile et qui venait de céder si brusquement. Ce seul fait prouvait

abondamment qu'elle avait fait les mêmes réflexions, en même temps que lui.

Elle continua avec une véhémence accrue :

— Comment pouvez-vous penser cela de Nat si vous êtes son ami?

Elle s'arrêta et dut faire pour se calmer un violent effort qui lui secoua tout le corps d'un long tremblement.

— A la bonne heure. Je vois que nous sommes d'accord et que nous allons avoir enfin un point de départ, dit Milan.

Elle ne put maîtriser une colère délirante qui l'enlaidit brusquement, et se mit à marteler furieusement du poing l'accoudoir rembourré de son fauteuil.

— Mais je ne suis pas du tout d'accord. Je ne pense pas un mot de ce que vous dites. Nat est incapable...

— Oh! que si, vous le pensez! dit-il. Cela vous sort par tous les pores. Vous avez peur pour Nat.

Malgré lui, Milan éprouva un profond dégoût pour ce qu'il faisait, mais c'était à dessein, pour surprendre la jeune femme hors de ses gardes.

— ... Il est possible que vous l'ignoriez, mais vous le soupçonnez, continua-t-il.

Soudain elle se raidit dans une immobilité totale. L'esprit à l'agonie, elle se débattait visiblement pour trouver un moyen de le convaincre enfin de l'innocence de Silone. Il ne put se défendre d'un mouvement d'admiration pour une telle loyauté. Mais il n'en avait que faire, pour l'instant. Elle parvint enfin à articuler :

— Ce n'est pas vrai.

— Soit, dit-il avec une douceur trompeuse, en allumant une nouvelle cigarette au mégot de la première. Maintenant vous allez peut-être pouvoir me dire la raison pour laquelle tout le monde prend un air aussi embêté chaque fois que j'énonce l'hypothèse que les tables de jeux de Nat pourraient bien être un peu moins correctes qu'on ne le pense généralement.

Il ne la perdait pas une seconde de vue et nota son mouvement de recul, comme si elle prenait un nouvel élan pour combattre.

— Vous connaissez Nat depuis assez longtemps pour savoir à quoi vous en tenir, s'écria-t-elle.

— Il faudra donc que je le demande à Nat lui-même,

dit Milan. Soit. Maintenant, allez vous coucher. J'ai besoin de sommeil, moi aussi.

Elle se leva et sortit de sa démarche sûre et gracieuse. Certes, il n'était pas facile de la faire céder, songea-t-il. Elle avait été élevée à une école dont le premier principe est de ne jamais se trahir. Le fait même qu'elle avait perdu la tête et s'était trouvée contrainte à cette dénégation outragée prouvait abondamment son profond désarroi.

Milan resta rêveur. Jusqu'à quel point pouvait-elle devenir dangereuse, au cas où Nat se trouverait menacé? Au point de le tuer, lui aussi?

CHAPITRE VI

Il dormit par à-coups, se réveillant plusieurs fois en sursaut. Résigné, il allumait une cigarette et pensait à Silone, puis se rendormait. Par principe, il avait horreur des solutions définitives. Il souffrait en effet d'une troublante sensation d'impuissance à porter un jugement objectif. Aussi, en raison même de cette infériorité, prenait-il toujours des résolutions promptes suivies d'actes immédiats, comme pour se prouver à lui-même que cette sensation n'était qu'un phantasme de son imagination.

Au réveil, il se sentit la bouche sèche d'avoir trop fumé. Au-dehors, le soleil perçait péniblement l'humidité en suspens dans l'air et, par la fente des rideaux, l'aveuglait. Il se leva en bâillant et alla vers la cuisine. Mettre la cafetière sur le feu était devenu une chose simple depuis que la vaisselle était lavée. Son premier mouvement fut d'aller réveiller la jeune femme, mais il se ravisa. Elle dormirait sûrement jusqu'à midi, puisqu'elle en avait l'habitude. De toute façon, elle ne pouvait plus lui apprendre grand-chose, et peut-être, dans la journée, trouverait-il un moyen de l'obliger à parler.

Il but quatres tasses de café tout en se rasant et en s'habillant. Puis il sortit. Il était encore tôt. Les voitures des employés de bureau, en route vers leur travail, em-

plissaient la chaussée d'un flot continu. Milan se faufila chez Silone en grommelant d'impatience.

Silone habitait l'étage supérieur de la Coupe de Cuivre. Il avait une entrée particulière qui donnait sur le parc à voitures. La porte était ouverte. Milan monta directement et sonna.

C'était un très grand appartement, suffisant pour loger Fanny, Silone et le couple de domestiques dont l'homme, encore à moitié endormi, vint répondre au coup de sonnette de Milan.

— M. Silone dort, monsieur.

— Je vais le réveiller, dit Milan en l'écartant. Nat!

— Je vous en prie, monsieur.

Voyant que Milan ouvrait la bouche pour crier à nouveau, il céda :

— Je vais aller l'appeler.

Milan, en attendant, se mit à arpenter le grand salon magnifiquement meublé. Il n'avait jamais partagé les goûts de Silone en matière d'art. Il y avait aux murs trois paysages, dont le plus grand se trouvait au-dessus du manteau de la cheminée. Milan appréciait la peinture, mais la passion de Silone pour tout le bric-à-brac d'objets anciens, les morceaux de verre et de vieille porcelaine, les vases fragiles et les babioles filiformes, si petits et si vieillots, le rendaient nerveux par le seul fait qu'il en était littéralement entouré. La pièce était haute et étroite et donnait, par de grandes baies vitrées, sur le bras de mer et les quais bourdonnants d'activité. Milan était perdu dans la contemplation du vaste paysage quand Silone fit son entrée.

Il portait une robe de chambre marron par-dessus un pyjama de soie blanche. Ses cheveux bouclés étaient en désordre et il se mit à les peigner, après avoir salué Milan de la tête.

— Quelque chose qui cloche avec Fanny?

— Tu parles! dit Milan. Elle répond à mes questions par des histoires à dormir debout (il fit quelques pas en avant vers Nat Silone, le dominant de toute sa taille)... et toi aussi. Votre loyauté vis-à-vis l'un de l'autre est très touchante, Nat, mais la mienne ne va pas aussi loin.

— Assieds-toi, Rick, dit Silone. Et calme-toi. Tu as toute la journée devant toi.

Il prit un siège et joignit tranquillement les mains d'un geste qui rappela Fanny au détective.

— Tu as eu une mauvaise nuit, poursuivit Nat, doucement.

Milan, en colère, alla jusqu'à la fenêtre et revint.

— N'essaie pas de m'emmener en bateau, Nat. Je n'ai pas les moyens de me sortir du pétrin en payant, moi.

— Si tu crains qu'ils risquent de retrouver Fanny, remets-la en liberté.

D'un ton amer, Milan reprit :

— Il ne s'agit pas de cela et tu le sais bien, mais c'est sur toi que tout cela va retomber, Nat. Je te préviens que si cela arrive, je la balance par-dessus bord.

Silone resta silencieux un si long moment que Milan le crut endormi. Il avait fermé les yeux et ne donnait signe de vie que par le bruit de sa respiration ralentie. Il ouvrit enfin les yeux et sourit à Milan.

— Ce qui revient à dire que tu veux bien courir une chance pour moi, mais pas pour elle?

— Puisque tu parles de chance, laisse-moi te dire qu'il n'y en a guère, dit Milan. Pour peu qu'Ogle se mette à réfléchir, il comprendra tout de suite. C'est tellement simple que même un flic est capable de piger.

— Que j'ai tué Neilson?

— Que tu as monté toute l'histoire, répondit Milan à brûle-pourpoint; et quand je lui ai dit ça, à elle, hier soir, elle s'est mise à gueuler si fort que j'ai compris tout de suite qu'elle était du même avis.

Il continua sa démonstration, soulignant chacun des points qu'il avait déjà exposés la veille au soir. Silone, assis, écoutait.

— Tu es allé tirer ces cartouches à blanc quelque part, dit Milan, et il est impossible que personne n'ait entendu les détonations. Tu peux très bien avoir détruit le vrai revolver, mais comment veux-tu t'en sortir avec ces trois détonations?

— C'est exact, je l'ai fait disparaître, dit Silone. Il est caché en lieu sûr.

— Quel revolver était-ce?

— Le mien. Un point de plus pour l'accusation, Rick.

Il se passa la main sur le visage et s'enfonça les doigts au coin des yeux. Quand il rabaissa la main, Milan vit

quels ravages la fatigue avait faits dans ses traits. Il en fut frappé. Silone paraissait maintenant vraiment son âge. Milan s'assit. Il souffrait de voir son ami dans cet état et s'empressa de dire :

— Tu vois bien que je ne peux pas faire autrement. Ou c'est toi, ou c'est Fanny.

— Et tu n'aimes pas Fanny, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas une question de personne, assura Milan, mais quand, il y a cinq ans, je me suis trouvé au bout de mon rouleau, tu es le seul qui m'ait aidé à me sortir de là. Tandis qu'elle, je ne la connaissais pas vraiment, sinon comme un prolongement de toi.

— Et tu la balancerais par-dessus bord pour me sauver?

Le rire silencieux de Silone le secoua doucement, mais dans ses yeux qu'il tenait fixés sur Milan, il y avait une chaleur inaccoutumée.

— Je me suis souvent demandé pourquoi tu me faisais crédit.

Milan haussa les épaules et dit brusquement :

— Ne parlons pas de cela.

— Je n'avais pas l'intention de t'embarrasser, dit Silone. Eh bien! mettons donc les choses au clair. Ce n'est pas moi qui ai fait l'échange, Rick. En dépit des apparences, je n'y suis pour rien.

— Je voudrais bien pouvoir le croire, dit Milan en se penchant en avant pour le regarder avec une expression d'attention intense, mais qui d'autre aurait pu le faire?

Silone secoua lentement la tête.

— Je n'en sais rien... Quelqu'un qui... (il s'arrêta et sourit avec l'air de s'excuser)... j'allais dire quelqu'un qui avait intérêt à ce que Neilson disparaisse. Mais dans ce cas, ce quelqu'un aurait voulu en même temps faire disparaître Fanny, ou tout au moins la mettre dans une sale situation.

— Ou t'y mettre toi, fit remarquer Milan.

— Oh! moi, je n'ai pas d'ennemi, dit Silone. Sauf Max Kane.

Une fois de plus, Milan se leva pour arpenter la pièce.

— Si encore je savais pourquoi, dit-il à voix basse. Je ne peux rien faire tant que je l'ignore.

Silone, insidieusement, demanda :

— Il ne s'agit donc de ta part que d'une supposition?

— Je ne joue pas aux suppositions, hurla Milan. Il m'en faut davantage. Les faits sont là. C'est pour cela que je suis venu te voir au lieu d'aller trouver les flics.

— Tu sais bien, Rick, que tu n'irais trouver les flics qu'à la dernière extrémité, fit remarquer Silone.

— Soit. C'est bien possible! dit Milan en s'arrêtant pile devant Silone, les yeux exorbités de colère. (Dans l'instant, en raison du profond désarroi où il se débattait, il haïssait Silone...) Pourquoi diable, suis-je allé me coller là-dedans! Mais puisque je suis dans le coup, j'irai jusqu'au bout.

— Je ferai ce que je pourrai, dit Silone simplement.

— Pour elle, hein?

Milan, nerveusement, vint se rasseoir sur le divan.

— Voyons, décris-moi toute la scène, encore une fois. Tout. Sans oublier le moindre détail.

Silone recommença son récit, reprenant les choses à leur début, insistant minutieusement sur chaque détail, chaque fois que Milan le lui demandait. Celui-ci avait allumé une cigarette et la fumait par à-coups, sans y prendre plaisir. Quand Silone eut terminé, Milan resta assis, regardant silencieusement se consumer le bout de sa cigarette, jusqu'à ce qu'elle lui brulât les doigts.

— C'est du côté de Neilson qu'il faut chercher, dit-il enfin, du côté de son passé et du milieu qu'il fréquentait. Même si c'est toi le coupable, Nat, la version de Fanny n'est pas complète.

— A l'origine d'un meurtre, il y a fréquemment une querelle d'amoureux, dit Silone, sans lever les yeux.

— A condition, d'abord, qu'on soit vraiment amoureux.

— Elle prétend l'avoir été, rétorqua Silone.

D'un geste impatient de la main, Milan écarta l'objection.

— Essayons au moins d'être un peu honnêtes, tous les deux, Nat. Je vais voir ce que je peux dénicher sur Neilson : qui étaient ses amis, ce qu'il faisait en dehors du jeu et de son affaire d'avocat.

— Ses amis étaient peu nombreux. Je ne l'ai jamais vu avec personne d'autre que Polly Baird et Roy Hiller. Oh! il y a aussi Pug Whiting qui lui tournait autour

pour essayer de lui soutirer des histoires scabreuses, mais on ne peut pas parler de lui comme d'un ami.

— Bon, eh bien! j'irai voir Hiller et Polly Baird, dit Milan. Je ne pense pas que tu veuilles me dire ce que tu sais sur eux?

Silone se mit à rire.

— Le peu que je sais est à ta disposition. Elle, je l'ai vue à peine deux ou trois fois. Elle ne joue pas beaucoup. On m'a dit que c'était ce genre de femme qui recherche des sensations fortes, mais je n'ai jamais eu l'occasion de m'en rendre compte par moi-même.

— Est-ce qu'elle voyait en Fanny une rivale?

Silone fit de l'épaule un geste dubitatif.

— C'est toujours possible avec une femme, mais j'ai l'impression que Neilson ne l'intéressait pas assez pour qu'elle en fasse un plat.

— Est-elle venue ici sans Neilson?

— Je l'ai vue avec Hiller. Cependant j'ai eu l'impression que cela ne signifiait rien.

— Et Hiller? demanda Milan. Comment se fait-il qu'il se soit mis à faire le rabatteur pour ton compte?

Silone eut un geste de surprise.

— Ainsi tu sais cela? Eh bien! il me devait de l'argent. Son affaire d'antiquaire suffisait à peine à payer ses dettes de jeu. Il est venu me proposer cette solution et j'ai accepté.

— Vos relations ont toujours été satisfaisantes?

Ostensiblement Silone se mit à examiner ses mains, puis il releva la tête avec un sourire évasif.

— Hiller est très malin. Il n'en a peut-être pas l'air, mais il est drôlement malin.

Irrité, Milan regarda Silone, se demandant pourquoi, s'il avait quelque chose à dire, il ne le disait pas nettement. Il se contenta cependant de faire remarquer :

— Tu es donc d'avis qu'il vaut la peine d'une enquête poussée?

Silone haussa imperceptiblement les épaules.

— Tout le monde en vaut la peine, à mon avis. Pour ma part, je préfère subir une enquête, plutôt que d'être considéré, *a priori,* comme coupable.

Milan se leva.

— Tu savais qu'Hiller était aussi rabatteur chez Kane?

— Oui, et je n'y ai jamais vu le moindre inconvénient.

— Tu l'as vu se quereller avec Neilson?

— Ils m'ont toujours paru dans les meilleurs termes, répondit Silone.

Mais il marqua un léger temps d'arrêt avant d'ajouter :

— En apparence, tout au moins.

Milan bondit sur l'occasion :

— Et au-delà des apparences?

— Je ne suis jamais allé plus loin, répliqua Silone en se levant à son tour.

— A propos de Fanny, Rick...?

— Je continue à la garder. Avant de faire quoi que ce soit, je te préviendrai.

Milan se dirigea vers la porte.

— Je t'en sais gré, dit Silone. Si tu as besoin de quelque chose...

— De rien!

Milan sortit en claquant la porte et se dirigea vers sa voiture.

Après être sorti de la partie de la ville où le trafic était le plus intense, il s'arrêta pour prendre son petit déjeuner. Il mangea rapidement, acheta un journal du matin dont il tourna les pages jusqu'à ce qu'il eût trouvé la rubrique de Pug Whiting. Ce qu'il cherchait y était. Un écho inoffensif, en apparence, mais rédigé de telle sorte que Whiting, par la suite, pourrait le développer à sa guise, le cas échéant.

Quelle pâture venait donc chercher Rick Milan, hier soir, à la « Coupe de Cuivre »? Et qui plus est sur les talons de la police? Il ne s'occupait certainement pas de la disparition de Fanny Riley, car Milan est un misogyne notoire. Or quelques instants plus tard on l'a rencontré dans un autre cercle de jeu... alors que Milan n'est pas joueur...

Milan relut la dernière phrase en se demandant si Whiting l'avait suivi à son départ de la Coupe de Cuivre. Dans ce cas, le petit mouchard de journaliste pourrait bien se révéler plus dangereux qu'il ne l'avait cru tout d'abord.

CHAPITRE VII

POUR une fois, Milan ne se sauva pas aussitôt son repas terminé. Il alla même jusqu'à commander une autre tasse de café tout en lisant la relation du meurtre. Le quotidien du matin faisait les honneurs de la première page au compte rendu du meurtre, mais Milan n'y trouva rien de bien instructif. Il posa le journal à côté de lui pour réfléchir à loisir à ce que venait de lui dire Silone et quand il se leva, finalement, son café était froid et son assiette jonchée de nombreux mégots de cigarettes.

Il décida que la seule chose sensée à faire était de tâcher de savoir pourquoi Nat Silone avait voulu faire disparaître Larry Neilson et mettre le crime sur le dos de Fanny. C'était ce dernier trait qui bouleversait le plus Milan. C'était tellement maladroit, tellement cousu de fil blanc. Or Silone n'avait rien d'un maladroit. Il était au contraire fort intelligent et avait montré assez d'adresse pour devenir le propriétaire bien élevé, aux manières raffinées, d'un cercle très honorable, après avoir commencé sa carrière comme cireur de bottes. D'autre part, il n'était pas homme à sous-estimer un adversaire, surtout lorsque cet adversaire était la police.

Si son attitude, en l'occurrence, était très forte, c'était d'une manière trop subtile pour ne pas dépasser l'entendement de Milan. A moins d'avoir spéculé précisément sur cette apparente maladresse et de n'avoir appelé Milan à son aide que pour renforcer encore ces apparences. Auquel cas le détective jouerait le rôle de bouc émissaire.

Mais cela non plus ne ressemblait pas à Nat Silone. Milan ne l'avait jamais vu faire de vilenie à qui que ce fût, à plus forte raison à un ami...

Quoique Milan détestât cette partie de son métier qui consistait à accomplir un certain nombre de démarches toujours les mêmes, il s'astreignit à se rendre à la bibliothèque pour y dresser une liste de noms, d'adresses et de

numéros de téléphone qu'il trouva dans le bottin. Il téléphona ensuite à son appartement.

Sans attendre la réponse, il dit :

— Ici, Milan. De quoi avez-vous besoin?

Fanny émit un petit rire tremblotant qui traduisait son soulagement.

— Le frigidaire est pratiquement vide.

— Bon, j'apporterai des trucs en rentrant.

— Merci, dit-elle.

— Nat m'a donné de l'argent pour vos dépenses, termina-t-il brutalement.

Puis il raccrocha.

Il décida de commencer par Polly Baird. Les renseignements de Nat Silone étant nettement insuffisants, il chercha qui serait le mieux placé pour le renseigner. Avant d'aller voir une personne inconnue, il aimait bien savoir à quoi s'en tenir, et cette habitude lui avait souvent rendu bougrement service. Il pensa tout à coup à Pug Whiting. S'il y avait quelque chose à savoir sur Polly, personne ne serait mieux placé que le journaliste, du moins en ce qui concernait le côté défavorable. Il retourna donc au téléphone pour appeler le bureau du journal. Trop tôt, lui répondit-on. Whiting devait être chez lui.

Au second coup de téléphone, la voix ensommeillée et irritée du journaliste se fit entendre. Milan se nomma et eut instantanément la sensation de voir littéralement son correspondant s'éveiller d'un seul coup.

— En échange du petit écho dans votre article, il me faut des renseignements, dit Milan.

— Mais, tout l'honneur était pour vous! répondit Whiting de sa voix acide. Je ne donne pas de renseignements pour rien.

— Ça dépend de ce que vous voulez en échange, dit Milan.

— Où est Fanny Riley?

Milan lui éclata de rire au nez.

— Si je le savais, je ne risquerais pas de vous le dire, Pug.

— Silone vous a chargé de la retrouver?

— Hiller a déjà dû vous le dire, répondit Milan. De

même qu'il a dû vous dire que j'étais à la « Kane à sucre », hier soir.

Comme Whiting ne protestait pas, Milan estima avoir touché juste.

— Mais j'aime bien être sûr de ce que j'avance, insista le journaliste.

— Soit, la réponse est oui, admit Milan, et maintenant vous allez me donner des tuyaux sur Polly Baird.

Whiting ne fit plus aucune difficulté.

— Elle est la fille du vieux major Baird. C'est elle qui fait marcher l'affaire de famille, dans le bas de la ville, l'agence de change. Elle la dirige et, si mes renseignements sont exacts, elle se débrouille drôlement bien.

— Femme d'affaires?

— Moitié, moitié, corrigea Whiting. Elle se réserve des loisirs qu'elle emploie à extorquer le plus possible de ses plaisirs à l'autre sexe.

Quoique Milan n'aimât pas les femmes, il ne se souvenait pas d'avoir jamais parlé d'aucune d'elles sur ce ton.

— Quelles sortes de plaisirs? demanda-t-il.

Au son de la voix de Whiting, il devina que celui-ci faisait marche arrière, comme s'il craignait d'avoir été trop loin.

— Oh! par exemple, elle aime bien sortir avec des durs de durs, genre boxeurs.

Le renseignement n'était pas très satisfaisant, mais Milan savait qu'il serait inutile de presser davantage le journaliste.

- Elle était amoureuse de Neilson?

— Je suppose que oui, puisqu'elle l'a épousé.

— Non, je veux dire maintenant? dit Milan, agacé.

— Cela m'étonnerait. Vous la trouverez probablement chez elle. Elle a un adjoint qui fait marcher la boîte en son absence et il lui arrive parfois de rentrer coucher chez elle, termina-t-il avec un rire déplaisant.

— Très bien, dit Milan.

— A votre service, dit Whiting avec bonne humeur. Soyez tranquille, d'une manière ou d'une autre, je vous enverrai la facture.

La résidence des Baird était un bâtiment hypertrophié perché au milieu des collines. Il faisait face au lac

Washington, tout bleu et agité de vagues courtes. C'était une maison assez ancienne qu'on avait transformée récemment en y ajoutant une longue véranda qui courait tout le long de la façade, à hauteur du premier et qui surplombait le lac. Des jardins anglais plantés d'arbres toujours verts, parsemés de plantes à feuillage persistant et de magnolias, l'entouraient.

Milan suivit le chemin de dalles plates qui serpentait à travers les feuillages encore humides et brillants de l'averse nocturne et parvint au porche d'entrée. A son coup de sonnette un maître d'hôtel se présenta auquel il donna sa carte. Celle-ci portait :

Rick Milan
Enquêteur privé. Spécialiste
des recouvrements d'assurances.

La carte fut suffisante pour lui donner accès.

Polly Baird le reçut dans une petite pièce qui donnait sur le vaste hall du rez-de-chaussée. Elle portait une robe de chambre en tissu imprimé de toutes les couleurs qui lui descendait jusqu'aux chevilles. C'était une petite femme aux cheveux chatain sombre taillés en bandeaux d'écolier, au-dessus d'un visage aigu, avec des yeux grands ouverts qui lui donnaient l'air d'un lutin. Elle gratifia Milan du regard de ses grands yeux, mais celui-ci eut tout de suite l'impression qu'elle était moins ingénue qu'elle ne voulait le faire croire. Elle paraissait dix-huit ou vingt ans, mais il estima qu'elle devait plutôt approcher de la trentaine.

La main tendue, elle s'avança vers lui.

— Ai-je perdu quelque chose qui soit assurable?

— Non, à moins que vous n'héritiez de Neilson, répondit-il.

Elle stoppa net, à deux pas de lui, et retira sa main. Une soudaine expression de méchanceté lui passa sur le visage.

— Je n'aime pas beaucoup ce genre de remarque.

— Je suis un ancien boxeur, Miss Baird, dit-il sans la moindre trace d'embarras. Dans ce genre de métier, j'ai appris à distinguer une feinte quand j'en voyais une. J'ai également appris à riposter.

Elle parut l'étudier attentivement et prendre sa mesure. Puis elle se détourna et alla choisir une cigarette dans un petit coffret. Quand elle fit face à nouveau, ses yeux manifestaient un intérêt pensif.

— C'est à cette époque que vous avez attrapé cette cicatrice? demanda-t-elle en désignant son sourcil.

— Oui, dit Milan. La Fédération de boxe m'a jeté en bas des escaliers.

— Vous pourriez peut-être m'épargner vos sarcasmes, dit-elle.

Puis elle ajouta :

— Montons. C'est plus confortable, là-haut.

Elle n'avait pas l'air spécialement attristée, songea Milan. Même pas le choc normal que l'on éprouve lorsqu'on perd un familier. Il la suivit dans le vaste escalier, recouvert d'un luxueux tapis, qui menait à la véranda du premier. Celle-ci était très lumineuse, de style rustique, avec de profonds fauteuils de repos et des tapis indiens, jetés çà et là sur le parquet... La jeune femme le conduisit vers un petit divan qui faisait face au lac et s'y assit près de lui.

— Je suppose que vous venez pour ce qui s'est passé hier?

— Je viens vous voir au sujet de Neilson. Il avait bien une assurance-vie?

— A quelle compagnie? demanda-t-elle d'un ton sec.

Milan lâcha prise.

— Je n'en sais rien. Je suis venu vous voir au sujet de Neilson et c'est vous qui êtes supposée faire les réponses.

Elle se mit à rire comme quelqu'un qui est doucement amusé.

— Au moins, vous êtes franc. J'aime les hommes francs, même s'ils sont durs.

Les grands yeux s'agrandirent encore davantage. Elle se pencha en avant pour tendre l'étoffe sur son buste et bien mettre en valeur la ligne de son corps. Milan comprit tout de suite la tactique qu'elle allait employer. Elle lui déplut.

— Est-ce que Neilson était un dur? demanda-t-il en allumant une cigarette et en attendant la réaction.

— Vous devenez grossier, dit-elle avec une ombre de colère dans la voix.

— Pas du tout, dit Milan. Ce que je désire, c'est avoir des renseignements sur lui.

— Et y a-t-il une raison qui m'oblige à répondre à vos questions?

Elle allait donc jouer au plus fin.

— Non, dit-il, mais j'ai besoin de savoir.

Elle se laissa aller en arrière.

— Allez-y, dit-elle.

Milan se demanda si les choses allaient être aussi faciles qu'il y paraissait. Elle acquiesçait trop volontiers, trop vite si l'on considérait qu'un instant plus tôt elle montrait les dents.

— J'aimerais connaître son passé.

— Eh bien! Larry était un type comme un autre, j'imagine. Son père avait beaucoup d'argent, ce qui lui a facilité les choses, en classe d'abord et, ensuite, son entrée dans l'affaire juridique. Au cours de l'année dernière, il a rencontré Fanny Riley et s'est mis à faire l'idiot. C'est généralement ce que font les hommes avec les femmes, non?

Les grands yeux se moquaient de lui.

— Certains hommes, oui, dit-il. Pas tous. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Etait-ce un salaud ou un de ces superhéros qui ne feraient jamais de mal à une mouche?

— Maintenant vous vous payez ma figure?

— Le fait de l'avoir épousé autrefois ne veut pas dire automatiquement que vous ayez été amoureuse de lui. Tout au moins ces temps derniers.

Elle aspira une longue bouffée.

— Non, pas depuis un bon moment, en effet.

Elle se pencha en avant. Son petit visage aigu et pâle parut crispé par l'intensité de ses réflexions.

— C'était un chic type, avant qu'il ne se mette à jouer.

— C'est à ce moment-là qu'il a rencontré Fanny Riley?

— Je crois que c'était surtout une affaire de jeu, dit-elle.

Au son de sa voix, il était manifeste qu'elle disait la vérité.

— Cependant, vous étiez avec lui, hier soir.

— Ce n'était pas du tout parce que je lui courais après, si c'est là ce que vous voulez insinuer, dit-elle. (Elle se

rejeta en arrière, le visage détendu.) Nous étions restés bons amis.

— Vous ne désiriez donc pas le reprendre?

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué. C'est Fanny Riley.

— Et devant témoins, je sais. Dans quelle situation était-il, financièrement?

— Il avait l'air d'avoir de l'argent, dit-elle très vite, trop vite. Mais je ne faisais pas ses comptes pour lui.

Milan fit semblant d'ignorer le sarcasme et attendit qu'elle terminât.

— Il avait un bel appartement.

— Avait-il assez d'argent pour se permettre de jouer?

— Personne n'en a assez pour cela.

Milan aurait bien voulu qu'elle répondît d'une manière moins évasive à sa question, mais il continua :

— Est-ce qu'il jouait ailleurs qu'à la Coupe de Cuivre?

— Il rôdaillait avec Roy Hiller. Ils allaient ensemble également chez Max Kane.

— Il vous y a amenée?

— Quelquefois.

Elle avait repris un ton plus égal et Milan devina qu'elle se sentait de nouveau sur un terrain solide. Il se demanda pourquoi elle ne s'était pas sentie en sécurité un instant auparavant.

— Cela ne vous a pas frappé, demanda-t-il, que Neilson allât jouer chez Kane, alors que son amie travaillait chez Silone?

Il avait attendu un bon moment pour poser la question et ressentit un plaisir obscur à l'entendre répondre :

— Il ne gagnait jamais à la Coupe de Cuivre. Je crois bien qu'il se méfiait de la correction des jeux, là-bas.

— Et il gagnait chez Kane?

— Quelquefois. Larry n'était pas bon joueur. Il inventait toutes sortes de martingales pour la roulette, mais ça ne marchait jamais.

Milan commença à se former une image plus précise de Neilson. L'image d'un imbécile. Les questions suivantes lui permirent de compléter le portrait. Celui d'un homme assez beau et changeant, qui avait pris le goût de la vie à grandes guides, pour laquelle il faut beaucoup d'argent.

Milan dressa l'oreille quand Polly mentionna le fait

que Neilson avait laissé tomber toute autre activité, pour se consacrer au jeu, après sa rencontre avec Fanny Riley.

— ... Pas son travail, cependant, corrigea-t-elle, quoiqu'il l'ait considérablement négligé. Mais, autrefois, il collectionnait les miniatures. C'était une fantaisie coûteuse. Eh bien! il l'abandonna complètement.

Poursuivant son récit, elle ajouta que Neilson avait collectionné les miniatures d'un certain peintre et en avait rassemblé une série de dix. Cette manie l'avait beaucoup passionné. A un moment donné, il avait même chargé Roy Hiller de lui acheter d'autres œuvres du même artiste chaque fois que l'occasion s'en présenterait.

— Il gardait les miniatures chez lui?

— Oui, il les avait placées dans une vitrine de l'appartement, dit-elle. Puis, un jour, il a paru s'en désintéresser totalement.

Elle s'arrêta brusquement. Voyant qu'elle se taisait, Milan demanda :

— Vous ne détestiez pas Neilson, par hasard?

— Je vous ai déjà dit que je n'avais pas tué Larry, lui rappela-t-elle. Non, je ne le haïssais pas. Même pas lorsque nous nous sommes séparés. J'avais toujours de l'affection pour lui. Je le plaignais de se conduire d'une manière aussi idiote.

— Au sujet de Fanny Riley?

— ... Et d'être aussi faible... au point d'imaginer pouvoir rouler des joueurs professionnels.

— Le seul moyen de rouler un joueur professionnel est d'en être un soi-même, fit observer Milan.

— Roy Hiller arrive à les rouler, cependant, dit-elle.

Elle se dressa et il discerna en elle une nervosité qui lui rappela son propre tempérament. En dépit de son habitude manifeste de se contenir, la jeune femme donnait des signes d'impatience. Il devina que, par nature, elle devait aimer précipiter les choses plutôt que d'attendre leur développement naturel.

— Bon, vous avez eu votre tour... dit-elle en allant vers la fenêtre où, les yeux perdus, elle s'absorba dans la contemplation des vagues courtes du lac.

Lorsqu'elle se retourna pour lui faire face de nouveau, elle ajouta :

— A moi, maintenant.

— Voilà donc à quoi tendaient tous ces préliminaires?

— Il me semble vous avoir dit que je ne m'engageais jamais à l'aveuglette, monsieur Milan. Quand je joue un dollar, je veux un dollar en retour, mais pas plus.

Milan, à son tour, se leva. Elle fit un pas vers lui.

— On m'a parlé de vous... Roy Hiller.

— Et vous ne m'en avez rien dit.

— C'était mon droit.

Elle réprima un sourire bref. Elle lui apparut soudain sous un jour avide et égoïste et il devint méfiant.

— J'ai besoin de votre aide... Si vous êtes seulement la moitié aussi fort qu'il le prétend, vous pouvez me rendre service.

— Sur le plan business? demanda-t-il d'une voix distraite.

— Evidemment. Et votre tarif sera le mien. Nous irons ensemble chez Max Kane, ce soir.

— L'agence que je dirige ne fournit pas ce genre de cavalier, dit Milan.

— Il ne s'agit pas de cela du tout. Max Kane a de l'argent à moi et je veux le récupérer.

Cette idée de récupérer de l'argent à Max Kane amena sur les lèvres de Milan un sourire sceptique.

— Vous ne risquez pas de le revoir.

— Mais vous, vous le pouvez, dit-elle à voix basse.

Elle s'approcha de lui à le toucher. Quand elle posa les doigts sur son bras, il dissimula sa contrariété et se garda bien de bouger pour la laisser terminer ce qu'elle avait à dire.

— ... Et je pense que vous êtes exactement l'homme dont j'ai besoin pour le lui reprendre.

Il s'éloigna brusquement sans souci de la main posée sur son bras.

— Je prends vingt pour cent pour récupérer une mauvaise dette.

Elle était furieuse. Tout ce que son visage avait d'aigu apparaissait maintenant et, dans le regard qu'elle lui jeta, il n'était plus question de jouer les expressions angéliques.

— Vous me paierez ça.

— Vingt pour cent, plus les frais, dit Milan. (Il se

dirigea vers la porte qui ouvrait sur les escaliers.) A quelle heure, ce soir?

Elle répondit d'une voix vibrante de colère :

— Venez à onze heures.

CHAPITRE VIII

FANNY était nerveuse.

Elle avait l'habitude de se mouvoir dans un espace plus grand que celui dont elle disposait chez Milan et la petitesse de l'appartement, jointe à son peu d'agrément, lui donnait une sensation de claustrophobie. Quand elle se réveilla et découvrit qu'il était déjà parti, elle prépara son petit déjeuner et le mangea lentement pour essayer de tuer le temps. Le coup de téléphone de Milan vint dissiper momentanément l'impression de vide qu'elle éprouvait, mais ce fut pire quand il eut raccroché. Sa dernière remarque avait porté douloureusement. Elle resta les yeux fixés sur l'appareil, le regard vide, jusqu'à ce que la douleur se fût dissipée.

« Comme il est dur! pensa-t-elle avec rancune. Quel plaisir il éprouve à écraser ceux qui dépendent de lui, lui qui n'a jamais besoin de personne. » Comme il la détestait.

Quand elle eut repris son équilibre elle le détesta à son tour pour le lui avoir fait sentir si brutalement.

Elle eut soudain envie d'appeler Nat Silone. Lui au moins, savait qu'elle n'avait pas agi délibérément pour lui attirer des ennuis. Il comprendrait. Il comprenait toujours tout. Elle ébaucha le geste de soulever l'appareil mais le reposa aussitôt. La police pouvait avoir branché la ligne sur une table d'écoute et si on découvrait sa cachette cela ne ferait qu'ajouter aux ennuis de Nat, à ceux de Milan aussi, mais c'était secondaire...

Elle arpenta l'appartement triste et anonyme, au hasard, y cherchant vainement quelque marque de la personnalité du détective. Il ne demandait pas à ses appartements d'être autre chose qu'un refuge pour la nuit, un endroit pour s'y reposer, sans plus, pouvant

être aménagé ou déménagé en moins d'une heure et quitté sans plus de cérémonie.

Fanny méprisait cette conception de la vie, et une soudaine bouffée de rancune à l'égard de Milan la bouleversa avec la violence d'une douleur physique. Il l'avait contrainte à s'avouer la vérité, à savoir que seul Nat avait pu arranger les choses pour qu'elle tuât Larry Neilson. Mais, dans ce cas, Milan ne livrerait jamais son ami à la police. C'était elle qu'il sacrifierait à sa place. Milan éprouvait à l'égard de Nat une affection égale à celle qu'elle-même éprouvait pour lui. Elle en ignorait la raison, mais c'était un fait. Et cette fidélité glaciale et absolue était chez Milan ce qui se rapprochait le plus d'un mouvement passionné. Elle tenta d'oublier sa propre participation à la mort de Neilson pour examiner la situation objectivement. Faisant abstraction de ses sentiments, elle imagina une femme impersonnelle, Fanny Riley, accomplissant tous les mouvements qui avaient abouti à la mort de Larry Neilson.

D'abord, il l'avait bien mérité. Ce qui, d'ailleurs, ne diminuait en rien le crime. Sa mort, qui s'était trouvée être la seule solution possible, n'avait fait cependant qu'empirer les choses. Si bien qu'en définitive, cette Fanny Riley avait tout gâché et il devenait indispensable de rassembler les débris éparpillés par ce meurtre, au besoin pour les cacher, et de rétablir la situation. Tout cela pour Nat.

Milan, en ce moment, était dehors, quelque part, en train d'instruire le procès de Nat de façon à se sentir justifié, le moment venu, de la sacrifier, elle. Et elle n'arrivait pas à lui en vouloir. A sa place, elle aurait fait la même chose. Pour Nat, elle se serait livrée avec joie, si cela avait pu servir à quelque chose.

Elle continua à errer dans les pièces, fumant nerveusement, essayant péniblement de rassembler toutes les pièces du puzzle, supputant avec anxiété à quelles extrémités pourrait se livrer Nat si elle allait se rendre. Il serait bien capable, dans ce cas, de courir dire toute la vérité à la police. Elle en avait la certitude. Elle fut secouée d'un rire tremblant. Comment Milan ne se rendait-il pas compte que si elle allait se livrer, Nat ne resterait pas à se tourner les pouces sans intervenir?

Donc, il n'apparaissait pas que Milan pût la livrer, à moins d'être en mesure de réunir contre elle un ensemble de preuves absolument irréfutables qui mettraient Nat à l'abri, même contre son gré. Elle éprouva un brusque soulagement à la pensée que cela lui donnait au moins un moment de répit. Mais elle voulait que Nat la rassurât lui-même. Elle voulait lui entendre dire que cette idée qui harcelait son esprit était une idée folle. Il n'était pas question de se rendre chez lui car la police devait être sur les dents, mais rien ne s'opposait à ce qu'elle sortît. En faisant très attention, elle parviendrait peut-être à le joindre.

Elle s'habilla en choisissant des vêtements très simples de façon à banaliser son aspect le plus possible, et passa un long moment à s'arranger les cheveux de façon à ne pas attirer l'attention. Elle ne pouvait certes pas en changer la couleur mais elle parvint tout de même à leur donner une apparence assez anodine.

Au moment de franchir la porte, elle eut peur, mais tout était calme dans ce milieu de journée. Sans encombre, elle parcourut les deux blocks qui la séparaient de l'arrêt du bus, descendit vers le bas de la ville et se perdit dans la foule des grands magasins, parmi les gens affairés à leurs achats de midi. Elle appela Nat d'une cabine où elle se sentait en sécurité. Sa voix basse et douce lui fit du bien.

— Je suis sortie, dit-elle précipitamment. Je ne pense pas qu'ils puissent retrouver l'origine de mon coup de fil.

Elle l'entendit rire doucement.

— Tout va bien, ma chérie. Ils ne surveillent pas mon téléphone, mais vous feriez mieux de rentrer. Tous les flics de la ville sont alertés.

— Je suis noyée dans la foule, dit-elle. (Elle essaya de rire mais sa voix s'étrangla aussitôt.) ... Nat, Milan pense que...

— Bien sûr. Et vous aussi, n'est-ce pas?

Il y pensait donc, lui aussi.

— Non, Nat. Je ne peux pas le croire. Honnêtement, je ne peux pas.

— C'est pourtant la seule explication qui ait un sens, dit Silone.

— C'est vous, Nat?

En dépit d'elle-même, la question lui avait échappé, comme un besoin de s'entendre affirmer que Milan et elle se trompaient. Instantanément elle se détesta pour lui avoir laissé voir qu'elle avait pu manquer de confiance en lui.

— Qu'en pensez-vous? demanda-t-il tranquillement. Vous êtes toute surexcitée, ma pauvre petite fille. Détendez-vous. Laissez ce travail à Milan. Il trouvera bien un moyen.

Le soulagement momentané provoqué par cette assurance lui fit trembler les genoux. Elle dut s'appuyer du dos à la cloison de la cabine pour ne pas tomber.

— Très bien, Nat, mais je ne l'aime pas.

— C'est un type sûr.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Il est si froid.

— Il a des raisons pour cela, dit Nat Silone. Il ne se comprend pas lui-même. N'essayez pas de le faire pour lui.

Elle se sentait mieux maintenant et voulut lui expliquer pourquoi elle avait téléphoné.

— Nat, je voudrais me rendre utile.

— Le meilleur moyen est de rester tranquille.

— Non, je veux faire quelque chose. Larry n'agissait pas seul. Il devait être aidé par quelqu'un.

— Si vous en trouviez la preuve, cela ne ferait qu'envenimer les choses pour nous, Fanny. La police verrait la situation sous cet angle. Non, restez tranquille.

— Non, non, Nat. Ne comprenez-vous pas qu'il fallait nécessairement que quelqu'un l'aidât? Quelqu'un qui travaillait chez nous? Il n'est pas possible qu'il ait pu s'en sortir seul.

— C'était Emile, dit Nat Silone.

Sa voix était toujours douce et brève. Elle ne comprit pas pourquoi il ne manifestait pas davantage d'amertume, sinon pour cette raison qu'il n'en manifestait jamais. De même qu'il ne se mettait jamais en colère.

— Donc, c'est de la roulette d'Emile qu'il avait l'intention de se servir?

— Oui.

— Je vais aller voir Emile, dit-elle, et essayer de trouver quelque chose qui puisse nous aider.

— Fanny, n'y allez pas.

Sa voix, soudain coupante, avait eu un accent d'une sècheresse si inhabituelle chez Silone qu'elle en resta abasourdie.

— Restez tranquille. Laissez Milan faire cela.

— Milan ne sait rien, dit-elle. Il croit qu'il s'agit d'une querelle d'amoureux.

— Milan n'est pas fou. Il se rendra bien compte par lui-même et agira en conséquence.

L'atmosphère confinée de la cabine commençait à la suffoquer. Elle ne comprenait plus Nat. Il parlait par énigmes.

— Mais alors, pourquoi ne pas le lui dire?

— Parce que, dit Silone, nous ne sommes pas supposés le savoir, Fanny. Il faut que la théorie de la querelle d'amoureux subsiste. Tant que nous ignorons les intentions de Neilson, nous avons un motif en moins.

— Oh! dit-elle, je vois. (Sous l'effet de son soulagement, elle reprit ses sens.) Je vais tout de même aller voir Emile.

Au silence qui suivit elle sentit qu'il hésitait et se demanda même s'il n'avait pas raccroché. Elle appela d'un ton inquiet :

— Nat?

— Je ne peux rien faire pour vous en empêcher, ma petite fille. Mais n'y allez pas maintenant. Pas de jour, en tout cas.

— Je ferai très attention, Nat.

Elle eût voulu ne pas sentir dans sa voix combien il était blessé qu'elle lui désobéît. Il aurait dû comprendre qu'elle agissait ainsi par nécessité. Quand il eut raccroché, elle sortit de la cabine en soupirant. L'air plus frais du dehors lui fit du bien au visage et elle se rendit compte que ce qui l'avait étourdie c'était de rester enfermée si longtemps. Elle alla s'asseoir au comptoir et commanda une tasse de café.

Elle ne songeait plus à se dissimuler, anonyme au milieu du flot de femmes qui entraient et sortaient sans cesse du magasin l'entourant d'une aura de sécurité.

« Emile, Roy Hiller et Polly », se dit-elle. Les trois avaient été témoins du drame, mais seul Emile la concernait. Elle arrêta à mi-chemin son geste de porter

sa tasse de café à ses lèvres. Roy Hiller aussi, puisque c'était lui qui l'avait prévenue. Elle l'avait presque oublié. Il l'avait fait pour lui venir en aide. Peut-être serait-il disposé à le faire encore.

Elle résolut de l'appeler dès qu'elle aurait bu son café.

Elle reposait sa tasse vide quand elle sentit une main se poser sur son bras. Elle resta pétrifiée, incapable de tourner la tête. Une voix dit, près de son oreille :

— Amenez-vous par ici... Sans faire de bruit.

CHAPITRE IX

CELA en faisait deux qui allaient le guetter au tournant, se dit Milan, sans que cette pensée le fît sourire. Pug Whiting et Polly Baird. Il préférait incontestablement avoir affaire au journaliste, d'ailleurs. Polly était une énigme, pour lui. Il avait eu beau déployer sa grossièreté la plus délibérée, elle ne s'était pas laissé impressionner. Non pas qu'il eût peur d'elle, mais elle ne lui inspirait aucune confiance.

Cela lui avait permis cependant de recueillir des tuyaux intéressants sur Larry Neilson. L'appartement de celui-ci était situé dans le district de l'Université, derrière la colline qui dominait le lac Vert. Il s'y rendit aussitôt. C'était un bâtiment en brique, de quatre étages, sans prétention, précédé d'une petite pelouse divisée en deux par l'allée de ciment qui menait au porche d'entrée. En passant devant, il aperçut dans cette allée le lieutenant Ogle accompagné de deux policiers en civil que Milan détestait particulièrement. Il continua son chemin en se demandant combien de temps il leur faudrait encore pour terminer leurs vérifications. Il ne tenait pas à visiter l'appartement avec Ogle pour lui tenir la main.

Il consulta la liste qu'il avait dressée et s'aperçut que Roy Hiller habitait tout près de là. La maison se trouvait dans un renfoncement devant lequel il rangea sa voiture. On venait de refaire la façade. Le rez-de-chaussée avait deux portes. Une qui conduisait au magasin d'antiquités, l'autre à l'appartement d'Hiller.

Milan sonna et, en retour, entendit le bourdonnement du loquet automatique commandé du premier étage. La voix d'Hiller lui parvint du haut des marches.

— Un petit moment, je vous prie.

— C'est Milan.

— Montez donc.

Le détective gravit les marches et tourna à gauche pour entrer dans le living-room d'Hiller. Celui-ci dit, en nouant la cordelière d'une robe de chambre :

— Je croyais que c'était un client.

Sans prendre la peine de saluer autrement que d'un signe de tête, Milan jeta sur les lieux un regard circulaire. L'appartement était confortable, sans plus, et ne cadrait pas du tout avec la personnalité d'Hiller, ce qui dérouta le détective. Il s'était attendu à un plus grand déploiement de luxe. Les meubles n'étaient ni neufs ni anciens. Les seuls signes de vraie richesse étaient deux peintures à l'huile pendues aux murs. Milan se dirigea vers la plus proche. A ses yeux de profane elle parut très ancienne, de facture vraisemblablement hollandaise. Le cadre était différent de tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Large de dix centimètres, épais de cinq, la surface sculptée de motifs lourds et géométriques. Il jeta un coup d'œil au second qui lui parut à peu près semblable au premier.

— Si on recevait ça sur le crâne, ça vous le ferait péter comme une noix de coco, dit-il.

Hiller rit poliment.

— Celui-ci est en tek, l'autre en acajou. Ils ont un caractère un peu trop particulier pour être aisément vendables. C'est la raison pour laquelle je les garde ici.

Il sortit de sa poche un étui à cigarettes et le tendit à Milan qui le prit d'un geste automatique, sans l'ouvrir.

— Mais vous n'êtes pas venu me voir pour parler de cadres, je suppose.

— A vrai dire, non.

Hiller, le teint pâle et des poches sous les yeux, souriait à Milan comme s'ils avaient été de vieux amis. Milan détestait les hommes qui sourient alors qu'ils ont toutes les raisons de froncer les sourcils.

— Je m'attendais à trouver une baignoire en or massif et du marbre en-veux-tu-en-voilà, continua-t-il.

— Le fils prodigue s'est acheté une conduite, dit Hiller d'un ton léger. J'économise pour mes vieux jours.

Il examinait Milan avec une indifférence affectée dont ni l'un ni l'autre n'étaient dupes.

— Le boulot de rabatteur ne rapporte plus? demanda Milan.

Hiller encaissa le coup avec le calme imperturbable dont il semblait ne jamais devoir se départir et se borna à dire :

— Je constate que mes secrets honteux ont fini par voir le jour.

— Cela restera entre nous, dit Milan.

— Merci. Cela ne rapporte pas des masses. Ma meilleure poule aux œufs d'or m'a d'ailleurs été enlevée hier soir.

« Ce qui, songea Milan, est une manière comme une autre de me faire entendre qu'il est innocent de toute complicité dans le meurtre de Neilson. »

— Neilson savait que vous touchiez un pourcentage sur ses pertes?

— Pas que je sache.

Hiller reprit à Milan l'étui à cigarettes que le détective tenait toujours. Il en choisit une et l'alluma.

— Je ne pense pas que vous ayez une sympathie particulière pour la manière dont je gagne ma vie, n'est-ce pas?

— Je ne critique jamais le boulot des autres, dit Milan, sauf quand ils s'en servent contre moi. (Il se dirigea vers le divan et s'assit.) Si vous avez spéculé sur la faiblesse de Neilson, tant pis pour lui. (Il étendit les jambes de toute leur longueur.)... Mais je ne suis pas venu pour cela, Hiller. J'essaie de me faire une image aussi complète que possible de Neilson.

— C'était un gars qui n'arrivait jamais à choisir, dit Hiller. Il voulait à la fois voir Fanny et ne pas aller chez Nat Silone.

— Pourquoi?

Hiller haussa les épaules.

— Il ne gagnait jamais chez Silone et s'était mis dans la tête qu'il y avait quelque chose de louche.

— Et... c'était vrai? demanda Milan à brûle-pourpoint.

— C'est du moins ce que pensait Larry.

Milan remarqua qu'Hiller était subitement devenu bien prudent.

— Il vous a donné des preuves?

— Pas à moi, dit Hiller en souriant poliment à Milan. Vous connaissez Silone aussi bien que moi, Milan.

« Nous y voilà encore, se dit Milan. Même réponse que Fanny. »

— Pensez-vous que Fanny mérite d'être pendue pour avoir tué Neilson?

Hiller, ostensiblement, arbora un visage totalement inexpressif. Il éleva lentement sa cigarette pour la porter à ses lèvres et, par-dessus l'extrémité incandescente, son regard croisa celui de Milan.

— Non. J'ai dit à la police ce que j'ai vu, mais je n'ai pas l'intention de leur en dire davantage.

— C'est déjà pas mal, dit Milan.

Hiller enleva sa cigarette de sa bouche pour en frotter le bout contre le bord d'un cendrier.

— Si je comprends bien, elle était persuadée que le revolver ne contenait que des cartouches à blanc. Si elle peut le prouver...

— Il faudra dans ce cas prouver qu'on avait échangé les armes.

— Et une seule personne a pu le faire, n'est-ce pas? dit Hiller.

Milan réprima un grognement. Le fait devenait si évident qu'Ogle lui-même finirait par s'en rendre compte, tôt ou tard.

— Vous aimiez Fanny?

— Oui, et je l'aime toujours.

— Je veux dire... amoureux d'elle?

Le sourire d'Hiller devint nettement ironique.

— Pas assez pour supprimer mes rivaux, Milan. Je connais ses sentiments à l'égard des hommes en général, à l'exception de Silone, bien entendu.

— Leurs relations sont strictement platoniques, dit Milan, cédant d'instinct à son impulsion de défendre Silone.

Il observa Hiller un instant, regrettant en son for intérieur de n'avoir pas une bonne raison de lui coller le meurtre sur le dos. Sa façon de vivre, l'expression ironique et inoffensive sous laquelle il dissimulait un

esprit aigu et retors, rendaient Milan furieux. Il n'ignorait pas non plus que c'était en lui que Pug Whiting trouvait la source de ses échos les plus venimeux.

— Fanny Riley, continua Milan, a eu une enfance désastreuse. Son paternel a tué un type qui trichait aux cartes. On l'a pendu. C'est alors que Silone a adopté la petite Fanny. Elle avait douze ans à l'époque, mais même avant cela, pendant que son vieux se trimbalait sur tous les champs de courses c'était déjà lui qui l'élevait, pratiquement.

— Vous allez me faire pleurer, dit Hiller. Ne vous cassez pas la tête, je connaissais l'histoire.

— Neilson aussi?

— Oui. Elle ne s'en est jamais cachée et lui s'en foutait. Même quand elle l'a envoyé sur les roses et qu'il a commencé à se conduire avec elle comme un gâteux, il n'a jamais changé à cet égard. Fanny a quelque chose qui désarme les hommes.

— Ce qui veut dire que vous êtes disposé à l'aider?

— Voilà donc pourquoi vous êtes venu?

— Je suis venu chercher des renseignements sur Neilson, dit Milan sèchement; mais je suis chargé également de la retrouver, c'est ce que j'essaie de faire.

Hiller se mit à rire comme s'il devinait le mensonge de Milan.

— Si vous le faites, je pourrai peut-être vous aider, Milan...

— D'accord, dit Milan. Je vous donnerai un pourcentage.

Hiller rougit jusqu'aux oreilles. Le détective le regardait avec un sourire sardonique. Il avait fait mouche. Hiller n'avait donc pas menti en parlant de ses sentiments pour Fanny. C'était le seul moyen de s'en rendre compte, un moyen d'un goût douteux, mais Milan se moquait bien qu'Hiller le considérât comme un salaud.

— Si je m'écoutais, dit Hiller, je vous mettrais knock-out et je vous ferais descendre l'escalier à coups de pied au cul.

— Vous ne pourriez pas, fit remarquer Milan d'un ton raisonnable. De toute façon, je ne m'en irai pas d'ici avant d'avoir les réponses que je désire.

Il vit la colère s'évanouir des yeux de son interlocu-

teur. Il avait d'ailleurs l'impression qu'Hiller désirait se rendre compte de ce que Milan savait au juste, aussi vivement que ce dernier désirait connaître les réponses d'Hiller.

— Je vous dirai ce que je sais.

— A quel point Neilson était-il fauché?

— A sec.

— Il devait de l'argent?

— Silone prétend qu'il lui devait quinze mille, mais, si je comprends bien, il l'avait payé.

— Et à Kane?

— Je ne sais pas, dit Hiller. Je travaille pour lui, mais il ne me dit que ce qu'il veut.

— Avez-vous quelquefois prêté de l'argent à Neilson?

Hiller fit une grimace.

— J'avais moi-même assez d'embêtements comme cela sans aller prêter de l'argent à un joueur à la manque.

— Il jouait si mal que ça?

— Il croyait à la chance, vous vous rendez compte? Il s'imaginait couvert par la règle des probabilités.

— Max Kane devait pourtant lui avoir enlevé une partie de ses illusions.

— Vous savez, il m'arrive d'avoir de la veine, chez Kane.

— Parce que c'est comme cela qu'il vous paie.

Hiller ne fit aucune difficulté pour l'admettre. Milan poursuivit :

— Mais s'il devait quinze mille à Silone, il devait en devoir bien davantage à Kane, non?

— Peut-être bien, répondit Hiller en paraissant se désintéresser totalement de la question.

Milan se leva pour faire un aller et retour entre le divan et la fenêtre. Puis il se tourna brusquement vers Hiller.

— Pourquoi Fanny l'a-t-elle tué?

Hiller inclina la tête d'un air perplexe.

— Vous m'en demandez trop. C'est vous le détective, pas moi. Je suppose que c'est par jalousie pour Polly.

— Mais vous venez de me dire qu'elle ne s'intéressait plus à lui.

— Les femmes font tant de choses incohérentes!

— Neilson était-il furieux que Silone continue à lui réclamer ses quinze mille?

— Pas très content, dit Hiller qui se mit à s'agiter dans son fauteuil et à montrer des signes de nervosité.

Milan comprit que cet interrogatoire lui portait sur le système; néanmoins, il ne se sentit pas disposé à s'arrêter pour le bon plaisir d'Hiller.

— Neilson était peut-être en train de mettre sur pied une de ces combines légales pour ne pas payer?

— Vous connaissez une combine assez costaud pour amener Fanny à lui tirer dessus?

A court de réplique, Milan se rassit. L'énervement commençait à le gagner lui aussi, car plus l'idée qu'il se faisait de Neilson se précisait, moins il voyait d'explication au geste de Fanny. Il se leva enfin.

— Très bien, Hiller.

— Si Fanny a besoin d'aide, prévenez-moi.

Quand le bruit du moteur de Milan se fut évanoui, Hiller appela la Coupe de Cuivre. Nat Silone lui répondit.

— C'est Hiller, ici. Avez-vous parlé à Milan des intentions qu'avait Neilson?

— Non.

— Et Fanny?

Silone hésita un instant, assez pour amener un bref sourire sur les lèvres d'Hiller.

— Je ne vois pas comment elle aurait pu, dit Silone. Même s'il arrive à la retrouver, je doute qu'elle le fasse.

— Je voulais simplement savoir ce qu'il faut dire et ce qu'il ne faut pas dire.

Hiller raccrocha et forma un autre numéro.

— Passez-moi Max Kane, demanda-t-il.

CHAPITRE X

En sortant du magasin, Fanny regarda l'heure à l'horloge. Il était deux heures passées. Le magasin était plein et personne ne songeait à porter la moindre attention au passage d'une jeune femme escortée d'un homme qui lui donnait le bras.

Elle se laissa conduire dans la Troisième Rue jusqu'au coin où était garée une voiture. L'homme lui était inconnu, anonyme parmi le millier d'autres hommes en costume marron, chapeau marron et aux traits banals. Elle se demanda si la cellule où elle allait vivre serait confortable. Et si on la laisserait téléphoner à Silone pour qu'il lui procure un avocat.

Mais une fois assise sur le siège arrière de la voiture, elle sentit quelque chose d'insolite.

— Vous n'êtes pas de la police.

— Je vous ai dit que j'étais de la police? demanda l'homme ironiquement.

Il était assis devant, à côté du conducteur. Elle aurait dû le comprendre tout de suite en voyant la voiture. Mais de toute façon, à quoi bon? En se mettant à crier elle n'aurait réussi qu'à attirer sur elle l'attention, ce qu'elle voulait éviter à tout prix.

— Qu'est-ce que vous me voulez?

— Vous faire faire une petite visite, tout simplement. Une visite de politesse.

Ils roulaient tranquillement, dépassèrent l'Université et atteignirent la route qui longeait le lac. A une courte distance après la sortie de la ville, la voiture tourna à gauche, fit le tour d'un grand bâtiment crépi à la chaux qui portait une canne à sucre au néon et vint se ranger dans le parc recouvert de gravier.

Fanny se demanda distraitement comment Kane avait pu la découvrir, mais le fait n'était pas en soi assez important pour l'intéresser beaucoup. Elle entra sans protester par la porte de derrière et entra dans le bureau de Max Kane. Elle s'assit dans un grand fauteuil de cuir, près du bureau. Il entra à son tour par une porte latérale.

— Foutez le camp, dit-il à ses hommes. (Puis il s'assit et poussa vers Fanny un coffret à cigarettes.) Servez-vous.

Elle en prit une et se laissa aller en arrière, ayant retrouvé tous ses esprits. Avec les hommes du gabarit de Kane elle savait sur quel pied danser et quelle tactique adopter. Ce n'était pas plus difficile que de miser tout le paquet quand on a en mains un royal flush.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire, maintenant? demanda-t-elle. Un marché avec Nat?

Le visage ratatiné de Max Kane s'éclaira d'un large sourire.

— Je pourrais, non?

— Nat préférerait me donner aux flics, dit-elle. D'ailleurs ils finiront bien par m'attraper.

— Morte ou vive, hein? dit Kane.

Il posa à plat sur le bureau ses doigts courts et carrés du bout et les examina un instant.

— Ce que je veux, c'est que vous me racontiez tout, sans bobards, Fanny. Rien de plus, rien de moins. Je veux savoir où nous en sommes les uns et les autres. Ensuite vous pourrez retourner chez Milan.

— Comment m'avez-vous trouvée? demanda-t-elle par curiosité.

— En me servant de mes méninges, dit-il, en faisant entendre un petit rire saccadé, venu du fond de la gorge. Je me suis dit : « Max, si tu étais à la place de Nat, où » est-ce que tu la fourrerais? » Et je me suis répondu : « Max, si tu étais à la place de Nat, tu t'adresserais à » Milan. Il n'y en a pas deux qui soient aussi sûrs. »

— Aussi sûrs! dit Fanny. Depuis le temps qu'on me casse les oreilles avec ça! Qu'est-ce qu'il a donc de si extraordinaire? Il n'est pas humain?

En fait, elle s'en fichait et se félicitait même de n'avoir pas eu à résister aux avances de Milan, mais elle était curieuse d'apprendre pourquoi il agissait ainsi.

Max Kane se pencha en arrière dans son fauteuil et joignit méticuleusement le bout de ses doigts.

— Oh! si, il est humain! dit-il tandis qu'une expression haineuse lui passait sur le visage, lui faisant briller les yeux.

Fanny comprit pourquoi tant de gens avaient peur de lui.

— ... Demandez-lui donc de vous parler de Belle, pour voir. Dites-lui simplement : « Vous avez des nouvelles de » Belle, Rick? » et vous verrez s'il n'est pas humain.

— Bon, dit Fanny en secouant sa cigarette au-dessus du cendrier, maintenant que nous avons bien ri à propos de Milan, si nous en venions un peu à moi.

Elle le regardait avec cette expression distante qui, chez Silone, décourageait les clients un peu trop enclins

à croire que puisqu'ils venaient là pour jouer, ils pouvaient aussi jouer avec Fanny Riley.

Max Kane ne parut pas impressionné. Son sourire lui creusa de nouveau le visage de mille fossettes.

— Pourquoi avez-vous descendu Neilson?

— Je ne voulais pas que ce soit Polly qui l'ait.

— Ouais! Remarquez bien que l'histoire tient debout. C'est celle que vous avez racontée à Milan?

— Naturellement, je dis toujours la vérité.

— Ça m'étonnerait que vous puissiez la faire gober aux flics. Surtout s'ils apprennent ce que le gars voulait faire.

Fanny esquissa un sourire.

— Et qu'est-ce qu'il voulait faire, Max?

— On ne vous l'a pas dit? Nat ne vous a rien dit?

— Non, répondit-elle avec l'expression de la plus grande franchise, Nat ne m'a rien dit.

— Je veux savoir où j'en suis, dit Max Kane sans tenir compte de sa réponse. Je veux savoir ce que Nat a l'intention de faire à ce sujet.

— Au sujet du fait que j'ai tué Larry? Je suppose qu'il va attendre et voir venir.

Le sourire de Kane se ternit. Il frappa un grand coup des deux mains à plat sur le dessus du bureau.

— Cessez de faire l'andouille, Fanny. Je n'ai pas le temps de jouer au chat et à la souris.

— Je vous écoute, dit Fanny, la voix empreinte de la plus parfaite indifférence.

— Ce n'est pas parce que Neilson est mort que cela met un point final à sa combine. Nat le sait bien.

— Si! La mort de Neilson a tout réglé. Vous ne risquez plus de monter une autre combine.

Kane se pencha en avant, les yeux fixés sur elle avec intensité :

— Et comment le savez-vous, puisque Nat ne vous a rien dit, hein?

Le nom d'Hiller lui traversa l'esprit, mais elle préféra ne pas le mêler à tout cela.

— C'est peut-être Larry qui me l'a dit. Il aimait bien se vanter.

— Et c'est pour cela que vous avez essayé de l'avoir au bluff, hein? Seulement voilà : le revolver était chargé!

Il projeta tout son corps en arrière et se laissa aller à un grand rire qui lui secoua le ventre.

— Imbécile!

— C'est vous qui êtes tous des imbéciles, dit Fanny, imperturbable... vous auriez dû savoir que la réputation de Silone pouvait tenir le coup.

— Mais vous n'avez quand même pas voulu courir le risque, hein?

Il se leva, fit le tour du bureau pour venir jusqu'à elle.

— Quel dommage que je ne vous aie pas trouvée avant Nat, Fanny. Vous ne voudriez pas travailler pour moi?

— Non, dit-elle.

— Vous n'êtes pas folle. Vous avez déjà raconté toute l'histoire à Milan?

— Je ne raconte rien à Milan.

Elle vit trop tard qu'elle commettait une faute. Max Kane n'était pas stupide. Il retourna s'asseoir derrière son bureau et resta un moment silencieux pour l'examiner à son aise. Il réfléchissait, en remuant doucement les lèvres. Celles-ci se tendirent soudain pour dessiner un sourire.

— Bon. Donc Milan vous aide. Il vous cache même, et vous ne lui dites rien. Qui protégez-vous, Fanny?

— Moi-même.

— Ouais. Vous-même, hein! Pardi!

Il tendit la main vers un bouton fixé sur le côté de son bureau.

— Vous allez retourner chez Milan, maintenant, Fanny. Ça y est. J'ai tout pigé.

Fanny se leva, essayant de réprimer une nausée. Elle ne voulait pas lui laisser voir qu'il avait touché juste. Elle était certaine qu'il savait, mais ne voulait pas lui donner la satisfaction de l'admettre.

— Ne vous avisez pas d'aller chercher noise à Nat, dit-elle. Dorénavant il ne sera pas d'humeur à plaisanter.

— Nat est doux comme un mouton, dit Kane.

Les deux hommes entrèrent. Fanny se dirigea vers la porte.

— Nat a peut-être l'air doux, mais il ne faut pas s'y fier, Max.

— Remettez-la où vous l'avez piquée, ordonna Kane.

Si les flics ne la ramassent pas, elle pourra peut-être rentrer chez elle.

De retour dans la Troisième Rue, Fanny retourna au drugstore et à la cabine téléphonique. Elle appela Nat Silone.

— Kane m'a découverte... dit-elle; et elle raconta l'incident.

— Merci, Fanny, dit Silone. Je suis content qu'il ait mis cartes sur table.

Il se tut un instant puis ajouta :

— Il ignorait donc qu'Hiller vous avait mis au courant?

— Apparemment, dit-elle. Mais, de toute façon, il savait que je n'avais rien dit à Milan.

— Il savait pourquoi?

— Il l'a deviné, dit-elle. Faites attention, Nat.

— Je fais toujours attention, ma petite fille. Quand vous verrez Milan, dites-lui que je veux le voir. Faites comme si j'avais téléphoné en son absence.

— Vous n'allez pas lui dire, Nat?

— Pourquoi pas?

— Vous ne craignez pas que ça le confirme dans son idée?

— Bah! Il en est certain, déjà, dit Silone. Mais je n'ai l'intention de rien lui dire. J'ai besoin de lui pour un travail, c'est tout.

— Très bien, dit-elle enfin. Je vous en supplie, Nat, faites attention.

Il raccrocha sans répondre. Elle sortit de la cabine et inspecta le magasin des yeux. La foule commençait à s'éclaircir. Elle alla au rayon des revues acheter quelque chose à lire, puis au rayon des objets de toilette. La nervosité la gagnait et elle dut se contraindre durement pour ne pas courir. Elle ne se sentit en sûreté qu'après avoir refermé sur elle la porte de l'appartement et tiré le verrou. Le bruit de quelqu'un qui bougeait derrière elle la fit se retourner brusquement. Les revues et les objets de toilette dégringolèrent sur le sol.

— Parfait, parfait, dit Pug Whiting. Nous n'avons plus qu'à attendre ensemble le retour de notre ami Milan.

CHAPITRE XI

FANNY tira le verrou pour laisser entrer Milan. Les deux bras chargés de victuailles, il se dirigea vers la cuisine, sans voir la jeune femme, posa ses paquets sur l'évier et rentra dans le living-room. Pug Whiting souriait, mais son sourire se figea quand il vit les yeux de Milan. D'un seul bond il se leva de son fauteuil et se tint prêt à sauter sur la porte. Puis il secoua la tête, émit un petit rire et se rassit en lançant à Milan un regard de défi.

— Fanny? demanda Milan brutalement.

Celle-ci était allée refermer la porte à clé et mettre le verrou. Elle empocha la clé.

— Il était là quand je suis rentrée, dit-elle. Il avait fallu que je sorte, Rick.

Milan vira sur les talons pour retourner à la cuisine. Il avait presque failli perdre son sang-froid en apercevant Whiting. Or, c'était un luxe qu'il ne pouvait pas se permettre. En tout cas, pas pour l'instant et surtout pas avec Pug.

Le journaliste ne l'ignorait pas. Milan, agitant les mains dans tous les sens, se mit à pêcher les boîtes de conserves et les bouteilles dans le sac de papier et à les ranger sur les étagères. Puis, il alluma un réchaud et posa un pot de café dessus.

« Toujours la même chose avec ces sacrées femmes, pensa-t-il. Toujours besoin de sortir pour une raison ou pour une autre. » Il avait fallu qu'elle aille s'acheter un pot de truc à se coller sur la figure et ça avait suffi. Il se cramponna au bord de l'évier, le temps de laisser passer sa colère. Alors seulement, il rentra dans le living-room. Il le traversa pour venir se planter, l'index pointé devant le journaliste. Celui-ci se remit à sourire en découvrant les dents comme un animal qui va mordre.

— Whiting!

— Calmez-vous, Milan... Calmez...

Son sourire avait perdu toute assurance.

— Voulez-vous de la crème dans votre café?

Pug Whiting laissa échapper un rire aigu et, petit à petit, tout son corps se détendit.

— Oui, dit-il.

— Je n'en ai pas, dit Milan. J'espère que vous l'aimez quand même noir?

Il retourna chercher des tasses à la cuisine. Il se sentait mieux. Pour un peu, il se serait moqué de Whiting. Il venait de découvrir le défaut de la cuirasse du bonhomme : la peur physique. C'était bon à savoir. Cela pourrait être très utile, un jour.

— Je suppose que vous avez deviné tout seul? lui demanda Milan.

— Mon Dieu non. Il s'est trouvé, tout simplement que je venais vous voir (il sirotait son café noir avec une expression de dégoût mal déguisée, comme s'il se fût senti obligé de le boire)... pour terminer notre marché.

— Comment êtes-vous entré?

— Oh! la porte est facile à forcer, avec un passe, dit-il d'un ton légèrement surpris.

— Et pourquoi pas? demanda Milan. Il n'y a ici rien qui vaille la peine d'être volé. (Il se tourna vers Fanny.) Vous feriez bien d'appeler Silone pour qu'il alerte son avocat.

Whiting reposa sa tasse et sortit un gros cigare de sa poche. Il en décortiqua l'enveloppe de cellophane dont il fit une boule entre pouce et index.

— Pourquoi? Laissons donc les flics continuer à chercher.

Milan le regarda jeter la boule de cellophane et allumer son cigare. Whiting tendait son nœud coulant. Il ne restait plus à Milan qu'à y passer le cou.

— Cela vous mettrait dans le bain, vous aussi, dit le détective.

Whiting souffla en l'air un épais nuage de fumée.

— Aucun de vous ne m'a rien fait... tout au moins jusqu'à présent. Donc, laissons tomber. L'histoire a des chances de devenir sensationnelle. Tout ce que je veux, Milan, c'est la promesse d'un bon article.

— Ça me paraît régulier, dit Fanny. (En dépit de la coiffure moins élaborée qu'elle affectait de porter maintenant à la mode des écolières, son allure racée transpa-

raissait malgré elle.) Je vous ferai avoir un fauteuil d'orchestre pour assister à ma pendaison, Pug.

Le visage de Milan s'assombrit. Ça marchait trop bien, à son goût. Il n'aimait pas du tout la perspective de se trouver trop gravement endetté vis-à-vis de Whiting.

— Pourquoi êtes-vous venu? demanda-t-il.

— Pour vous poser quelques questions, dit Whiting très à son aise, en tirant voluptueusement sur son cigare qui, en comparaison de son visage menu, paraissait énorme.

Il s'était renversé en arrière dans le fauteuil qui avait paru engloutir son corps frêle.

— Trouvé quelque chose d'intéressant chez Polly Baird, Milan?

— Ce n'est pas elle qui l'a tué! répondit celui-ci en allumant une cigarette.

Il étendit les jambes devant lui. Rien ne pouvait lui faire plus plaisir que la figure rageuse du journaliste.

— Elle était en deuil? demanda Fanny.

Milan reporta les yeux sur elle. Assise calmement près de sa tasse, les mains sagement posées sur les genoux, elle regardait Milan, mais il ne put rien déchiffrer sous la douceur de son expression.

— Non, répondit Milan. J'ai un rancart avec elle, ce soir.

Fanny avala de travers, puis rapidement retrouva son flegme. Whiting rit doucement derrière son cigare.

— Le détective a rendez-vous avec la femme de la victime. Beau titre d'article, Milan!

— Gardez-vous-en bien, dit celui-ci. Et tâchez également de me laisser tranquille dans votre sale canard.

— La publicité vous rapporterait pourtant des affaires, dit Whiting d'un ton choqué.

— Je n'en veux pas.

— Où allez-vous, avec Polly?

Milan replia ses jambes et changea de position.

— Je pensais que nous pourrions aller essayer notre chance chez Max Kane.

— C'est vous qui l'avez proposé ou elle?

— Tous les deux, dit Milan.

Il se leva pour aller vers la fenêtre jeter un regard sur la rue. Le jour tombait. Quelques-unes des voitures qui

passaient, un block plus loin, avaient déjà leurs phares allumés. Il se demanda si Ogle avait posté quelques-uns de ses hommes aux alentours pour surveiller la maison. Pug Whiting était bien capable de jouer double jeu, mais il n'oserait pas le faire tout de suite, se dit Milan. Pas avant d'avoir retiré de l'affaire le maximum de ce qu'elle pouvait rendre.

— Quels progrès avez-vous faits? demanda le journaliste.

Milan se retourna.

— Quels progrès voulez-vous que je fasse? Il y avait des témoins, non?

Whiting fit tomber la cendre de son cigare.

— Dans ce cas, pourquoi prenez-vous la peine de la cacher?

De la tête, il désignait Fanny qui, toujours sagement assise, restait silencieuse, ne trahissant son intérêt pour cette scène que par le mouvement de ses yeux qui voyageaient d'un interlocuteur à l'autre.

— Répondez vous-même, dit Milan à la jeune femme.

— Je n'ai pas confiance en lui, dit-elle carrément.

Whiting eut l'air blessé.

— Vous avez tort, j'aurais très bien pu appeler la police.

— Mais vous ne l'avez pas fait, reprit Milan d'une voix douce.

— Non, comme vous voyez.

— Je vois que vous avez laissé passer l'occasion, dit Milan, car maintenant vous aussi vous auriez quelques explications à donner.

Il se demanda jusqu'à quel point il pouvait continuer son bluff et dans quelle mesure Whiting avait peur de lui. C'était l'occasion ou jamais de le savoir. Il marcha vers lui et le saisit par le revers de son veston.

— Maintenant foutez-moi le camp, Pug. Si vous avez encore besoin de me voir, vous prendrez rendez-vous avant. Je n'aime pas trouver les gens en train de fouiner dans mon appartement.

Whiting s'écarta vivement, se glissa sous le bras de Milan et se dressa sur ses pieds. A pas brefs et précipités, il gagna la porte.

— Nous pouvons toujours nous entendre, Milan.

— Bien sûr, dit Milan. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas revenir ici.

Voyant le détective faire un pas vers lui, il se précipita sur la porte, mais celle-ci résista. Il tira le verrou d'un geste de panique folle. Puis il parut saisi d'une idée et sortit son trousseau de sa poche, mais sa main tremblait tellement qu'il n'arrivait pas à sélectionner la bonne clé. Fanny leva les yeux vers Milan et eut un sourire méprisant. A son tour elle sortit la clé de sa poche. Milan la lui prit des doigts et alla vers la porte. Whiting sauta hors de portée, attendant que la porte fût ouverte, et se jeta dans l'ouverture.

— Ne me cherchez pas de rognes, Milan. Je peux vous compliquer l'existence, si je veux.

— Je m'en tiendrai à nos conventions, dit Milan froidement.

Il fit ensuite claquer la porte à deux doigts du nez du journaliste. Quand le bruit des pas de celui-ci se fut évanoui, Milan demanda :

— Qu'est-ce qu'il vous a proposé avant que j'arrive?

— Rien, dit-elle. Il est simplement resté assis là.

— Il n'a pas essayé de vous tirer les vers du nez?

Fanny fit un signe de négation.

— Il savait à quoi s'en tenir avec moi.

— Ç'a vraiment été une idée idiote de sortir.

Sous le ton de voix méprisant, elle rougit.

— Je courais le risque, dit-elle.

— On pouvait très bien vous suivre jusqu'ici, dit-il. Je ne veux plus que vous preniez de risque. Si on vous trouve, votre situation ne sera pas changée. La mienne le sera.

— Je peux m'en aller tout de suite, si vous voulez, dit-elle sèchement.

Milan s'assit, fixant sur elle un regard sardonique.

— Des menaces, Fanny? (Puis il secoua doucement la tête.) Bon, parlons d'autre chose. Pourquoi êtes-vous sortie?

— Je voulais téléphoner à Nat et je craignais que ce ne soit pas prudent de le faire d'ici.

— A quel propos?

— Je voulais être sûre qu'il ne lui était rien arrivé.

— Je commence à m'habituer à vos mensonges, dit Milan. Pour cette fois, laissons passer.

Elle détourna le regard, sans même essayer de répondre. Puis elle dit :

— Nat m'a chargé d'une commission pour vous.

— Il pouvait très bien m'appeler à mon bureau, j'y suis resté une partie de l'après-midi.

— Il demande que vous alliez le voir ce soir.

Milan fit signe de la tête qu'il irait.

— Combien de temps êtes-vous restée dehors?

Elle parut faire un rapide calcul mental :

— Deux ou trois heures.

— Pour un simple coup de téléphone, ce n'est pas mal! fit remarquer sèchement Milan.

— J'avais aussi des courses à faire.

Il fixa sur elle un regard morne, se demandant pourquoi il prenait toute cette peine, même en faveur de Nat. Fanny resta un long moment assise sans bouger. Voyant que Milan ne disait plus rien, elle se leva pour aller à la cuisine. Dans la pièce devenue sombre, il alluma une lampe et retourna s'asseoir sur le divan. Il entendit un bruit de casseroles et se demanda si elle cuisinait aussi bien qu'elle mentait. Il se laissa aller en arrière, les yeux fermés, essayant de rajouter bout à bout les fragments qu'il possédait. Trop de gens avaient quelque chose à cacher. Et, par-dessus le marché, c'était Fanny et Nat qui se livraient le mieux à ce petit sport. Ils croyaient sans doute pouvoir impunément louer ses services et l'emmener ensuite en bateau!

Quand la jeune femme l'appela pour dîner, Milan était toujours d'humeur sombre. La nourriture était excellente mais il mangea vite sans faire de commentaires, puis il alla revêtir son vêtement de soirée. Il avait l'impression cauchemardesque de se débattre et d'étouffer sous une épaisse couverture mouillée, en quête d'air pur et de lumière. L'idée lui vint de se saouler pour tenter d'échapper un peu à ce sentiment d'oppression, mais, au fond de lui-même, il savait qu'il n'oserait jamais.

Une fois habillé, il se dirigea vers la porte de la cuisine et appela la jeune femme qui lavait la vaisselle. Elle essuya le savon qui lui couvrait les mains et se tourna vers lui.

— Tâchez de ne plus faire l'idiote, dit-il brutalement. Restez tranquille ici. Je vais à la Coupe de Cuivre et ensuite chez Kane, avec Polly Baird.

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Pour le cas, dit-il d'un air mauvais, où l'envie vous prendrait de me tirer dessus à moi aussi, parce que je sors avec elle.

CHAPITRE XII

Il n'était pas encore huit heures, mais Silone était déjà là quand Milan arriva à son bureau. Silone tourna vers lui un des plus faibles de ses magnifiques sourires en lui désignant un fauteuil du doigt. Milan s'assit puis se pencha en avant pour lui dire d'un air hargneux :

— Elle a trouvé le moyen d'aller se promener aujourd'hui et, en rentrant, elle est tombée sur Whiting, installé dans l'appartement.

— Certes, ça n'arrange rien, commenta Silone sans avoir l'air de s'émouvoir outre mesure.

— Je me charge de lui, dit Milan. Elle m'a transmis ton message.

Silone fit un vague signe d'assentiment et étendit la main pour tapoter distraitement de l'ongle la coupe de cuivre posée sur le bureau. Celle-ci émit un son clair et métallique. Puis il sourit à Milan.

— Fanny m'a téléphoné.

— C'est en effet ce qu'elle m'a dit.

— Et, continua Silone, les types de Max Kane l'ont embarquée. Ils l'ont emmenée faire une petite visite.

— Ça, elle ne me l'a pas dit, s'écria Milan avec colère.

— Elle a sans doute voulu me laisser le soin de te l'apprendre si je le jugeais bon, dit Silone calmement. Ce qui est le cas.

Milan se rejeta en arrière et essaya de se détendre les nerfs. Ce n'était pas la peine de se disputer avec Silone au sujet d'un détail comme celui-là. De toute façon il ne lui dirait que ce qu'il voudrait et au moment où il le jugerait opportun. Le reste, il faudrait qu'il le découvrît par ses propres moyens.

— Qu'est-ce que Kane a fait?

— Il a découvert son jeu. Il ne l'a pas avoué, mais il est évident qu'il surveillait ton appartement.

— D'accord. Je doute que ce soit par hasard que ces types aient rencontré Fanny en ville.

— Or, il est possible qu'on lui ait soufflé l'idée d'envoyer quelqu'un s'assurer de la présence de Fanny chez toi, reprit Silone.

— Pourquoi? Qu'est-ce que ça peut lui faire?

— Kane ne te porte pas particulièrement dans son cœur, lui rappela Silone. C'est une bonne raison, mais il y en a une autre. Il est en train d'essayer de prendre ma place, parce qu'il a l'impression que je suis dans les cordes. (Il s'arrêta et se remit à tapoter la coupe de cuivre, plus fort cette fois.) Il y a longtemps qu'il cherche à m'avoir. S'il y parvenait, il n'aurait aucun mal à liquider ensuite toutes les autres petites boîtes et à constituer une sorte de trust. Il se voit très bien dans le rôle de supergrand patron de toute la région.

— Je connais Max Kane.

— Jusqu'à présent, continua Silone en ignorant l'interruption, j'ai pu le tenir en échec, mais la mort de Neilson lui donne évidemment une occasion qu'il est prêt à exploiter de toutes les façons.

— Soit. Et où est-ce que j'entre en scène, moi?

Silone ouvrit un tiroir de son bureau et en tira un certain nombre de billets qu'il posa devant lui.

— Tâche de savoir ce qu'il a l'intention de faire contre moi. J'en ai une idée assez nette, mais je veux des renseignements détaillés.

Milan regarda les billets. Des billets de cinquante.

— Garde ton fric, dit-il. Je t'enverrai un état de frais le moment venu.

Il se leva pour ajouter avec un accent d'amertume :

— Quand te décideras-tu à me dire la vérité, Nat?

— Je t'ai dit tout ce que je savais, répondit Silone de sa manière tranquille.

— Tu ne m'as rien dit du tout.

Milan posa les mains sur le bord du bureau et se pencha en avant.

— Rick, dit Silone, je ne peux pas faire davantage. Je

préfère que tu abandonnes l'affaire si c'est là ce que tu penses.

Milan se mit à jurer tandis que Silone subissait ses injures en souriant doucement. Milan s'arrêta enfin et dit :

— Tu sais très bien que, même si je le voulais, il est trop tard pour laisser tomber.

— Fais pour le mieux, reprit Silone, mais fais vite. Ogle commence à ne plus savoir où donner de la tête. Il ne tardera pas à venir rôder autour de toi.

— Je l'attends d'un moment à l'autre. Si Fanny voulait se tenir tranquille, je pourrais peut-être arriver à un résultat.

Si seulement Fanny voulait se tenir tranquille! Il n'avait pas le temps de rester là-bas pour la surveiller. Ce n'était pas que la perspective de voir la police mettre la main dessus l'embêtât, non. Seulement, dans ce cas, il serait dans le bain avec elle et n'avait pas très envie d'aller passer son temps en prison. Encore moins maintenant qu'il avait enfin une idée. Cela lui était venu après ce que Silone venait de dire de Max Kane.

— Pendant que je suis ici, dit Milan, je vais en profiter pour voir Emile. A quelle heure arrive-t-il?

— Il ne vient pas ce soir, dit Silone. Il a téléphoné qu'il était malade. C'est moi qui tiendrai sa table.

Milan fit entendre un grognement :

— Malade, hein? Ces grandes carcasses ne sont jamais malades!

Silone sourit :

— C'est nerveux, Rick. Quand Emile s'énerve, son estomac se détraque. Et il m'a dit que la police l'avait convoqué aujourd'hui pour l'interroger. Au téléphone, il avait la voix d'un type complètement catastrophé.

D'un ton bizarre, Milan demanda :

— Je pense que s'il ne vient pas, cela n'a rien à voir avec le fait qu'il a été témoin du meurtre de Neilson, si?

Silone soutint avec sérénité le regard soupçonneux du détective.

— Il n'y a pas de raison. Hiller aussi en a été témoin et pourtant il fonctionne toujours.

— Bon, dit Milan. Dans ce cas, pas la peine que j'attende plus longtemps.

Il se dirigea vers la porte et ajouta :

— Je te dirai comment les choses se seront passées chez Kane.

Il n'aimait pas beaucoup le boulot que lui avait confié Silone, mais sans arriver à déterminer pourquoi. Il continua à s'interroger en remontant Madison Avenue et pendant tout le trajet en direction du lac. Le raisonnement spécieux de Silone ne l'avait pas convaincu. Tout d'abord, celui-ci était beaucoup trop intelligent pour admettre que Kane ait pu coopérer avec un homme qu'il méprisait. De plus, Silone avait une organisation bien mieux équipée que Milan pour se procurer ce genre de renseignements. Une fois de plus il envoya mentalement Silone aux cent mille diables pour sa façon de procéder par allusions au lieu de l'aider carrément. Il tourna à droite pour s'engager dans une rue étroite, plantée d'arbres très rapprochés les uns des autres et arrêta sa voiture. L'odeur du lac lui parvint de quelques blocks plus bas tandis qu'il remontait la rue d'un pas ferme et s'arrêtait devant un porche éclairé. La maison, d'un seul étage, avait dû être fort jolie autrefois, mais, comme l'indiquait un panneau, on l'avait divisée depuis en appartements pour célibataires. Milan, qui y était déjà venu, ouvrit la porte pour pénétrer dans un vestibule chaud et éclairé d'une lumière diffuse. Le rez-de-chaussée se composait de trois appartements distincts et un large escalier conduisait aux trois autres, qui formaient le premier étage. Milan gravit les marches recouvertes d'un tapis, tourna à gauche et suivit le couloir jusqu'au fond. Puis il frappa à une porte qui portait le numéro 3 et attendit. Par une fente, il vit qu'il y avait de la lumière à l'intérieur et entendit bouger. Il frappa de nouveau quelques coups secs. Un bruit de pas traversant la pièce lui parvint. Le battant s'entrouvrit juste assez pour laisser voir le visage d'un homme qui fixait sur lui un regard perplexe.

— Salut, Fritz, dit Milan surpris. Emile n'est pas là?

L'homme avait une face ronde comme celle d'Emile, la graisse en moins, une moustache noire, cosmétiquée du bout, ce qui lui donnait une allure conquérante.

— Emile a déménagé, dit Fritz.

Milan s'aperçut que la nervosité de l'homme était égale

à son hostilité. Ses yeux sombres, de chaque côté du nez épais, ne cessaient de jeter des regards inquiets par-dessus l'épaule de Milan comme s'il se fût attendu à y voir apparaître quelqu'un.

— Parfait, dit le détective. Emile a donc déménagé. Pour aller où?

— Sais pas, répondit Fritz.

En colère, Milan s'écria :

— Comment, vous êtes son frère, vous êtes dans son appartement et....

— Sais pas, répéta Fritz du même ton monotone. (Sa voix sifflait légèrement sur les s.) Il est parti aujourd'hui.

Il esquissa un mouvement pour refermer la porte. Vivement, Milan introduisit le pied dans l'ouverture et fonça dans le panneau, l'épaule en avant. Fritz essaya de repousser le battant et de résister à la poussée, mais Milan avait assez de place pour agripper le plastron de sa chemise. Celui-ci dut lâcher le bouton de la porte pour saisir le poignet de Milan à deux mains. Le détective enleva son pied et ouvrit la porte d'un coup sec tout en lâchant Fritz. La violence du mouvement du panneau renvoya celui-ci vers l'intérieur de la pièce. Milan entra et referma la porte derrière lui.

Puis, sans prêter la moindre attention à Fritz, il jeta sur la pièce un regard circulaire.

C'était là qu'habitait Emile depuis qu'il le connaissait. Ses affaires y étaient encore. Les murs étaient décorés de deux peintures à l'huile et d'une aquarelle peintes par Fritz. Il y avait également le grand tourne-disques et l'écœurant tapis de couleur rose ainsi que les lourdes tentures qui permettaient de masquer la lumière du jour pour qu'Emile pût dormir dans la journée. C'était en somme un petit appartement cossu de célibataire qui avait de l'argent et aimait ses aises.

— Comment vont les affaires, dans l'Art? demanda Milan en ouvrant la porte de la penderie pour y jeter un coup d'œil.

Elle ne contenait qu'un chapeau et un manteau qui, à en juger par la taille, appartenaient à Fritz. En guise de réponse, Fritz fit entendre un grognement que Milan supposa être un juron. Il entra dans la cuisine. Elle était

bien rangée, mais vide. Ensuite la salle de bains, dont il sortit à reculons.

— Maintenant, soyons sérieux.

Fritz fit entendre quelques mots dans un français volubile que Milan parut ne pas entendre. Il y avait des tas de choses dans cette histoire qui commençaient à lui déplaire. D'abord il était évident que Fritz voulait couvrir Emile. Dans ce cas pourquoi Emile avait-il besoin d'aide? Il supposa que le croupier devait fuir quelqu'un ou quelque chose et avait posté là son frère pour faire face aux questions. Il n'avait cependant pas dû aller bien loin. Milan connaissait assez Emile pour avoir la certitude qu'il n'abandonnerait jamais ses précieuses affaires.

Désignant d'un signe de tête l'électrophone et les tableaux, il affirma :

— Il reviendra.

— Sais pas, dit Fritz, une fois de plus. Vous n'avez pas le droit d'entrer ici comme cela.

Il s'était dressé sur ses pieds dans un geste de colère et se rassit en fixant sur Milan un regard furieux. Milan sentit la moutarde lui monter au nez. Il marcha vers le fauteuil les mains en avant. Fritz recula en criant en français :

— Non!

— Ou-i! répliqua Milan avec une ironie sans joie.

Agrippant Fritz, il le dressa sur ses pieds et le projeta en avant avec une telle force que celui-ci alla voler à travers la pièce et s'écrouler en travers du lit. Il y resta un instant avant de se décider à se remettre sur ses pieds.

Milan ne le quittait pas du regard. Il vit que, dans les yeux sombres de Fritz, il y avait plus de peur que de haine, mais qu'il n'y manquait ni de l'une ni de l'autre.

— Je n'ai pas de temps à perdre pour des bêtises, dit-il. Où est Emile?

Fritz serra les lèvres d'un air têtu :

— Je n'en sais rien.

— Ecoute, je n'ai rien contre toi en particulier et je serais navré d'être obligé de te casser la gueule, mais...

Il laissa sa phrase inachevée tandis que Fritz, éclatant en imprécations débitées dans un français au rythme précipité, commençait à avancer de côté. Pour lui donner du champ, Milan recula, attentif à ce qu'allait faire son

adversaire. Cela faillit être une erreur. Fritz bondit en avant, atteignit le placard où il plongea la main et se retourna avant que Milan eût eu le temps de l'atteindre. Celui-ci toucha cependant Fritz au visage au moment où il revenait sur lui. Le couteau lui échappa de la main et alla rebondir sur le tapis. Une fois de plus Milan expédia son adversaire vers le lit où il alla atterrir les quatre fers en l'air. Le détective ramassa le couteau. C'était un couteau à cran d'arrêt qui, lorsqu'on appuyait sur le déclic, laissait surgir dix bons centimètres de lame. Milan avança vers le lit en faisant jouer plusieurs fois la lame dans la poignée. Il la laissa finalement sortie et piqua légèrement l'homme étendu tout de son long.

— Je t'ai dit que j'étais pressé.

Fritz le regarda avec les yeux d'un homme qui souhaite s'évanouir et n'y parvient pas.

— Je n'sais pas.

Milan se demanda si ce n'était pas là la seule phrase que Fritz fût capable d'articuler quand il avait peur et le piqua de nouveau. L'homme n'était vraiment pas très difficile à manier. Milan se rendit compte que le couteau lui faisait réellement peur. Il y a comme cela des tas de gens qui n'ont peur ni des coups de poings, ni même d'un revolver et que la seule vue d'un couteau terrorise. Pour Fritz, cela se sentait au désespoir qui commençait d'envahir sa voix tandis qu'il essayait encore, désespérément, de mentir.

— L'Aristo Towers, articula-t-il enfin, après que Milan lui eut piqué le couteau dans la jambe.

— Pourquoi est-il parti?

— Il avait peur.

— De qui? de quoi?

Fritz, autant que le lui permettait sa position, haussa les épaules en roulant des yeux hagards en direction du couteau.

— Je n'sais pas. C'est la vérité.

Milan nota le numéro de la chambre de l'Aristo Towers, lança le couteau vers le placard, redressa Fritz sur ses pieds et le frappa au menton avec la tranquille délibération dont il usait autrefois avec ses adversaires sur le ring. Et avec le même effet. Fritz était définitivement. « out ». Le détective enleva les taies d'oreillers et

la ceinture de Fritz et s'en servit pour le ficeler bien proprement. Il calcula qu'il lui faudrait bien deux heures pour libérer ses mains et atteindre un téléphone. Entre temps il serait confortablement installé pour pouvoir dormir.

CHAPITRE XIII

L'Aristo Towers était un hôtel à appartements plutôt miteux, avec un petit hall et une clochette pour appeler l'employé. En entrant, Milan ne vit personne et traversa un vestibule étroit qui sentait le moisi pour se diriger vers la chambre 74. Il soupçonnait que c'était là l'habitat normal de Fritz et que les deux frères avaient tout simplement échangé leurs appartements pour le temps qui s'avérerait nécessaire. Il frappa à la porte. Une voix répondit :

— Oui?

— C'est Rick Milan, Emile. Ouvre.

— Vous vous trompez de chambre, répondit Emile d'une voix lente, dans son anglais encore plus malaisé que celui de son frère.

Milan secoua le bouton de la porte, mais seul le silence lui répondit. Il se demanda si c'était de lui qu'Emile se méfiait ou de celui qui l'employait. A moins qu'il ne soit tout bonnement trop effrayé pour être en mesure de réfléchir sainement.

— Est-ce que tu préfères que j'appelle les flics et que ce soient eux qui viennent te demander pourquoi tu te caches, Emile? demanda-t-il à travers la porte.

Celle-ci ne tarda pas à s'ouvrir et Milan entra dans la pièce. Elle était petite et miteuse comme le bâtiment lui-même. Mais il s'y trouvait quelques beaux objets. Des peintures qu'il reconnut comme étant des œuvres de Fritz et un phonographe qui était une réplique, en plus petit, de celui d'Emile. Ainsi ils avaient bel et bien fait l'échange de leurs appartements. Milan reporta toute son attention sur Emile qui, debout près de la porte, avait l'air encore plus effrayé que son frère. Son visage

gras et boursouflé était pâle et des gouttes de sueur apparaissaient sur son front. Comme il n'avait pas l'intention d'aller travailler, il ne portait pas son habit de soirée mais un pantalon de flanelle grise et un vieux veston d'intérieur tout taché. Sur la table étaient posés une demi-bouteille de vin rouge et un verre.

Milan referma la porte tandis que les yeux d'Emile faisaient le va-et-vient entre elle et le détective comme s'il cherchait un moyen de fuir.

— J'ai été obligé de coller la frousse à ton frère, dit Milan. Mais toi, tu es un type raisonnable.

— J'ai déjà dit à la police tout ce que je savais, s'écria Emile en étendant devant lui des mains étonnamment minces et gracieuses pour un homme de sa corpulence.

— A moi, tu n'as encore rien dit, répondit Milan en allant s'asseoir dans un grand fauteuil tout crevé et en allongeant confortablement ses jambes.

Emile retourna s'asseoir sur une simple chaise, près de la table et saisit son verre de vin.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir?

— Pourquoi Fanny a tué Neilson.

Emile passa sa langue sur sa lèvre supérieure.

— Par amour. C'est une raison suffisante, non?

Doucement, Milan fit remarquer :

— Tu sais bien que c'est de la blague, Emile.

— Mais quelle autre raison voyez-vous? demanda le croupier qui paraissait avoir retrouvé tout son aplomb.

Son teint avait presque repris sa couleur normale. Milan se pencha en avant.

— Est-ce que personne n'est jamais venu se plaindre à toi que les jeux de Silone étaient truqués?

Le visage d'Emile devint l'image de la stupidité la plus bovine.

— Je ne comprends pas.

Milan n'ignorait pas qu'Emile était bien plus malin qu'il n'y paraissait et dit d'un ton impatient :

— Ta roulette était truquée?

D'indignation, Emile jeta les bras en l'air et revint d'instinct à son français de marchand de tapis :

— Hé, qui a dit une chose pareille? Qué la Coupe de Cuivre elle n'est...

— Ça va bien, change de disque, l'interrompit Milan brutalement. Réponds à ma question.

— Cé n'est pas vrai.

Mais l'indignation d'Emile se manifestait d'une manière trop bruyante, même pour un homme émotif. Or, Milan avait gardé le souvenir d'un homme qui ne se laissait pas émouvoir aussi facilement.

— Et pourquoi vous m'demandez ces trucs-là? s'enquit le croupier.

— Parce que je suis sur un boulot et que j'essaie d'aider ton patron, dit Milan en fixant sur les petits yeux d'Emile un regard dur. Comme tu devrais être en train de le faire en ce moment, au lieu de te cacher.

Emile prit le temps de digérer cela.

— Je ne me cache pas, déclara-t-il enfin d'un ton morne.

Milan se demanda un instant si le croupier le prenait pour un idiot.

— ... C'est seulement que la police m'embête et qué jé suis venu ici pour le repos.

D'un air las, Milan se passa la main sur la mâchoire.

— Commençons par le commencement, dit-il. Pourquoi Fanny lui a-t-elle tiré dessus?

— L'amourrr!

On n'en sortirait pas, se dit Milan qui continua néanmoins :

— Qu'a dit Polly quand Neilson a été descendu?

Emile fit une moue :

— Rien, elle a pleuré.

— Et Hiller?

— Il a mis la main sur Miss Fanny qui est partie en courant. Alors il est revenu à Miss Baird et il l'a tenue jusqu'à ce qu'elle s'arrête de pleurer.

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait?

— Moi? J'ai enlevé la housse de ma roulette.

Milan se leva. Emile l'imita vivement, mais Milan se contenta de dire :

— Je ne m'en vais pas encore.

Emile se rassit.

— Silone ne t'a pas demandé de te taire au sujet de quelque chose?

Il posa sa question sans quitter le croupier des yeux,

mais manifestement Emile était sincère quand il répondit fermement :

— Non, rien.

— Comment paies-tu Hiller? En le laissant gagner à ta table?

Mais Emile était occupé à se verser du vin. Il leva la tête lentement, laissant voir sur son visage les signes d'une indignation mal refrénée.

— Et comment je pourrais faire ça? La roulette n'est pas truquée.

— Bon, bon, dit Milan. Les flics t'ont posé des questions que je ne t'ai pas posées?

— Non.

En son for intérieur, Milan souhaita que le croupier continuât de répondre d'aussi bonne grâce. Il n'aimait pas avoir à employer la force pour contraindre ses interlocuteurs à parler.

— De qui as-tu peur? demanda-t-il.

— De personne, répondit Emile en se cachant derrière son verre de vin.

Milan s'approcha tandis qu'Emile se dressait sur ses pieds, le verre toujours en main. Milan se dit qu'il allait être obligé finalement d'avoir recours aux moyens brutaux.

— Ecoute, Emile. Il a fallu que je chatouille ton frère avec un couteau pour qu'il se décide à me dire où tu étais. Tu as téléphoné à Nat que tu étais trop malade pour aller travailler. Et en plus tu te caches. A cause de qui?

Le croupier parut vexé de n'être pas cru. Il leva son verre, mais au lieu d'en boire le contenu, il le lança prestement au visage de Milan. Celui-ci leva les mains mais trop tard. Emile lui envoya adroitement son pied dans le tibia. Milan bondit en avant vers son adversaire qui recula avec une agilité surprenante pour un homme aussi lourd. Milan, à moitié aveuglé, se précipita tête baissée. D'un pas rapide de côté, Emile esquiva et, nouant ses deux mains, les abattit d'un geste tranchant sur le cou de Milan. Celui-ci s'écroula la face en avant. Il se laissa rouler sur lui-même et voulut se relever, mais le pied d'Emile l'atteignit sur le côté de la tête et il

retourna, tête la première, sur le tapis dont la poussière lui donna envie d'éternuer, sans qu'il pût y arriver.

Quand il se redressa sur son séant, il essayait toujours d'éternuer. Les murs tournaient autour de lui comme dans une descente en vrille. Il ferma les yeux et porta les mains à sa tête. Ses doigts rencontrèrent la bosse qui se formait sur le côté, grosse et douloureuse. Le vin lui avait rendu le visage tout poisseux et l'odeur aigre l'écœura. Le goût de la poussière lui imprégnait la bouche. Un violent éternuement vint enfin le soulager, lui transperçant la nuque d'une douleur aiguë.

Il se remit lentement sur ses pieds et constata qu'il se trouvait dans le couloir. Il poussa un juron et éternua une seconde fois. Il s'éloigna de la chambre 74 pour entrer dans les lavabos. L'eau froide sur son visage et sur son cou lui fit du bien... Il brossa la poussière de ses vêtements et revint à la porte d'Emile qu'il se mit à marteler de coups.

— Allez-vous-en, dit la voix d'Emile. J'ai un revolver et je tire.

Au son de la voix Milan devina qu'il n'hésiterait pas et il s'éloigna. D'un regard à sa montre il constata qu'il était parti depuis une demi-heure. Il se sentait piteux de s'être laissé avoir par un homme comme Emile, mais la scène l'avait confirmé dans sa conviction que le croupier avait peur de quelqu'un ou de quelque chose. Une peur suffisante pour l'amener à attaquer un ex-boxeur notoire. Toutefois, c'était une bien piètre consolation.

Il revint lentement à sa voiture et se sentit quelque peu rasséréné par l'air frais du dehors. Il se glissa derrière son volant et alluma une cigarette pour donner à sa nature robuste le temps de reprendre le dessus.

La montre du tableau de bord marquait dix heures moins dix. C'était le moment parfait pour passer au boulot suivant, pensa-t-il. Et il lui resterait encore une bonne marge de temps pour aller chercher Polly.

Il démarra doucement en direction de l'appartement de Neilson. Il passa devant la maison à deux reprises pour s'assurer qu'Ogle avait retiré ses hommes. Puis il alla garer la voiture dans une rue adjacente et revint à pied vers l'immeuble. C'était un building prétentieux, dont le hall, vide à cette heure, était orné de deux pal-

miers nains en pots. Il entra dans l'ascenceur automatique et consulta sa liste avant d'appuyer sur le bouton du quatrième. Il s'assura, avant de sortir, que le couloir était vide, puis s'avança vers le fond en se guidant d'après les numéros des portes. L'appartement de Neilson était situé à l'intersection de deux couloirs et, de l'extérieur, paraissait vaste. Milan posa la main sur la poignée pour s'y appuyer tandis qu'une vive douleur lui traversait le crâne. Puis il se pencha pour examiner la serrure. La porte céda sans bruit vers l'intérieur. La police avait pourtant dû la fermer, songea-t-il. Il fit silencieusement un pas de côté pour ne pas se trouver dans l'encadrement et tendit l'oreille en retenant son souffle. Au bout d'un moment, ce qu'il attendait se produisit. Le bruit d'un pas étouffé sur le tapis et le frottement d'un tissu.

Il ouvrit un peu plus la porte et entra. Il se trouvait dans une petite antichambre sombre, séparée des autres pièces par une arche fermée par des tentures. Celles-ci, bien tirées, ne laissaient entre elles qu'une mince ouverture par laquelle le détective discerna un étroit pinceau lumineux qui se déplaçait dans la pièce.

Doucement, il revint fermer la porte derrière lui sans quitter des yeux la fente étroite, entre les rideaux. La lumière continuait à se déplacer dans la pièce, à hauteur d'homme. Milan sans faire le moindre bruit, reprit son poste d'observation. La lampe électrique qu'il distinguait à présent projetait un fuseau de lumière mince et brillant qui voyageait sur les murs. Sur un tableau d'abord, puis sur un autre. Elle passa une seconde sur un miroir qui renvoya un reflet fugitif et, l'espace d'une seconde, découpa nettement sur le fond d'obscurité de la pièce, le profil de la jeune femme. Milan écarta le rideau et entra. Au bruit de cette entrée délibérée, elle se retourna et laissa échapper sa lampe qui roula sur le sol.

— Vous m'épargnez pas mal d'ennuis, Miss Baird, dit Milan.

CHAPITRE XIV

POLLY Baird recula de trois pas tandis que Milan allait ramasser la lampe électrique. Il en projeta d'abord le rayon sur lui-même, puis sur elle.

— Je vous en prie, s'écria Polly.

Milan abaissa la lampe.

— Cela m'évitera d'aller courir jusqu'au lac pour vous prendre.

— Ce n'est pas le moment de faire le malin, dit Polly d'une voix qui tremblait encore.

Elle dut chercher le divan à tâtons pour s'y asseoir.

— Je fais rarement le malin, comme vous dites, répondit Milan.

Il alla s'assurer que les rideaux étaient bien tirés devant les fenêtres. Il y avait peu de chances pour qu'on aperçût la lumière de l'extérieur. Puis il posa la lampe électrique de façon à diriger le pinceau lumineux sur les pieds de la jeune femme et à pouvoir la discerner clairement.

Elle portait une robe de soirée de couleur sombre, très montante sur le devant, ainsi qu'une cape courte qui lui couvrait les bras jusqu'aux poignets. La pâleur de son petit visage aigu faisait ressortir son maquillage, même dans cette lumière diffuse.

— Je ne vous mordrai pas, dit Milan.

Elle se mit à rire et sa tension nerveuse parut disparaître.

— C'est le choc, dit-elle en manière d'excuse. Qu'est-ce que vous faites ici, Milan?

Il nota qu'elle avait laissé tomber le « monsieur » et fit la grimace à l'idée que leurs rapports devenaient plus familiers. Il trouva un siège et s'assit sur le bord. La situation était presque drôle. Il aurait parié qu'elle aurait cette réaction d'attaquer pour le contraindre à se défendre.

— Je ne marche pas, dit-il. C'est moi qui conduis

l'enquête avec votre permission et c'est à vous de répondre à cette question.

— J'ai le droit d'être ici, dit-elle. Je possède une clé.

— Je ne savais pas que vous étiez avec Neilson dans des rapports aussi... intimes.

L'insulte implicite ne provoqua chez elle qu'un léger sourire.

— Je suis venue chercher quelques affaires, répondit-elle.

Elle marqua un temps d'arrêt puis reprit d'un ton sec :

— Vous devriez comprendre que lorsque des gens se sont connus aussi longtemps, il peut leur arriver d'avoir des quantités d'objets communs auxquels ils soient attachés, des souvenirs. Et que je ne tienne pas à attendre le règlement de la succession pour les ravoir.

Et allez donc! Des mensonges, encore une fois, songea Milan amèrement. Même à propos des choses les plus simples!

— Il vous a donc laissé quelque chose dans son testament?

Cette fois le ton sarcastique de sa voix la vexa.

— Des objets personnels, dit-elle avec mépris.

Ce n'était plus la femme trop sûre d'elle qu'il avait rencontrée le matin même. Elle avait peur. Pas de lui, mais des implications auxquelles pouvait donner lieu sa présence dans l'appartement.

— Laissez-moi vous aider dans votre course au trésor, dit-il avec une politesse lourdement ironique. A moins qu'il ne s'agisse de choses trop intimes.

Elle se leva brusquement et il l'imita. Depuis sa mésaventure avec Emile, il se méfiait de tout le monde. Elle s'approcha presque à le toucher et se mit à parler d'une voix rauque et caressante.

— Cessez de me harceler, Milan.

Elle posa légèrement la main sur son bras en remontant vers l'épaule. Il sentit son parfum. Un parfum discret et probablement très cher. Il se fichait du parfum mais resta parfaitement immobile, pour voir ce qu'elle allait faire. La main continua à remonter vers sa nuque. Il sentit la douceur de la peau. C'était plus qu'il n'en

pouvait supporter. Il recula d'un pas, si brusquement qu'elle trébucha et faillit tomber en avant.

— C'est idiot de rester comme cela dans le noir, dit-il.

Il traversa la pièce pour aller vers l'arche d'entrée et trouva le commutateur. La lumière jaillit avec un éclat pénible à supporter. Milan cligna des yeux. Polly n'avait pas bougé de l'endroit où il l'avait laissée.

— Je n'aime pas beaucoup vos manières, Milan, dit-elle avec colère.

Il répondit d'un grognement et se mit à examiner la pièce. Les meubles lourds étaient somptueux ainsi que le papier qui recouvrait les murs. Contre le mur opposé aux fenêtres de la façade, se trouvait un secrétaire aux lignes simples, qui datait manifestement des débuts de l'époque américaine. Il était flanqué d'une grande vitrine.

Comme si une idée lui était venue brusquement à l'esprit, Polly se dirigea rapidement vers la vitrine, puis, se ravisant, elle obliqua légèrement pour porter ostensiblement toute son attention au secrétaire.

« Elle ne veut pas montrer qu'elle s'intéresse à la vitrine », se dit Milan. A son tour, il s'en approcha, alors qu'il n'y aurait jamais pensé sans cela.

La jeune femme gardait les yeux fixés sur le secrétaire grand ouvert, jonché de papiers en désordre qui avaient été sortis des tiroirs supérieurs. En passant derrière elle Milan fit remarquer :

— Les flics laissent toujours les choses en désordre. Ils ont dû emporter tout ce qui présentait un intérêt quelconque, je suppose.

Elle hésita une fraction de seconde avant de répondre : « Oui, j'en ai l'impression », avec une indifférence trop jouée. Milan, penché sur la vitrine, ne fit aucun commentaire. Une lampe spéciale, à abat-jour, du type employé dans les musées, surmontait la vitrine. Il en tourna le commutateur. La lampe projeta une nappe de lumière très intense, centrée verticalement sur la vitrine. Mais il n'y avait plus rien à regarder à l'intérieur. Elle mesurait environ un mètre trente de long et vingt-cinq centimètres de large pour une profondeur égale. Sa base était constituée d'un panneau de bois massif dont la partie centrale était surélevée, formant une sorte de dais

recouvert d'un épais velours sombre. La partie surélevée avait bien un mètre sur dix centimètres, pour une hauteur de cinq centimètres, jugea Milan, à vue de nez. Elle s'abaissait en pente douce vers l'avant. Le dessus de velours était écrasé et dessinait une série d'ovales assez grands rapprochés les uns des autres. Ils étaient vides.

Milan, du coin de l'œil, remarqua que Polly évitait ostensiblement de s'intéresser à la vitrine et demanda négligemment :

— Qu'y avait-il, là-dedans?

— Larry y exposait ses miniatures, dit-elle sans se retourner.

Milan fronça les sourcils dans l'effort de se rappeler. Puis il se souvint brusquement d'en avoir entendu parler, en effet.

— Pourquoi employez-vous l'imparfait?

Elle revint alors vers lui et le regarda sans dissimuler son ironie.

— On les lui a volées, il y a six mois. Je croyais que les affaires d'assurances contre le vol étaient votre spécialité?

— Oh! s'il y a six mois..., dit-il d'un ton évasif. Mais pourquoi diable ne me l'avez-vous pas dit?

— Je ne voyais pas en quoi cela pouvait vous intéresser, répondit-elle rapidement.

Milan sentit qu'elle mentait. Elle avait parlé trop vite, comme quelqu'un qui attend une question et a préparé sa réponse d'avance.

— On a fait beaucoup de publicité?

— Pas beaucoup. Pas assez, en tout cas, pour les retrouver. (Elle passa légèrement le doigt sur le bord de la feuille de verre.) La fortune de Larry en a pris un sérieux coup.

— Et on n'en a pas trouvé trace?

Elle leva brusquement les yeux vers lui, puis les détourna aussitôt.

— Pas que je sache. L'assurance a payé Larry, il y a déjà quelque temps.

— Combien?

— Elles étaient assurées pour cinquante mille dollars.

Milan scruta de nouveau la vitrine.

— Et c'est tout ce qu'il avait pour protéger une fortune pareille?

Il écarta la vitrine du mur, avec une certaine difficulté car les pieds étaient enfoncés dans l'épais tapis. La feuille de verre reposait sur d'étroites baguettes de bois fixées à la base par des charnières qui, elles-mêmes, ne fermaient que par un cadenas placé sur la partie postérieure. Le cadenas était bien fermé mais un des pitons qui le maintenaient avait été arraché au bois et il ne tenait plus que par une vis très mince.

— Une serrure de quatre sous pour protéger cinquante mille dollars, murmura Milan. (Il ne connaissait pas grand-chose en matière de miniatures aussi l'énoncé du chiffre l'avait-il vivement étonné.) La compagnie d'assurances a dû faire une enquête drôlement serrée avant de se résoudre à payer tout ce pognon, dit-il.

— Je crois, oui. (Elle s'éloigna négligemment de la vitrine pour revenir au secrétaire.) Peu importe puisqu'elles se sont envolées... et que la compagnie a fini par payer. D'ailleurs, Larry s'en fiche là où il est, n'est-ce pas?

Avait-elle l'intention de se faire plaindre? Dans ce cas elle se mettait le doigt dans l'œil, songea Milan. Il était trop occupé à se demander pourquoi elle essayait si ostensiblement de détourner son attention de la vitrine. Surtout en sachant que cette dernière ne contenait plus rien. Elle n'avait fait aucune difficulté pour parler des miniatures, d'accord. Mais rien de ce qu'elle lui avait appris n'était secret. Il aurait suffi à Milan de consulter les journaux de l'époque, ou la compagnie d'assurances pour l'apprendre.

— C'est assez bizarre qu'il ait conservé la vitrine après le vol, dit-il. D'autant qu'elle ne va pas avec le reste du mobilier.

— Peut-être espérait-il reconstituer une autre collection, un jour ou l'autre, suggéra-t-elle.

— Peut-être, admit Milan.

« Elle cherche à me cacher quelque chose, se dit le détective, mais quoi? »

Par acquis de conscience, il examina point par point toute la pièce, tandis que la jeune femme s'obstinait à concentrer toute son attention sur le bureau. Il se résigna

finalement à lui laisser ce qu'elle désirait si manifestement : sa liberté, et passa dans les autres pièces. Tout y avait l'air d'avoir coûté fort cher. On avait visiblement fouillé l'appartement de fond en comble, et la police n'avait rien laissé au hasard comme en témoignait le désordre qui régnait partout.

Les mains vides, Milan revint au living-room. Avant d'y pénétrer cependant, il s'arrêta et prêta l'oreille. Entendant remuer, il avança sans faire de bruit, mais quand il rentra dans le living-room, Polly était revenue au bureau et il fut incapable de savoir si son entrée soudaine la prenait par surprise. Elle lui lança un coup d'œil distrait et poursuivit son examen des objets épars sur le bureau, tandis qu'il se laissait tomber sur le divan en se demandant si elle cherchait vraiment quelque chose ou si elle jouait la comédie. Fatigué de l'épier, il retourna à la vitrine. Celle-ci de plus en plus l'intriguait. Il la mesura des yeux. Du doigt replié, il éprouva la partie massive. Aucun doute, le bois était plein. Un long moment il resta immobile, absorbé dans la contemplation de la partie supérieure, refrénant cette sensation de vive impatience que lui donnait généralement toute activité qui n'était pas couronnée d'un résultat tangible et immédiat. Tout à coup il se rendit compte qu'il y avait quelque chose d'anormal, à l'intérieur. Le revêtement de velours était légèrement de guingois et ne remplissait plus très exactement les angles de la base. Il souleva la feuille de verre, laissant la lourde plaque reposer sur sa poitrine, tout en enfonçant les mains à l'intérieur. Il saisit le velours par le bord et tira. L'étoffe était collée au dais. Il tira plus fort et cette fois tout le système lui resta dans les mains. Polly Baird courut le rejoindre et ensemble ils regardèrent dans le petit espace vide que venait de découvrir Milan. Elle tendit prestement la main pour saisir les papiers qui s'y trouvaient, mais, d'une tape sur les doigts, le détective lui fit lâcher prise.

— A moi de jouer, s'écria-t-il en saisissant la liasse assez épaisse qu'il venait de mettre au jour.

Pour replacer l'espèce de couvercle, il se rendit compte qu'il suffisait de peser fortement sur les bords inférieurs du dais de façon à bien faire rentrer les bords de velours dans le trou, sinon l'étoffe ne se trouvait plus parallèle.

Suivi par la jeune femme qui gardait un silence contraint, il revint vers le divan. Elle s'assit près de lui tandis qu'il examinait les papiers. C'étaient surtout des titres. Au bout d'un moment il les lui lança sur les genoux.

— Une valeur quelconque?

— Non, répondit-elle sans même y jeter les yeux... Des toquards qu'il avait tenu à acheter malgré mon avis. Pour autant que je sache, d'ailleurs, il ne possédait aucune valeur sérieuse.

Le paquet contenait encore quelques-uns de ces vieux reçus que l'on s'obstine à conserver, même lorsqu'on sait qu'ils ont perdu toute utilité. Une police d'assurance contre le feu et le vol, couvrant les meubles, ainsi qu'une assurance tous risques pour sa voiture. Milan remit les papiers en tas et les posa à côté de lui.

— Maintenant, voyons ce que vous avez trouvé, vous, dit-il d'un ton amène, en jetant la pile sur les genoux de la jeune femme et en lui raflant son sac.

— Ce que j'ai...

Elle interrompit sa phrase pour agripper le sac, mais d'un coup sec il le lui enleva.

— Je vous en prie, Milan.

L'intensité du ton était telle que la curiosité du détective redoubla. Il écarta la main tendue.

— Du calme, dit-il. Vous faites vraiment trop les choses en amateur. Sachez bien qu'il ne faut jamais avoir l'air de se désintéresser complètement d'une chose si on ne veut pas y attirer immanquablement l'attention.

Elle se mit à l'injurier, en mots brefs et violents, sous l'effet d'une colère mêlée d'indignation et s'arrêta à bout de souffle.

— De plus, reprit Milan, vous ne faites rien proprement. Vous n'avez pas remis le revêtement de velours d'aplomb.

— Si j'étais seulement à moitié aussi grande que vous, je vous aurais fait rendre cela, grande brute.

— Oui, mais voilà, vous ne l'êtes pas, dit-il d'un ton conciliant. Pourquoi diable n'êtes-vous pas allée regarder la vitrine en arrivant, au lieu d'inspecter les murs?

— Je ne savais rien de cette vitrine. Rendez-moi mon sac, je vous en supplie.

Milan faillit sourire.

— Vous ne saviez pas qu'il avait mis ces papiers quelque part? demanda-t-il en désignant la pile qu'elle avait sur les genoux.

— Je savais qu'il cachait toujours ses papiers personnels et qu'il n'avait aucune confiance dans les banques. Il aimait bien avoir les choses à portée de la main. Voilà, vous êtes satisfait?

— Non.

Milan soupesa le sac. Il était lourd, plus lourd que n'aurait dû l'être normalement un sac même en filet métallique, comme celui-là. Lourd et gonflé. Il l'ouvrit et en sortit un petit revolver qu'il glissa dans sa poche.

— Si vous emmeniez ça chez Kane, dit-il, vous risqueriez d'être prise de l'envie de vous en servir.

— C'était bien mon intention, dit-elle. Bon sang, je vous jure que c'était mon intention!

CHAPITRE XV

APRÈS le revolver, il sortit un étui à poudre, un rouge à lèvres et un paquet de cigarettes à moitié écrasé. Mais le sac restait toujours volumineux. Ses doigts rencontrèrent enfin une épaisse liasse de papiers.

— Vous aimez ça, hein? écraser les gens, jusqu'à ce que vous obteniez ce que vous voulez? dit-elle d'un air dégoûté.

Milan appuya sur elle un long regard.

— Si on ne frappe pas le premier, dit-il, c'est sur vous qu'on frappe. Et il vient un moment où l'on en a marre.

— Vous allez imaginer un tas de choses idiotes, dit Polly, sans beaucoup de conviction.

Milan ne prit pas la peine de répondre. Il avait sorti les papiers du sac et les dépliait lentement. Un fil de caoutchouc les entourait. Il le fit sauter et découvrit d'abord la police d'assurance qui avait couvert les miniatures. Elle était pliée autour d'un petit agenda noir et d'une formule de reçu comme on en emploie dans le commerce. Jugeant que la police d'assurance était trop

fastidieuse à lire pour l'instant, il la mit dans sa poche et ouvrit le reçu. Il siffla doucement entre ses dents. Le reçu était établi au nom de Lawrence Neilson et signé de Polly Baird.

— Ainsi, il vous a versé vingt mille dollars, il y a quinze jours? dit Milan. Et pourquoi?

Il remarqua que le reçu n'avait pas été établi selon les règles et portait simplement la mention : *Pour acompte.*

La jeune femme, les yeux flamboyants de colère, bondit sur ses pieds et se mit à marcher avec agitation. Elle fit un tour complet de la pièce avant de s'arrêter. Elle ne faisait plus aucun effort pour cacher sa colère.

— Rien ne m'oblige à vous le dire.

— D'accord, admit Milan. Rien ne vous y oblige.

Voyant qu'elle n'avait pas l'intention d'offrir de plus amples explications, il ouvrit l'agenda. Il était plein de comptes. Les premières douze pages étaient uniquement couvertes de chiffres, tracés d'une écriture petite et nette. Sans annotation, il était difficile de leur trouver un sens. Milan, exaspéré, tourna les pages. Le dernier feuillet écrit, cependant, à peu près au milieu du carnet, portait des noms en regard des chiffres. Après les avoir minutieusement étudiés, Milan eut l'impression de recevoir un coup encore plus violent que tous ceux qu'il avait reçus d'Emile. En haut de page figurait un paiement de vingt mille dollars au nom de Polly Baird et, immédiatement au-dessous, un autre de quinze mille au nom de Nat Silone. La date était vieille de moins de deux semaines. Or, Milan se souvenait d'avoir entendu Nat lui dire que Neilson lui devait quinze mille dollars. Dans ce cas, ou bien il avait menti ou bien Neilson avait contracté entretemps une autre dette du même montant. Et la somme était bougrement forte pour avoir été perdue au jeu en si peu de temps surtout si la roulette n'était pas truquée. Hiller, d'autre part, avait prétendu que Neilson avait payé sa dette. Or, le carnet confirmait ses dires.

La liste ne comportait plus qu'une seule ligne :

Kane... compte réglé.

Ce qui n'apprenait absolument rien à Milan.

— Combien devait-il à Kane? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, je n'étais pas sa bonne d'enfant.

La voix de Polly était chargée de haine.

— Vous lui avez prêté vingt mille... peut-être plus. Cela fait beaucoup d'argent, surtout en faveur d'un gars que vous n'aimiez pas!

Elle ignora cette remarque ironique. Milan mit le reçu et l'agenda dans sa poche par-dessus la police d'assurance et dit :

— Je ne pense pas que vous soyez disposée à me dire la raison pour laquelle vous teniez à me cacher ces trucs-là, n'est-ce pas?

— Je n'ai rien à vous dire.

Sur le ton calme de la conversation Milan reprit :

— Je ne comprends toujours pas pourquoi vous rôdiez autour de la pièce plutôt que d'aller à la vitrine.

— Comment vouliez-vous que je sache qu'ils étaient là? Je vous l'ai déjà dit, ce n'est qu'en voyant la vitrine que j'en ai eu l'idée.

Il fallait bien que ce soit vrai, se dit Milan. Elle y serait en effet allée directement et serait d'ailleurs repartie avant qu'il arrivât. Elle pouvait très bien avoir été assez intime avec Neilson pour lui prêter vingt mille dollars ou davantage et pas assez pour savoir où il cachait ses papiers personnels.

Milan se mit au travail dans la pièce pour lui redonner l'aspect de désordre où il l'avait trouvée en arrivant.

— Nous allons quand même chez Kane?

— Oui.

— Mon rôle consiste toujours à vous donner un coup de main pour récupérer votre argent?

— C'est pour cela que j'ai retenu vos services, non?

— Et vous n'avez pas l'intention de m'en dire plus?

Elle fit semblant de ne pas remarquer son accent brutal et sarcastique.

— Je ne peux pas, dit-elle. Pas maintenant.

— Dans ce cas, je vous souhaite bonne chance. Et ce ne sera pas du luxe avec Kane.

Il leur fut moins difficile d'entrer à la Kane à sucre que Milan ne l'avait supposé. Le type de l'entrée était un inconnu pour Milan, mais il eut l'air de reconnaître Polly et lui fit signe d'entrer. Milan se contenta de rester près d'elle et de la suivre.

Dans la grande salle de jeu, il la conduisit vers le bar

où elle commanda un jus de fruit au gin tandis qu'il se contentait d'eau de Seltz.

— Bon, et maintenant? demanda-t-il.

— Maintenant, nous allons voir Max Kane.

— Vous me trouverez ici à votre retour.

— Mais je veux que vous veniez avec moi!

— Pour entendre des choses que je ne suis pas supposé entendre?

— Ne pouvez-vous pas me faire confiance, Milan?

Elle suppliait à nouveau, en jouant des paupières. Mais Milan songea qu'il était impossible qu'elle ne se rendît pas compte des contradictions qu'impliquait sa conduite.

— Non. Je ne fais confiance à personne. Il faudra que vous voyiez Max Kane toute seule.

Elle reposa brusquement son verre sur le bar.

— J'ai loué vos services pour cela.

— Vous pouvez toujours me mettre à la porte, dit-il en promenant son regard par-dessus elle, sur la grande salle.

Si elle avait tellement besoin de ses services, elle finirait bien par lâcher les renseignements qu'elle détenait. Il commençait d'ailleurs à en avoir plein le dos de tous ces gens qui venaient l'engager et le laissaient ensuite dans la panade.

Près de la roulette centrale, il aperçut Pug Whiting en compagnie de Roy Hiller. Il répondit vaguement au petit salut de Pug et regarda Hiller empocher une grosse poignée de jetons. Polly Baird ne manifestait toujours par aucun signe son intention de quitter le bar. Elle buvait lentement son verre, mais quand Milan reporta son regard sur elle, il vit qu'elle écumait de colère rentrée.

— Vous avez peur de Kane? demanda-t-il.

— Oui, répondit-elle en dressant brusquement la tête.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est ce qu'il est.

— Il peut vous faire chanter?

— Non, dit-elle, vivement. Ce n'est pas cela.

— Votre peur est donc strictement sans objet, car Kane ne tente jamais rien contre quelqu'un à moins d'être sûr de ne courir aucun risque.

Elle se décida enfin à vider son verre et à le reposer. Elle fit une nouvelle tentative, d'un ton suppliant.

— Je voudrais que vous veniez avec moi, Milan.

— Non.

Il prononça le mot d'une manière si catégorique qu'il n'y avait plus à y revenir. Elle hésita un instant puis quitta le bar. Milan la suivit des yeux jusqu'à la porte du fond où il la vit disparaître. Il retourna à son verre d'eau de Seltz. Il devina qu'Hiller s'était approché dans son dos et demanda, sans bouger :

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Ça avance, Milan?

— Qu'est-ce qui avance? demanda-t-il en regardant Hiller d'un air de mauvaise humeur.

— Vos affaires avec Polly.

Milan sentit à ce moment qu'il détestait l'homme plus que jamais.

— Relations strictement d'affaires, dit-il sèchement en lui tournant le dos.

Il voulait réfléchir au cas de Polly Baird et non prêter l'oreille à de stupides insinuations. Il voulait essayer de comprendre ce qu'elle lui cachait et pourquoi elle le lui cachait. Et, en particulier, pourquoi elle avait refusé de s'expliquer au sujet du reçu et de l'agenda trouvés dans son sac à main. Seulement voilà, les gens sont comme cela. Les femmes surtout.

Il eut soudain une idée et se retourna vers Hiller.

— Ne m'avez-vous pas dit que Neilson prétendait avoir réglé sa dette à Nat Silone?

— Oui, si j'ai bien compris.

— Quand?

Hiller eut l'air quelque peu surpris.

— Au cours des dernières semaines. Pourquoi ne pas le demander à Silone?

— Je pourrais, dit Milan. Et les miniatures de Neilson?

— Eh bien?

— C'est bien vous qui les lui avez vendues, non?

— Quelques-unes seulement, rectifia Hiller. Il ne m'a chargé de les lui acheter qu'après avoir commencé sa collection.

— C'était une manie assez coûteuse, non?

— Il a tout laissé tomber quand il s'est mis à perdre au jeu.

— Et il avait mis beaucoup d'argent là-dedans?

— La collection a été évaluée un jour à presque cent mille dollars.

— Evaluée par qui?

Hiller se mit à rire.

— Par moi et par un expert désigné par la compagnie d'assurances.

— Cent mille! murmura Milan. Mais comment se fait-il que la compagnie ne l'ait assurée que pour cinquante mille?

A nouveau Hiller fit entendre un petit rire.

— Dites donc, j'ai l'impression que vous en connaissez déjà un bout, sur le sujet. En matière d'art, les prix varient considérablement, Milan. En l'occurrence, Larry n'a pas pu obtenir plus que la somme minima qu'il eût été possible de les vendre dans les pires conditions.

Il fit signe au barman et commanda un whisky-soda.

— Mais pourquoi vous intéressez-vous à cela, Milan? Vous croyez qu'il a été abattu par un collectionneur rival?

— Vous, par exemple? enchaîna rapidement le détective.

Hiller secoua la tête.

— Je n'ai pas un tempérament de collectionneur. Je vends tout ce qui me passe par les mains.

L'entrée de Polly Baird ne lui laissa pas le loisir d'en dire davantage. Elle vint se glisser entre les deux hommes, tournant ostensiblement le dos à Milan.

— Roy, pouvez-vous faire quelque chose pour moi? demanda-t-elle.

Par-dessus la tête de la jeune femme, Hiller jeta un regard interrogateur à Milan qui répondit d'un haussement de sourcils indifférent.

— Je ne sais pas. Quoi? demanda Hiller tandis que Milan se penchait à l'oreille de Polly pour murmurer :

— Alors, pas de veine?

Elle agita la tête comme pour se débarrasser d'une abeille qui lui aurait bourdonné aux oreilles, mais elle était visiblement trop bouleversée pour bien jouer la comédie. Elle attira Hiller à part pour l'éloigner de Milan.

— Je vous laisse à vos messes basses, dit celui-ci en s'écartant.

Il se dirigea vers Pug Whiting et, sans s'arrêter, jeta

un coup d'œil en arrière. Polly et Hiller semblaient engagés dans une dispute assez vive. L'antiquaire secouait la tête en signe de refus, en dépit des objurgations manifestes de la jeune femme.

Milan salua Pug d'un petit signe.

— Alors, Pug, on joue toujours les durs?

Whiting découvrit largement sa dentition dans un sourire de jeune veau.

— Je suis un type très patient, dit-il sans quitter des yeux la roue qui ralentissait progressivement et finissait par s'arrêter.

— Zéro, dit-il. Le zéro sort en pagaille, chez notre ami Kane... Quelque chose pour moi, Milan?

— Oui, dit celui-ci. Une question. (Il sortit une cigarette de sa poche, l'alluma et aspira profondément la fumée.) Je voudrais des tuyaux sur les miniatures de Neilson.

— Encore des tuyaux à l'œil, hein?

— Je vous revaudrai ça, Whiting.

— J'y compte bien, dit le journaliste en introduisant son cigare entre ses dents. J'ai écrit un article là-dessus, il y a environ deux ans. Je m'étais transformé en expert en l'espace de vingt-quatre heures. J'en ai oublié la moitié depuis. C'est ça le chiendent du métier. On est obligé d'oublier presque tout.

— Ça rapporte quelquefois autant. Allons, Pug, cessez de faire la vierge effarouchée.

Sans s'interrompre de mâchonner son cigare, Whiting reprit :

— Elles valaient un fric du tonnerre. Neilson les avait eues, pour la plupart, par l'intermédiaire d'Hiller, mais il n'avait commencé la collection qu'à la suite d'un héritage. Il en avait donc trois, au départ. Individuellement, elles avaient une grande valeur, tant du point de vue artistique que du point de vue historique. Mais elles en avaient encore bien plus, en tant que série.

— Et la série était complète?

— Elles ne constituaient pas la production totale de l'artiste, si c'est là ce que vous voulez dire.

— Non, mais enfin est-ce qu'elles formaient un ensemble quelconque?

— Ça je ne peux pas vous dire. Il faudra vous adresser à Hiller, pour de plus amples détails.

Il enleva son cigare de sa bouche et demanda :

— Puis-je savoir la raison de cet intérêt subit?

Milan eût été bien en peine de le dire. Sans doute était-ce parce que Polly s'était donné tant de mal, d'abord pour ne pas lui parler du vol et ensuite pour escamoter non seulement le reçu et l'agenda, mais aussi la police d'assurance. D'ailleurs il n'avait pas le choix. C'était la seule piste qu'il eût découverte et il était déterminé à la suivre jusqu'au bout quels que soient les résultats.

— J'essaie de me faire une idée du caractère de Neilson, répondit-il négligemment.

Il s'écarta de quelques pas pour aller enfoncer sa cigarette dans l'urne remplie de sable qui servait de cendrier, puis, revenant vers Whiting, il demanda :

— On va sans doute les vendre maintenant, pour régler la succession?

Whiting, une seconde, battit des paupières.

— Ce ne serait pas une mauvaise idée. Seulement voilà, elles ont été volées, il y a six mois.

Milan parvint à feindre la surprise, en élevant d'un degré supplémentaire son sourcil à la cicatrice.

— On n'a évidemment pas fait beaucoup de publicité autour de l'affaire, continua Whiting. Mais j'aurais quand même cru que vous seriez au courant.

— Je n'étais pas ici, lui rappela Milan. De toute façon, l'art n'est pas mon rayon. Donc, elles ont été volées? Et on ne les a jamais retrouvées?

— Je ne crois pas. D'ailleurs, la compagnie d'assurances a foncé, il n'y a pas très longtemps.

Il ajouta en détachant ironiquement toutes les syllabes :

— Cinquante mille fafiots!

Le journaliste en faisait trop, se dit Milan. Il avait l'air de vouloir l'impressionner.

— Et qui va empocher l'argent?

Whiting sourit et fit une grimace :

— Vous ne savez vraiment pas grand-chose, hein, Milan? Pour la peine, vous allez me payer un verre.

Milan le conduisit à une table isolée dans un coin de la salle. Une partie de poker était en cours à proximité, mais la concentration des joueurs sur leurs cartes les

isolait aussi sûrement que s'il n'y avait eu personne. Whiting commanda un cognac et Milan son éternelle eau de Seltz. Puis le détective attendit que le journaliste gagnât son verre.

— C'est sa femme qui devrait toucher l'argent, mais elle n'en verra pas la couleur (Whiting avait l'air de s'amuser prodigieusement) parce qu'il n'y en a plus.

Le garçon apporta les consommations et Milan lui donna un billet. Whiting prit son verre et en but une gorgée.

— Ce n'est évidemment qu'un bruit qui court un peu partout, mais c'est du cousu main, croyez-moi. A mon avis, Neilson s'est servi de cet argent comme il s'est servi du reste.

Milan croisa son regard et dit :

— Pas la peine de me faire un dessin.

Whiting laissa échapper un petit rire.

— J'ai aussi entendu dire que Neilson voulait le divorce mais que Polly le lui refusait. Il voulait épouser Fanny.

— Il n'avait pas beaucoup de chances d'y arriver.

— J'ai cependant entendu dire qu'à une époque il ne lui aurait fallu que le divorce. Seulement voilà, il n'a pas pu l'obtenir. Quoi qu'il en soit, c'est à Fanny qu'il a laissé tous ses biens.

— Ce n'est pas ça qui risque de faire chaud et froid à Polly Baird.

Une fois de plus, Whiting éclata de rire.

— Aucune importance, d'ailleurs, dit-il. Fanny, non plus, ne risque pas de toucher. C'est Silone qui a tout empoché!

CHAPITRE XVI

WHITING finit son cognac et se leva.

— Voici Hiller qui s'amène, dit-il.

Milan repoussa sa chaise et se leva à son tour. Hiller s'approcha de lui et dit :

— C'est un boulot pour vous, Milan. Pas pour moi. Je ne suis pas son garde du corps.

— Qu'est-ce qu'elle voulait? demanda vivement Whiting.

— Oh! une question de fric qu'elle veut récupérer, dit Hiller en haussant les épaules... Elle s'imaginait que je pouvais avoir quelque influence.

Milan dissimula son ennui de la présence de Whiting, non qu'il craignît de voir Polly mise au pilori dans le journal de l'échotier, mais par crainte que son enquête en fût gênée.

— Milan me racontera tout ça dans le détail, dit Whiting. Il me doit une histoire.

— Je n'en sais pas plus que vous, Pug.

Le journaliste esquissa un entrechat sur ses petits pieds ridicules.

— Eh bien! quand vous le saurez! Vous savez où me trouver, de toute façon. Je suis dans l'annuaire.

Le ton de sa phrase impliquait que Milan ferait bien de s'en souvenir.

Le détective se tourna vers Hiller.

— Je ne peux pas me charger d'un boulot sans savoir de quoi il retourne, dit-il.

— J'ai l'impression qu'elle commence à s'en rendre compte, dit Hiller. Notre jouvencelle a l'air plutôt embêtée, à l'heure qu'il est.

Milan se dirigea vers Polly Baird et vit qu'elle buvait un autre jus de fruit au gin. Il vint se placer à côte d'elle.

— Alors, toujours pas de chance?

— J'ai besoin d'aide.

A sa voix embarrassée, il devina qu'elle avait dû ingurgiter quelques verres depuis qu'il l'avait quittée.

— Je n'y puis rien. A moins que vous ne soyez disposée à me dire le pourquoi des choses.

— Vingt pour cent sur ce que vous obtiendrez. Et je vous répète qu'il s'agit d'une somme respectable.

— Et c'est tout ce que vous avez à me dire?

— Oh! je vois. Vous voulez marchander.

— Appelez ça comme ça, si vous voulez, ou appelez-le curiosité, mais je me pose toujours des questions quand je trouve une dame en train de fouiller l'appartement d'un monsieur.

— Je vous ai dit pourquoi je le faisais.

— Ouais! Vous m'avez parlé de souvenirs de famille!

dit-il d'un air dégoûté. Pourquoi pas de vieilles photos ou de fleurs séchées?

— Peu importe, s'écria-t-elle.

Elle était en proie à un vif désespoir et battit des paupières pour cacher ses larmes. Des larmes d'impuissance, pensa Milan.

— Tout cela n'a rien à voir avec ceci, continua-t-elle en forçant le ton. Tout ce que je veux c'est que vous alliez demander mes trente mille dollars à Max Kane.

Milan la dévisagea un moment avec attention.

— Comment se fait-il qu'il vous doive tant d'argent?

Elle était trop énervée pour n'être pas sincère. Mais elle serra les lèvres et répondit :

— Cela n'a aucune importance non plus. Je veux cet argent et quand je le lui ai demandé, il m'a ri au nez.

— C'est une dette légale?

— Vous voulez dire : est-ce que je peux l'attaquer devant un tribunal? Je crois que oui, mais je ne veux pas.

— Avec un type comme Kane, vous y serez sans doute obligée.

— Non. J'aurai mon argent, mais pas comme cela.

C'était aux yeux de Milan une situation absurde et il le lui dit. Mais elle avait une sacrée volonté et résista jusqu'à la limite de ses forces. En vain, Milan avait tous les atouts en mains.

— En somme, vous croyez que je vais aller trouver Kane et lui dire : « Donne-moi les trente mille balles de » Polly Baird, Max », alors que je ne sais même pas s'il vous les doit vraiment?

Elle lui enfonça les ongles dans le bras.

— Mais puisque je vous le dis! (Ses petits traits aigus se crispaient comme si elle allait avoir une crise de nerfs.) Je comptais sur vous, Milan. Obligez-le à me les rendre.

— A la pointe d'un revolver, hein?

Il vit dans son regard que c'est lui qu'elle aurait aimé avoir à la pointe d'un revolver.

— Cela n'a rien à voir avec Larry. Ça vous suffit?

Le détective sentit qu'elle commençait à céder.

— Non. Je ne veux pas être le dindon de la farce. Surtout pas avec Max Kane.

Ils se regardèrent un long moment dans les yeux. Puis, la colère parut s'évanouir du regard de Polly et fit place à une expression résignée. Elle dit d'un ton désespéré :

— Soit. Vous êtes le plus fort.

— Voilà qui est mieux, dit Milan.

Il lui prit le bras et l'entraîna. C'était le moment de la soirée — bien après onze heures — où le bar commençait à se garnir. Il conduisit la jeune femme dans une des pièces du devant où se trouvait le restaurant. Il s'arrêta devant une petite alcôve tranquille.

— Vous allez manger quelque chose pour faire passer tout ce gin, dit-il.

Elle consentit à s'asseoir.

— Soit.

Il s'assit en face d'elle et commanda des sandwiches de viande froide. Quand le garçon se fut éloigné, il se pencha vers elle.

— Vous êtes dans une sale histoire, n'est-ce pas?

— Cela se pourrait bien. Pas pour l'instant, mais cela pourrait le devenir.

— En somme, vous avez peur que j'apprenne pourquoi Kane vous doit cet argent.

Elle fit oui, d'un geste saccadé de la tête.

— Vous allez penser que je me suis conduite comme une parfaite idiote.

— Ce que je pense n'a aucune importance, dit-il.

— Pour moi, si.

— Eh bien! faites-moi le plaisir de laisser tomber cet aspect de la question, s'il vous plaît, dit Milan d'une voix brutale.

Elle tressaillit sans toutefois le quitter des yeux.

— Je vous en supplie, Milan. Je paierai ce qu'il faudra.

— Vingt pour cent, pas plus, dit-il d'un ton sec. Mais si je dois travailler pour vous, je veux savoir où j'en suis... et où vous en êtes. Et si je m'aperçois que vous me faites des cachotteries, je laisse tomber.

Il lui donna le temps de bien assimiler le sens de ses paroles et de prendre une décision. Elle dit enfin, d'un ton soumis :

— Soit.

De ses yeux sombres, Milan examina curieusement la jeune femme. Visiblement, la soumission n'était pas son

fort et cependant, elle n'avait plus l'air de feindre et paraissait franchement désemparée.

— Je ne blague pas, dit-il. Je vous laisserais royalement tomber, quelles que soient les circonstances!

Elle eut un faible sourire.

— Je sais que vous ne blaguez pas.

Le garçon vint les servir et Milan se redressa. Il ne dit plus rien, la laissant ruminer à son aise, tout en mangeant. Il fit semblant de porter toute son attention à son sandwich, tandis qu'elle dévorait le sien comme si elle était affamée.

Milan repoussa enfin sa tasse de café et ce qui restait de son sandwich. Polly se laissa aller en arrière en s'essuyant les lèvres avec sa serviette. Elle accepta la cigarette que lui offrait Milan et se pencha vers lui tandis qu'il lui tendait du feu.

— Vous devenez poli, Milan.

— Ne nous écartons pas du sujet, dit-il froidement.

Elle sursauta comme s'il l'avait frappée et resta silencieuse quelques secondes avant de se remettre à parler.

— Cela remonte loin, commença-t-elle en tirant nerveusement sur sa cigarette... Je possède pas mal d'argent, mais plus au point de pouvoir me permettre le luxe de compromettre mon affaire de courtage. Les agents de change sont des gens qu'on n'aime pas beaucoup, aussi je tâche de conserver la confiance de mes clients.

Milan attendait en masquant son impatience derrière sa tasse de café. Il buvait à petits coups, se demandant à quel moment elle allait se décider à entrer dans le vif du sujet. Cependant les détails pouvaient avoir leur intérêt et il resta silencieux.

— Larry et moi, nous étions mariés... mais cela vous le savez. Il y avait très longtemps et depuis nous nous étions séparés. Il y a également longtemps. Comme ça ne marchait pas, nous avions décidé d'aller chacun de notre côté. Sans récriminations ni de l'un ni de l'autre.

— Pas de divorce?

— A ce moment-là, ça n'allait pas très bien financièrement. Nous avons résolu d'attendre. Nos deux familles étaient trop connues pour que nos faits et gestes pussent passer inaperçus. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes séparés sans bruit. Les choses ont continué

comme cela, cahin-caha. Il y a quelque temps, j'ai voulu divorcer, mais Larry n'aurait pas cédé sans bagarres. J'ai dû renoncer.

— Pourquoi?

— Je suis une femme, Milan. Dans mon métier, une femme est plutôt suspecte. La firme n'a pas les reins assez solides pour supporter un scandale public.

— On m'a dit que c'était vous qui refusiez le divorce.

— Larry en a fait courir le bruit, en effet. Cela faisait partie de l'histoire avec Fanny Riley.

Milan cessa de comprendre.

— Quel intérêt avait-il à s'y opposer?

— Les choses l'arrangeaient trop bien, dans l'état où elles étaient.

— Et il aurait pu soulever un scandale? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Polly rougit légèrement.

— Je ne suis pas un ange.

— Que voulez-vous dire : « Les choses l'arrangeaient » dans l'état où elles étaient? »

— Ceci : quand il s'est mis à jouer et à voir Fanny Riley, il a défrayé la chronique et il était assez malin pour comprendre que cela m'ennuyait. Si bien que, lorsqu'il s'est trouvé trop enfoncé, j'ai été obligée de lui donner de l'argent pour que l'histoire ne s'ébruitât pas. Une histoire bien juteuse sur Larry devait fatalement rejaillir sur moi, puisque j'étais toujours sa femme.

Milan commençait à se sentir de plus en plus édifié sur le compte de Larry Neilson. Polly Baird, incontestablement, était sincère, tout au moins pour le moment.

— ... Il y a huit mois, Larry a eu salement besoin d'argent, continua-t-elle. Je lui en ai donné, au risque de compromettre ma trésorerie.

— Les vingt mille?

— Non. Cinquante.

Milan siffla doucement. Elle opina de la tête.

— Je sais. C'est cela que j'appelais être idiote. Mais, en retour, j'étais tranquille. Il m'a donné une hypothèque sur sa collection de miniatures. Quand j'ai appris le vol, je suis allée le trouver tout de suite. Il m'a demandé de ne rien dire, que la compagnie d'assurances enquêtait secrètement sur le vol. Enfin il a insisté pour que je n'en

souffle mot à personne. Comme une imbécile, j'ai marché.

— Mais voyons, elles étaient à vous. Vous auriez dû aller à la compagnie d'assurances.

— Je ne l'ai pas fait. De toute façon, je n'avais pas fait enregistrer mon hypothèque. C'était une affaire privée entre Larry et moi. Lorsque la compagnie a payé, je suis allée réclamer mon argent. Il m'a donné les vingt mille dont vous avez vu le reçu et, pour le reste, il a prétendu avoir un tas de dettes pressantes à payer et que je devrais attendre.

— Si bien que vous avez conservé un titre de propriété sur un bien qui avait cessé d'exister.

— Que vouliez-vous que je fasse? Je ne pouvais rien sans mettre Larry dans l'embarras. Ses créanciers menaçaient de passer à l'action.

— Ses créanciers?

Elle eut un petit rire tremblant.

— Max Kane et Nat Silone. J'ai été une belle poire, Milan!

— Oui.

Elle rougit encore davantage.

— Et plus que vous ne le croyez. Après la mort de Larry, Roy Hiller m'a dit que Max Kane était en possession des miniatures. Je suis allée le voir. C'était vrai... Il me l'a avoué. Je lui ai dit que je les voulais à moins qu'il ne me donne les trente mille dollars qui m'étaient dus.

— Votre hypothèque vous donne la priorité, fit remarquer Milan, en la regardant d'un air très ennuyé, car elle s'y connaissait certainement assez en affaires pour ne pas l'ignorer.

— Non. Max Kane avait en mains un certificat de vente des miniatures et, tenez-vous bien, daté d'une époque antérieure à mon hypothèque.

CHAPITRE XVII

On vous a eue dans les grandes largeurs, fit remarquer Milan.

Elle inclina la tête sur son assiette et se pencha en avant pour écraser sa cigarette dans le cendrier qui se trouvait à côté de lui. Dans son mouvement, elle lui effleura la main. Il eut un geste de retrait brutal. Elle détourna les yeux en se mordant la lèvre. Elle continua cependant d'une voix assurée :

— J'ai menacé Kane de le traîner devant les tribunaux. Je le lui ai encore dit tout à l'heure. Il m'a ri au nez.

— Il ne risquait pas grand-chose.

— La question n'est pas là. Avec un bon avocat, je crois que je pourrais le battre, lui et son certificat de vente. Mais, voyez-vous, si j'amène l'affaire devant les tribunaux, il faudra bien révéler que Larry a vendu ses miniatures à Kane, c'est-à-dire simulé le vol pour toucher l'assurance et qu'en plus, il m'a vendu des miniatures qu'il ne possédait plus.

— Je comprends, dit Milan. Sans compter que la compagnie d'assurances peut devenir très, très méchante.

— Avec moi, je suppose. Mais ce qui me tracasse le plus, c'est la publicité inévitable que cela provoquerait. Max Kane ne m'a pas laissé ignorer ce qu'il raconterait au tribunal, le cas échéant. Il m'a même mise au défi de le faire.

Milan lui lança un regard sombre.

— Et c'est dans ces conditions que vous vouliez m'envoyer récupérer vos trente mille dollars?

— Oui. (Les yeux de Polly étaient devenus immenses, comme si elle allait se mettre à pleurer.) J'ai un tel besoin de cet argent! Il n'y a pas d'espoir, n'est-ce pas?

— Rien n'est jamais perdu, dit Milan. Quoique dans certains cas c'est tout comme. Le problème est de faire en sorte que le nom de votre cher Neilson n'apparaisse pas dans les journaux, tout au moins lié au vôtre.

— C'est bien là ce qui me tracasse.

— Dans ce cas, méfiez-vous de Pug! Il commence déjà à flairer quelque chose.

— Oh! celui-là, je peux le museler, dit-elle. Vous irez voir Kane, Milan?

— Je vais voir ce que je peux faire, dit-il en méditant sombrement au-dessus de sa tasse de café.

C'était un sale boulot, quel que soit l'angle sous lequel on le considérât. Faire cracher trente mille dollars à Kane, alors qu'il avait tous les atouts en main, était déjà coton, mais, pour Milan, étant donné leurs rapports passés, c'était quasiment impossible.

Sa pensée s'arrêta un instant à Nat Silone, dont les intérêts devaient passer en premier lieu et il dit :

— Cela demandera quelque temps.

— Je peux attendre. D'ailleurs, je n'ai pas le choix, n'est-ce pas?

Milan se glissa hors de la banquette. Elle le suivit vers la salle de jeu. Au passage, le portier examina Milan comme si ça le rendait malade de le voir réapparaître, mais il ne fit pas un geste pour lui barrer la route.

— Attendez-moi là, dit Milan. Et tâchez de laisser le gin tranquille.

Il l'abandonna près du bar et continua son chemin vers la porte du fond, s'attendant à déclencher la bagarre dès qu'il l'aurait ouverte. De fait, un des gardes du corps de Kane se trouvait dans le couloir, appuyé au mur de l'épaule. Il avait les cheveux lourdement brillantinés et portait un revolver. Milan le vit se redresser pour se mettre en travers.

— Je vais voir Kane, dit-il.

— Vous êtes Milan, n'est-ce pas? Alors foutez le camp. (L'homme avait un visage mince, en lame de couteau.) Kane dit non.

Il fallait vraiment que le type fût idiot pour n'avoir pas encore sorti son revolver, se dit Milan. Il avait une gueule qui faisait plutôt l'effet d'une invitation que d'une menace. A titre d'essai Milan lança son gauche. L'homme bloqua le coup et porta son autre main à son étui, sous l'aisselle. Milan fit rapidement un pas en avant et lui assena son droit sur la mâchoire qui fit entendre un craquement. Le garde du corps, projeté en arrière, alla

s'écrouler sur le sol. Milan s'approcha, vit que l'homme était proprement « out », et se dirigea vers l'extrémité du couloir. Il entra chez Kane.

— J'ai été obligé d'asticoter ton petit copain pour pouvoir passer, dit-il.

Kane le regarda froidement. Son visage écrasé n'exprimait que la haine.

— J'avais donné ordre qu'on t'empêche d'entrer.

— Eh bien! tu vois, ta main-d'œuvre n'est pas à la hauteur... (Milan s'assit et dirigea sur Kane un sourire sardonique)... et ce n'est pas toi non plus qui m'en empêcheras, Max. Tu as toujours aussi peur de moi?

Kane posa ses mains carrées à plat sur le bureau et s'y appuya pour se pencher en avant :

— Dis ce que tu as à dire et fous-moi le camp, Milan. Tu sais que je n'aime pas te voir ici.

— Je viens pour affaires. Au sujet des trente mille de la dame.

Max Kane fit entendre un borborygme qui pouvait, à la rigueur, passer pour un éclat de rire.

— Tu ne peux rien y faire, Milan.

Le détective étendit les jambes et fouilla ses poches à la recherche d'une cigarette. Il examinait Kane d'un œil insolent. Il secoua légèrement la tête et sourit.

— Allons, allons, Max, tu es moins bête que cela. Tu sais très bien que je peux te les faire cracher, ne serait-ce que pour la boucler.

Kane, immédiatement, dressa l'oreille quoique sa voix ne trahît que son profond mépris pour Milan.

— Tu ne risques pas de m'amener devant un tribunal. La dame en question ne marcherait pas.

— Pas besoin de tribunal pour te coller le couteau sur la gorge, dit Milan en notant avec satisfaction que Kane devait faire un effort pour dissimuler ses pensées.

Son bluff avait dû faire mouche quelque part.

— Ce n'est pas de ma faute si son mec était un escroc.

— Combien lui avais-tu versé, Max?

— Cela ne te.... (Kane ne termina pas sa phrase. Il haussa les épaules et fit à nouveau retentir son rire de gargouille.) Et puis après tout, pourquoi pas? Il me de-

vait environ vingt-sept mille dollars. Nous avons fait quittes.

— C'était généreux de ta part, dit Milan. Mais n'oublie pas qu'elle était sa femme, Max, et que cela constituait un bien appartenant à la communauté. Un bon avocat aurait vite fait de t'envelopper et de te mettre dans sa poche.

Kane fit de l'épaule un geste d'indifférence.

— Bon, eh bien! trouve-lui un bon avocat. Je persiste à croire, moi, qu'elle n'ira pas devant les tribunaux.

— Je ne parle pas de tribunaux, mais de la compagnie d'assurances. Ces gars-là n'ont pas l'habitude de rigoler.

Kane resta un instant parfaitement immobile. Milan vit la haine revenir dans son regard pensif. Il espérait avoir touché juste quand Kane éclata d'un rire sonore.

— Comme tu dis, Milan. Vas-y! Va leur débiter ta salade.

Kane était maintenant trop sûr de lui. S'efforçant de mettre dans sa voix un accent de mépris, Milan s'écria :

— D'ailleurs, je me demande ce qu'un salaud comme toi peut bien connaître en art!

Kane réagit en levant brusquement la main comme pour frapper son interlocuteur, mais il se maîtrisa et termina son mouvement en tendant le bras vers un coffret où il choisit un cigare.

— File, maintenant, Milan.

— Pas encore, dit celui-ci d'un ton calme. Je dois toucher vingt pour cent sur ces trente mille. Tu peux donc être certain que je les aurai. Je veux savoir, d'ailleurs, ce que tu comptes faire des miniatures.

Kane, avec une négligence affectée, fit rouler son cigare entre ses doigts.

— Je vais peut-être les vendre. A Nat Silone, par exemple.

— Nat, lui, serait capable de les apprécier, dit Milan.

Il nota avec perplexité que l'intérêt renaissait dans les yeux de Kane.

— Et qu'est-ce qui m'empêche, à ton avis, de les apprécier?

— La seule œuvre d'art que tu aies jamais été capable d'apprécier, Max, c'est la gravure d'un billet de mille.

Kane rougit légèrement et fit un rétablissement sur ses avant-bras.

— Je commence à en avoir marre de me faire injurier par toi, Milan. Fous le camp!

— Pas encore, dit Milan, une fois de plus. Ce n'est pas tout. J'ai autre chose à faire ici, ce soir. Silone m'a chargé de découvrir par quels moyens tu as l'intention de le dégommer.

Kane retomba dans son fauteuil, continuant à braquer sur Milan son regard volontairement inexpressif. Entendant la porte du corridor s'ouvrir, il leva les yeux par-dessus la tête de Milan et dit :

— Attends encore une minute, Roxie.

Milan se retourna. C'était le garde du corps à la figure en lame de couteau. Il arborait une fluxion naissante à la mâchoire et une sale lueur dans l'œil.

— Tu as entendu? lui dit Milan. File et la prochaine fois, tâche de ne pas laisser vadrouiller ton menton à portée de mon poing.

— La prochaine fois, enchaîna Kane, tache de ne pas le laisser entrer. Ni ici, ni ailleurs.

La porte claqua et Milan se retourna pour faire face à Kane. Celui-ci avait repris son cigare et le tournait machinalement entre ses doigts. Il prit tout son temps pour le replacer entre ses dents et frotter une allumette. Il laissa un nuage de fumée s'échapper lentement par ses narines.

— Tu as un sacré culot, Milan. A moins que ce ne soit de l'idiotie pure et simple. Pourquoi veux-tu que je dégomme Nat Silone, comme tu dis?

— Parce que c'est une occasion comme il s'en présente une fois dans la vie et que tu ne la laisseras pas passer.

Kane approuva du chef.

— D'accord, je prendrai sa place. Mais ça, il le sait bien, de même qu'il sait par quels moyens je le ferai. Alors? Je me demande pourquoi il perd son temps et le tien à t'envoyer ici. D'autant que j'ai déjà commencé et qu'il le sait. (Ses petits yeux brillaient maintenant d'ironie.) Ne me prends pas pour plus idiot que je ne suis.

Cependant Silone ne l'avait pas envoyé là pour rien, se dit Milan. Seulement voilà : pourquoi?

— Si Nat est au courant, il ne m'a pas mis dans la confidence.

— Evidemment, dit Kane, puisqu'il essaie de te faire passer pour une poire en te laissant te débattre pour prouver que ce n'est pas lui qui a machiné ce meurtre et qui l'a mis sur le dos de Fanny.

Ce n'était pas la réponse qu'avait cherchée Milan. A son tour, il affecta d'allumer négligemment, tranquillement, une nouvelle cigarette au mégot de la précédente.

— Je ne vois pas le rapport, dit-il enfin.

— Neilson avait l'intention de raconter partout qu'une des roulettes de Nat était truquée. Il a bien fallu la lui fermer.

Milan se dit que Kane commençait à devenir bien prodigue de ses renseignements.

— Nat est régulier, Max. Il l'a toujours été et il le sera toujours.

— Va demander ça à Emile Elios, dit Kane d'un ton tranquille et amusé. Va le demander à Fanny.

— Fanny n'est pas assez bête pour le croire, dit Milan, têtu.

Mais il se souvint de la réaction de la jeune femme quand il l'avait questionnée sur les jeux de Nat. Ainsi que de l'exhibition anormale d'émotivité d'Emile Elios lorsqu'il lui avait posé la même question.

— Fanny avait commencé à perdre ses illusions au sujet de Silone, poursuivit Kane. C'était un sale coup pour elle de s'apercevoir que son idole était en train de tourner casaque.

— Continue, dit Milan. Tu m'intéresses.

Kane haussa les épaules avec rondeur.

— Neilson est venu se plaindre à moi. Il devait un gros paquet à Silone. Quinze mille! Ce n'est pas de la roupie de sansonnet pour une roulette qui n'est pas truquée. Il était fou de colère, le gars!

— Mais pas après toi, hein?

— Moi, je lui en ai toujours donné pour son argent, dit Kane, imperturbable sous le sarcasme. J'ai essayé de l'empêcher de s'attaquer à Silone, reprit-il en élevant ses grosses mains pour protester de son innocence. Après tout, nous sommes dans le même business, mais Neilson n'a pas voulu m'écouter.

— Et il s'est fait descendre, murmura Milan comme pour lui-même. C'est alors que tu t'es dit que tu allais pouvoir te servir de cela contre Silone.

— Pourquoi pas? On finira bien par découvrir que ses jeux étaient truqués. Les flics n'auront plus qu'à lui passer le nœud coulant. Dans ce cas, je ne vois pas pourquoi je ne prendrais pas sa place?

— Si l'enquête a vraiment lieu, Max, tu sauteras avec lui. Tu n'as jamais prétendu, que je sache, que tes jeux n'étaient pas truqués?

— Oh! moi je ne suis pas dans le coup. Mes jeux sont ce qu'ils sont, mais on ne me touchera pas. Par contre, ils auront Silone.

Milan aurait bien voulu trouver un moyen de réfuter les allégations de Kane, mais il n'en voyait aucun. Kane avait trouvé le défaut de sa cuirasse et s'en donnait à cœur joie. Lui aussi était arrivé aux conclusions trop évidentes qui ne tarderaient pas à crever les yeux d'Ogle lui-même. Cette idée emplit Milan d'une inquiétude folle. Et pourtant, Silone devait bien avoir une raison pour l'avoir envoyé là! Ce n'était certainement pas pour s'y entendre confirmer ses pires soupçons. Alors?

Il tenta un dernier effort.

— Donc, Nat a fait démolir Neilson par Fanny. Comme ça, hein? Il lui a dit : « Ma petite Fanny, vous allez me » zigouiller ce gaillard... »

— Non. Il a suffi qu'il joue sur sa loyauté envers lui, interrompit Kane qui continuait à s'amuser comme un petit fou, en la persuadant de flanquer la frousse à Neilson, après avoir au préalable fait l'échange des revolvers. Elle l'aurait d'ailleurs fait quand même, si elle avait su que le revolver était chargé. Tu connais Fanny aussi bien que moi.

C'était bien là le chiendent, songea Milan, la bouche sèche et amère. Il connaissait Fanny, en effet. Il savait avec quelle facilité, d'un mot ou d'une simple allusion, elle pouvait être influencée par Silone.

— Tu n'as pas de preuve, dit-il, à bout d'argument.

— Moi? (Kane se mit à rire, de son rire de gorge.) Pourquoi faire? Ogle la trouvera, lui, la preuve. Sois tranquille, dès qu'il aura mis la main sur Fanny, il l'aura, sa preuve. Sinon, pourquoi Silone cacherait-il

Fanny, hein? Pour mettre une pauvre poire comme toi dans le pétrin.

Brusquement Milan se sentit mieux. Kane essayait visiblement de le détacher de Silone. Cela pouvait constituer un point de départ.

— Tu es bien trop pourri pour comprendre ce que peuvent signifier les mots de loyauté et de fidélité, Max.

D'un geste ironique, Kane secoua le bout de son cigare au-dessus du cendrier.

— Comme pour Belle, par exemple?

Milan bondit sur ses pieds, incapable de maîtriser le tremblement qui le secouait tout entier.

— Tu ne peux pas savoir ce que j'aimerais te descendre, Max. Si seulement cela en valait la peine!

Il se dirigea vers la porte. La main sur le bouton, il se retourna.

— Tu es exactement comme Belle. Incapable de la plus petite parcelle d'honnêteté! C'est plus fort que toi. Tu as ça dans la peau.

Kane souriait toujours.

— Est-ce ma faute si tu ne sais pas choisir tes amis?

Il cessa abruptement de sourire pour ajouter :

— En partant, emmène ta bonne femme avec toi.

Milan ouvrit la porte et s'engagea dans le corridor. Il aperçut Roxie, à trois mètres de distance, qui se tenait nonchalamment appuyé au mur. Quand Milan fut arrivé à sa hauteur il se redressa et fit avec sa bouche un bruit inconvenant, tout en glissant la main à l'intérieur de son veston. Du dos de la main, Milan lui envoya une gifle, en demi-volée, suivie instantanément d'un coup de poing au creux de l'estomac. L'homme se plia en deux et, de bas en haut, Milan lui abattit sur la nuque le coup du lapin. Roxie laissa échapper un gargouillement indistinct et, visage en avant, alla au tapis pour le compte.

— Souvenir pour Max, dit Milan en pénétrant dans la salle de jeu.

Polly Baird était toujours au bar. Milan vint se placer à côté d'elle et fit un signe au barman :

— Whisky sec! dit-il.

CHAPITRE XVIII

COMMENT? Sans eau! s'exclama Polly.

Mais elle stoppa sa phrase en voyant l'expression de Milan. Celui-ci fit mine de n'avoir pas entendu et avala son verre d'un trait sans laisser au barman le temps de s'éloigner.

— Un autre!

Il n'aimait pas l'alcool et la sensation de brûlure du liquide dans son estomac le fit tressaillir, mais il avala le second aussi vite que le premier.

— On nous met à la porte tous les deux, dit-il en se tournant vers elle.

Malgré le regard interrogateur de la jeune femme, il n'en dit pas davantage. Elle le suivit docilement à travers le restaurant. Elle avait garé sa voiture à proximité de l'appartement de Neilson pour venir dans celle de Milan. Il ouvrit la portière de son côté et la laissa se débrouiller toute seule. La voiture quitta le parc en virant sur deux roues, gravit la rampe qui rejoignait la grand-route et fila vers un magasin d'Etat où l'on vendait de l'alcool, du côté de Roosevelt Way. Milan s'arrêta en face, de l'autre côté de la route et regarda stupidement les vitrines plongées dans l'obscurité.

— Bon Dieu, dit-il. J'avais oublié l'heure!

— J'en ai, chez moi, Milan, dit Polly.

Il tourna vers elle un regard furibond :

— Vous, foutez-moi la paix, dit-il.

Il vira pour se remettre dans la file des voitures qui rentraient en ville et roula un instant en silence. Puis il tourna à gauche en direction de chez Neilson et vint s'arrêter le long de la voiture de Polly.

La main sur la poignée de la portière, elle fit une pause.

— Milan... qu'est-ce que vous allez faire?

— Ce sont mes oignons, répondit-il brutalement. Je me suis occupé de vos affaires, n'est-ce pas? Maintenant, je vais m'occuper des miennes.

Elle eut un mouvement de recul, comme s'il l'avait frappée.

— Je vais avec vous, Milan.

— Foutez-moi la paix!

Elle insista d'une voix douce :

— Je vous promets de ne pas vous embêter, Milan. Mais si vous avez l'intention de boire, il faudra bien que vous trouviez quelque chose à boire.

Il se passa la main sur le visage.

— Je trouverai.

Il resta un instant immobile, essayant encore de résister, mais certain de perdre, la tête bourdonnante de mille pensées lugubres. Même Max Kane savait! Il n'avait fait que donner forme aux pires craintes de Milan et dont la logique était tellement irréfutable que la police, elle-même... Milan eut la sensation d'abandonner son ami, mais il n'y avait plus à lutter, c'était une question d'équilibre et la loyauté la plus éperdue ne pouvait rien contre cette implacable vérité.

Il capitula d'une voix morne :

— Je vous suis.

Au volant de sa voiture, elle prit les devants et, en arrivant chez elle, vint s'arrêter devant un grand garage, sur le côté de la maison. Milan rangea sa voiture derrière la sienne. Le jardin baignait dans le silence. Milan, sans un mot, la suivit jusqu'au salon du premier étage. Elle tira les rideaux devant l'immense surface de verre qui surplombait le lac, alluma une lampe près du divan et quitta la pièce. Elle revint avec une bouteille de whisky et un verre qu'elle déposa sur une table à thé, devant Milan.

— C'est cela que vous vouliez?

— Oui, dit Milan.

Elle quitta la pièce. Il tendit l'oreille pour entendre le bruit de ses pas. Puis il cessa de les entendre. Dans le lointain, une porte claqua. Milan déboucha la bouteille, sans même jeter un coup d'œil à l'étiquette et s'en versa une rasade, puis une seconde et une troisième.

Il ne s'arrêta que le temps d'allumer une cigarette, le cerveau bourdonnant comme un cœur en folie. Il eut beau secouer la tête, le bruit persista. Toujours la même phrase, qui revenait sans arrêt : « Sacré bon Dieu de

Silone! Sacré bon Dieu de... » De plus en plus fort, de plus en plus vite en dépit de ses efforts pour la faire taire. Il but un quatrième verre et se leva pour chercher le commutateur mural. La lumière du plafonnier illumina brillamment toute la pièce. Des yeux, il chercha le téléphone, vers lequel il se dirigea. D'un doigt rageur, il forma un numéro.

— Nat? Milan.

Il entendit la voix douce de Nat demander :

— Où es-tu?

— Chez Baird, dit Milan brièvement. Je viens de voir Kane. Il va passer à l'action contre toi, parce que ta roulette est truquée.

Le silence de son ami parut douloureusement éloquent à l'oreille de Milan qui continua :

— Kane prétend que tu as machiné le meurtre parce que les choses allaient se gâter pour toi, à cause de Neilson.

— Et tu le crois, Rick?

Milan écrasa sa cigarette dans un cendrier.

— Qu'est-ce que tu veux que je croie? Ça m'en a tout l'air.

— Tu es saoul, Rick? demanda Silone d'une voix intriguée.

Milan émit un son rauque qui voulait être un rire.

— Pas encore, Nat. Pas tout à fait, encore.

De nouveau Silone marqua un temps et Milan devina qu'il pensait aux raisons de cette saoulerie. Peut-être se demandait-il dans quelle mesure il pouvait en être atteint.

— Je ne peux pas t'en empêcher, dit-il enfin.

— Non.

— Viens me voir, quand cela ira mieux.

Doucement, Milan reposa l'appareil.

— Toujours le même, ce Nat, murmura-t-il.

Il pouvait encore marcher droit sans avoir besoin de se forcer et retourna se rasseoir sur son divan. Il se servit aussitôt un autre verre. Sa main commençait à trembler. Il but l'alcool d'un trait, sans en sentir le goût. Une fois de plus, il essaya d'ajouter tous les faits bout à bout pour tâcher de les examiner objectivement, mais la réponse

était toujours la même : ce ne pouvait être que Nat Silone.

Il était près de trois heures du matin, quand Polly entra. Le jour commençait à se couler par les interstices des draperies. La bouteille était à moitié vide. Milan, assis sur le divan, penché en avant, les coudes sur les genoux, regardait dans le vague. Il avait une cigarette aux doigts et, près du coude, un cendrier plein de mégots.

— Vous voulez quelque chose, Milan? demanda-t-elle.

Elle portait une robe de chambre fermée de la tête aux pieds par une fermeture éclair. Elle se terminait par un col étroit et haut. Les rayures, en lui allongeant la silhouette, la faisaient paraître plus grande. Elle s'assit et lui offrit son sourire. Milan se versa un autre verre qu'il avala d'un trait et dit :

— Quelles raisons peut bien avoir eues Nat pour faire passer Fanny pour l'assassin?

— Certainement pas les mêmes que moi, dit Polly. A moins qu'il n'ait souffert de la voir avec Larry.

— Mais puisqu'elle n'aimait pas Neilson!

La voix de Milan était toujours aussi claire, mais il parlait plus lentement.

— Silone le savait? demanda Polly.

— Oui.

Il remarqua que les traits de la jeune femme, de près, paraissaient adoucis. Elle alla éteindre le plafonnier et revint s'asseoir dans l'éclairage de la seule lampe à abat-jour. Ses traits étaient maintenant encore plus doux et elle ne ressemblait à aucune autre femme que Milan eût déjà connue. Pas à Belle, en tout cas. Elle ne ressemblait en rien à Belle la provocante.

— Et je crois aussi que vous êtes différente, dit-il à haute voix d'un ton narquois, en suivant sa pensée.

Elle allongea la main, pour lui enlever sa cigarette des doigts et en tira une bouffée. Puis elle la lui remit entre les lèvres.

— Je suis comme je suis et n'ai pas l'intention de changer.

— Indépendante, comme moi!

Prenant sa cigarette entre ses doigts, il contempla rêveusement la légère marque de rouge qu'avait laissée ses lèvres sur le bout humide. Elle était assise très droite,

mains jointes sur les cuisses, ses grands yeux fixés sur lui.

— ... Et moi aussi, je le resterai! dit-il.

Il se versa un nouveau verre.

— A quoi bon employer un verre? dit-elle.

Elle but rapidement une petite gorgée, à même le goulot. En lui rendant la bouteille, elle effleura sa main et, cette fois, il n'eut pas de mouvement de recul, mais garda dans sa paume les doigts posés à plat. Leurs yeux se rencontrèrent. Ils ne dirent rien.

— Je veux rester indépendant, répéta-t-il, sauvagement.

Elle ne dit pas un mot et il abaissa les yeux sur la main fine qu'il tenait dans les siennes. Il eut un léger hoquet.

— Oh! et puis, à quoi bon? murmura-t-il d'une voix lasse.

De sa main libre, elle chercha le commutateur et éteignit.

Il n'était pas encore quatre heures.

Fanny acheva de s'habiller et revêtit son manteau le plus chaud. Elle vit que Milan n'était toujours pas rentré. Dehors, elle frissonna en sentant sur elle le vent froid chargé d'humidité qui soufflait du large. De cet endroit surélevé, on dominait la ville, toute grise, parsemée de points lumineux des lampadaires électriques, dans la nuit finissante.

Elle appela un taxi et donna au chauffeur l'adresse d'Emile Elios, près du lac. Malgré la longueur du trajet, elle resta assise toute droite sur le bord de la banquette, essayant de se remémorer les questions qu'elle avait l'intention de poser au croupier.

En dépit de l'obscurité qui enveloppait la maison, elle n'eut aucun mal à la retrouver. Elle y était déjà venue avec Nat. Elle frappa quelques coups brefs à la porte. Pas de réponse. Elle frappa encore.

Il devrait pourtant y avoir de la lumière, songea-t-elle. Emile venait sans doute de rentrer du travail. Il avait des habitudes régulières. Toutes les nuits, il rentrait ponctuellement chez lui après son travail, lisait les journaux en buvant un verre de vin avant son repas.

Cependant elle ne remarqua aucune lumière et n'entendit pas le moindre bruit, en dehors des sons légers d'une maison qui va s'éveiller. Elle appuya l'oreille au battant mais n'entendit rien. Approchant les lèvres de la serrure, elle appela doucement, à deux reprises : « Emile? C'est Fanny », et écouta.

Cette fois, elle entendit quelque chose... un son particulier, métal contre porcelaine et enregistra le bruit sans comprendre. Retenant son souffle, elle appuya l'oreille contre le battant. Le son se répéta trois fois, en succession rapide. Des sons pressés, fébriles et comme spasmodiques. On aurait dit quelqu'un qui frappait une baignoire avec un objet dur.

Elle frappa de nouveau et appela, sans résultat.

Les sons bizarres avaient cessé. Le silence se referma, plus oppressant encore, par contraste. Fanny sentit l'inquiétude la gagner. N'était-il pas malade? Il pouvait très bien avoir fait une chute dans la baignoire, en se lavant. Aucune lumière, cependant, ne permettait de supposer qu'il se trouvât dans la salle de bains, ou même dans l'appartement. Tout était plongé dans le silence et l'obscurité.

Elle allait se résoudre à s'éloigner pour appeler Nat quand un autre son lui parvint. Un son métallique, très distinct, cette fois, et suivi d'un bruit de chute.

Elle saisit la poignée et se mit à la secouer. A sa vive surprise, elle s'aperçut qu'elle n'était pas fermée à clé et que la serrure était cassée. Fanny sentit que la peur allait la gagner et se raidit. Elle aspira profondément et poussa la porte qui resta un instant bloquée par un éclat de bois puis céda. A l'intérieur, tout était noir. Elle chercha le commutateur d'un doigt tremblant et alluma. Les objets de la pièce surgirent dans une clarté pénible pour les yeux et il lui fallut quelques secondes pour arriver à les distinguer. Le lit défait présentait un désordre visiblement récent. Elle repoussa la porte qui se referma par simple frottement de l'endroit ébréché. Puis elle se dirigea vers la salle de bains dont la porte s'ouvrit sans la moindre résistance, et lança le battant en avant après avoir marqué un temps d'arrêt. Les rideaux étaient tirés devant la fenêtre et masquaient le jour naissant, mais la lumière du living-room éclaira brillam-

ment la baignoire qui se trouvait dans l'encadrement de la porte.

Son cri s'arrêta dans sa gorge.

Il gisait près de la baignoire, la tête et les épaules passées par-dessus le bord, le corps étendu comme si ses genoux avaient cédé sans qu'il eût la force de se redresser.

En regardant de plus près, elle vit qu'il avait la gorge tranchée et que ce n'était pas Emile.

CHAPITRE XIX

« PERSONNE ne m'a vue », se dit Fanny. Il fallait partir vite et rentrer chez Milan. Le chauffeur de taxi serait le seul à savoir qu'elle était venue là et, pour lui, elle n'avait probablement représenté qu'une cliente anonyme.

Elle appuya sa main sur sa bouche, pour laisser s'évanouir son envie de crier. Puis elle eut la nausée et dut attendre que cela aussi fût passé.

Il fallait partir, vite. Mais, d'abord, il fallait savoir. Elle se contraignit à retourner examiner le corps de plus près. C'était celui de Fritz Elios. Elle le connaissait pour l'avoir vu à plusieurs reprises en compagnie d'Emile. Elle l'avait même regardé travailler à la restauration d'antiquités, chez Roy Hiller. Surmontant sa répugnance, elle glissa la main sous l'épais pyjama de flanelle qu'il portait pour vérifier si le cœur battait encore... Quelques secondes plus tôt il frappait encore la baignoire, sans doute avec la grosse chevalière qu'il portait au doigt, provoquant ces bruits particuliers qu'elle avait entendus. Puis il s'était écroulé.

Il était mort. Le cœur avait cessé de battre. Le sang qui s'écoulait de sa gorge sur la porcelaine avait laissé une traînée rouge, brillante et horrible sur la partie inclinée jusqu'à l'orifice d'écoulement. La main gauche, celle qui portait la bague, pendait au-dehors. L'autre était à l'intérieur et le bout des doigts trempait dans le

sang. Le couteau était au fond de la baignoire, comme s'il l'avait lâché lorsque la vie s'était écoulée de lui.

Fanny eut cependant la sensation de quelque chose de louche. Elle essaya de ranimer les souvenirs qu'elle avait de Fritz. Fritz avec Emile. Fritz au travail chez Roy Hiller... Mais toutes ces images s'embrouillaient sous l'effet de sa peur et de son envie panique de s'enfuir. Elle alla vers la porte et se pencha pour examiner la serrure, avant d'éteindre. On l'avait forcée à l'aide d'un levier, c'était hors de doute, mais, chose bizarre, de l'intérieur.

Fanny sortit dans le couloir et tira la porte derrière elle. Elle se cala de nouveau à l'endroit ébréché.

La jeune femme descendit rapidement les marches et retrouva avec soulagement l'air frais de l'aube.

Elle dut déployer un effort de volonté considérable pour parvenir à garder son calme et à conserver un pas normal jusqu'à Madison Avenue. Là, elle s'arrêta pour regarder dans les deux directions. Un trolleybus passa devant elle, dans un bruit souple et doux, en direction du lac. Elle savait qu'il allait revenir après avoir fait le tour du pâté de maisons, devant l'embarcadère du ferry, un peu plus bas, et traversa l'avenue pour aller se placer à l'arrêt. Une voiture passa en faisant gémir ses pneus au virage. Puis d'autres. Elle entendit venir le bus au bas de l'avenue et se mit à courir vers l'arrêt qui se trouvait une rue plus bas. Elle se sentait plus calme, mais se déplaçait avec une curieuse sensation d'automatisme, comme si son esprit ne commandait plus à son corps. C'est alors que le sens de la réalité lui revint. A l'intersection des rues, une voiture de police était en stationnement. Elle faillit s'arrêter pour faire demi-tour et fuir. Les policiers ne pouvaient pas ne pas la voir, car elle allait être obligée de passer devant eux. Elle releva son col, essayant de prendre l'allure d'une femme qui se rend à son travail, comme tous les matins. Le bruit de ses talons, le tap-tap rythmique sur le trottoir lui résonnait douloureusement dans la tête. La voiture de police se trouvait maintenant devant elle, sur la gauche. Elle observa un temps d'arrêt avant de traverser, pour voir si la voie était libre et s'élança sur la chaussée au moment même où la voiture bondissait vers elle, dans un hurle-

ment de sirène. Elle fit un bond en arrière tandis qu'une douleur lui traversait la gorge et que des larmes soudaines l'étouffaient. Elle aurait bien dû se douter que ça ne marcherait pas. Les bras ballants, elle attendit.

Une voiture qui venait de l'appontement du ferry, avait surgi à toute allure et virait sur les chapeaux de roues pour dépasser celle qui la précédait et disparaître en tanguant au milieu de la chaussée, poursuivie par la voiture de police qui, ayant dépassé la jeune femme, abordait le virage à son tour.

Un rire nerveux prit Fanny à la gorge. Elle eut envie de s'asseoir, le temps de laisser se dissiper la faiblesse qui lui coupait les jambes. Elle éprouva en même temps une reconnaissance éperdue pour ce chauffeur ivrogne qui l'avait sauvée. Le bus s'était rapproché et se trouvait maintenant à sa hauteur. Il avait encore un quart de block à parcourir. Elle vit que le chauffeur ralentissait pour l'attendre et se mit à rire en se moquant d'elle-même. Ce rire lui fit du bien et lui donna un sentiment léger de liberté. « Le soulagement peut provoquer d'étranges réactions », pensa-t-elle. Mais elle n'avait pas été reconnue! Elle était sauve!

Cependant, il fallait faire attention. Plusieurs passagers la regardaient, tandis que le bus abordait la longue côte. Même si la police ne l'avait pas reconnue, le conducteur du bus pouvait se souvenir d'elle. Une photo dans un journal, une question anodine d'un policier en quête de renseignement, n'importe quoi pouvait, par la suite, lui ramener à la mémoire cette femme étrange qui, à cinq heures du matin, avait couru pour attraper son bus.

Elle resta assise aussi longtemps qu'elle put y tenir, mais lorsque le bus traversa Broadway elle tira le cordon avertisseur et descendit à l'arrêt suivant. Elle remonta Broadway à pied et tourna à gauche, en s'efforçant toujours de ne pas attirer l'attention par son allure pressée. Les gens et les voitures étaient plus nombreux dans cette partie de la ville. Elle s'engouffra avec bonheur dans un petit restaurant qui venait d'ouvrir. Il était encore vide. Elle alla s'asseoir près de la cuisine pour avoir plus chaud. Elle avait la bouche tellement sèche qu'elle dut s'y reprendre à deux fois pour demander du

café à la serveuse. Quand on le lui apporta, tout fumant, dans un pot de porcelaine épaisse, elle découvrit qu'elle mourait de faim et commanda deux brioches qu'elle mangea rapidement. Puis elle alluma une cigarette et but plus posément une seconde tasse de café. Il n'y avait pas d'autre solution que de retourner chez Milan. La perspective de se retrouver face à face avec le détective, lui parut redoutable. Par-dessus tout, elle redoutait de lui entendre dire, de sa manière froide et dure, ce qu'elle voulait se refuser à croire encore. Mais, dans la chaleur et la sécurité du petit restaurant, elle comprit qu'elle ne pouvait plus se cacher la vérité. Les faits étaient là, aussi lumineux que des objets éclairés par un projecteur sur un fond de ciel nocturne.

Fritz avait certes pu se suicider dans l'appartement d'Emile, mais dans le fond de son esprit s'agitait la sensation que ce n'était pas normal. Alors qu'il était si facile de penser qu'on l'avait tué par erreur... à la place d'Emile. Nat n'avait-il pas avoué, le matin même, que le croupier s'était retourné contre lui? Elle paya la note et ressortit. Les rues s'emplissaient petit à petit de piétons et de voitures. Fanny ne prenait plus aucune précaution pour se dissimuler. A quoi bon, maintenant?

A trois blocks de là, elle entra dans un drugstore ouvert, prit un nickel dans son sac et se dirigea vers une cabine téléphonique. Elle forma le numéro privé de Nat. Au bout d'un long moment, la voix tonifiante se fit entendre. Elle se mit à trembler au point qu'elle se laissa lourdement tomber sur le petit banc dont était providentiellement pourvue la cabine.

— Nat... (Elle aurait voulu pleurer, lui avouer ses pensées pour qu'il la consolât et lui démontrât de sa voix calme qu'elle s'était trompée.)... Nat, je suis allée chez Emile.

— Etes-vous rentrée? demanda-t-il. Ce n'est pas une heure pour se promener dans les rues.

— Non, je ne suis pas rentrée. Emile n'était pas là, Nat. C'était son frère Fritz, et il est mort.

Comme c'était étrange, pensa-t-elle. Depuis sa plus tendre enfance et pendant toute sa vie, il était le seul homme qui lui eût inspiré confiance, et voilà qu'elle se

surprenait à le traquer, elle aussi. Nat Silone dit, lentement :

— Je ne comprends pas. Et où est Emile?

— Je ne sais pas. Fritz était seul dans l'appartement d'Emile et il avait la gorge tranchée.

Silone fit un léger bruit avec sa langue.

— Tâchez de retrouver Milan, ma petite fille et laissez-le s'occuper de cela...

Il s'arrêta et dit très vite, comme pour lui-même :

— Non. Vous ne pourrez pas le joindre.

— Milan n'était pas chez lui quand je suis partie, dit-elle en se passant la langue sur les lèvres et en éprouvant encore une fois cette subite sensation de sécheresse dans la bouche.

— Il ne rentrera pas d'un moment, dit Silone... et quand il réapparaîtra, il ne nous sera pas d'une grande utilité. Il est en train de se saouler.

— Milan ne boit jamais.

Elle savait que Milan avait peur de boire. Nat le lui avait dit et elle n'arrivait pas à l'imaginer ivre. Encore moins maintenant quand on avait tellement besoin de lui.

— Il ne faut pas venir ici, dit Silone. Ils surveillent la maison.

— Je sais. Mais... Milan? Je pourrais peut-être arriver à le dégriser, non? (Elle essaya de rire, mais le son s'étrangla dans sa gorge.) Ce ne serait pas la première fois que cela m'arriverait.

— Pas Milan. Il ne s'arrêtera que lorsqu'il en aura assez.

Elle prêta patiemment l'oreille à ses explications, quoique ce ne fût ni le lieu ni le moment, par besoin du réconfort que lui apportait cette voix lointaine. La cabine devenait de plus en plus étouffante, mais elle ne s'en apercevait pas. Seules comptaient les paroles tranquilles et apaisantes.

— ... Il y a dix ans, Milan faisait partie de la police, disait Silone. C'était un ancien boxeur qui avait abandonné la boxe pour entrer dans la police. C'était un flic intelligent, si bien qu'il passa rapidement inspecteur en civil, mais il était honnête. Si bien qu'après avoir quitté l'uniforme de simple flic, il n'a plus avancé très vite.

Silone fit une pause puis continua, très doucement.

— Il est toujours honnête. On n'achète pas Milan, Fanny. Je ne vous conseille pas d'essayer, jamais.

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Pour que vous sachiez comment le prendre. Vous pouvez avoir besoin de lui un jour.

— Continuez.

Elle s'aperçut que sa main s'était crispée sur le récepteur au point de lui donner une douleur dans le bras, et se détendit un peu.

— Un jour, Milan a rencontré une fille qui s'appelait Belle. Très brillante, il y avait en elle quelque chose qui, instantanément, attira Milan. Il se jeta dans cette passion comme dans tout ce qu'il fait... à corps perdu. Le plus drôle, c'est qu'elle travaillait dans une maison de jeu, comme entraîneuse. Un tripot de quatre sous, quelque part dans les faubourgs. Milan l'ignorait et refusa de le croire quand on le lui apprit. Mais Belle, quand elle découvrit les sentiments de Milan pour elle, lui planta ses griffes dedans.

« L'éternelle histoire, pensa Fanny. Pourquoi les hommes sont-ils si bêtes avec les femmes? A moins que ce ne soit l'inverse. » Elle avait vu les deux se produire.

— Pendant un certain temps, continua Silone, il ne vit que par Belle. Elle fit main basse sur son salaire qu'elle eut vite fait de transformer en robes ou en babioles. Ensuite elle passa vraiment au travail sérieux. Elle monta une combine qui ne laissa d'autre issue à Milan que de cracher. Elle s'arrangea même pour que cela paraisse régulier.

— Milan n'est pourtant pas quelqu'un à se laisser faire aussi facilement, Nat.

— Sans doute. Aussi finit-il par ouvrir les yeux, et par se mettre en colère. Avec la même violence mais, cette fois, dans le sens opposé. Le tripot où travaillait Belle se couvrait en soudoyant la police. Milan reçut ordre de laisser tomber. Il passa outre et fit sauter toute la boîte. Evidemment il y perdit son job. Oh! pas tout de suite. Mais on le torpilla par en dessous, ce qui revient au même. Il perdit Belle du même coup. Elle s'en alla avec l'homme pour qui elle travaillait et qui était son frère.

Il s'appelait Max Kane. Ils ont fini par s'en sortir. Belle est dans l'Est et Max est revenu.

— Je comprends, maintenant, dit Fanny.

Elle se souvint de la phrase de Max Kane, l'incitant à mentionner le nom de Belle devant Milan. De Max Kane, radieux à l'idée de Fanny Riley plantant un couteau dans le dos de Milan.

— ... Milan s'est mis à boire, poursuivit Silone. Comme n'importe quel type l'aurait fait à sa place. Mais il réussit à dépasser ce stade et cessa de boire. Je l'ai aidé à ce moment-là. Mais, deux fois par an, environ, quand il en a plein le dos, il se laisse glisser. Ce n'est pas cela qui peut lui faire oublier Belle.

— Je ne vous crois pas, dit Fanny. Milan est l'homme le plus sûr de lui que je connaisse.

Silone rit doucement.

— Milan est l'homme le moins sûr de lui qui soit, ma petite fille. Il a peur de lui-même. Il doute de tout. Ne croyez-vous pas que vous en feriez autant si vous connaissiez quelqu'un pour qui il vaille la peine de vivre et que ce quelqu'un se retourne contre vous pour vous mordre?

Pourquoi fallait-il qu'il dise cela? La main de Fanny se crispa sur le récepteur au point de faire blanchir les articulations.

— J'espère que cela ne m'arrivera jamais, dit-elle.

— Bon, dit Silone vivement. Mais Milan est comme cela. Si vous pensez toujours avoir besoin de lui et pouvoir réussir, allez-y.

— J'ai besoin de lui. Si quelqu'un se souvient de m'avoir vue chez Emile...

Silone l'interrompit brusquement.

— Eh bien! allez le chercher. Il est chez Polly Baird.

Elle entendit le déclic de l'appareil et raccrocha à son tour. « Puisqu'il sait que Milan ne se laisse pas acheter, songeait-elle, pourquoi lui donne-t-il une chance de découvrir la vérité? »

XX

Le domestique, en robe de chambre, les cheveux en désordre, frappa à la porte de la chambre de Polly Baird. Elle répondit au bout d'un moment.

— Une demoiselle Riley veut vous voir, Madame. Elle dit que c'est très important.

— Dites-lui d'aller..., s'écria Polly... Non, attendez!

Près d'elle, Milan dormait, un bras hors du lit. Il était allongé sur le ventre, le visage a moitié enfoui dans l'oreiller de telle façon que seule une oreille et un sourcil ironique étaient visibles. Elle le regarda et sourit pensivement.

— Faites-la entrer, cria-t-elle.

Elle bondit à sa coiffeuse pour donner un coup de peigne à ses cheveux courts et sombres, se toucha le visage d'un peu de poudre et de rouge à lèvres et choisit un négligé transparent qu'elle passa par-dessus son pyjama de satin rose. Quand on frappa, elle était prête.

Fanny entra en hésitant. La porte se referma derrière elle et elle regarda Polly Baird.

— Asseyez-vous donc, Miss Riley, dit Polly.

Il y avait un fauteuil en face du lit. Fanny s'assit sur le bord et aperçut enfin Milan. Un sourire parut lentement sur ses lèvres. Elle se tourna vers Polly d'un air amusé.

— Ce n'était pas nécessaire, dit-elle. Vous savez, il ne m'intéresse pas.

Polly haussa les épaules.

— J'ai supposé que c'était lui que vous vouliez voir et non moi. (Elle ouvrit la porte d'un geste bref.) Vous ne seriez pas venue ici si ce n'avait pas été important... pour Milan.

Surprise, Fanny balbutia :

— Je... non, merci. C'est important.

— Il va falloir du café, dit Polly.

Elle sortit et ferma la porte derrière elle. Fanny s'approcha du lit dont elle tira les couvertures jusqu'au pied. Elle retint un éclat de rire en voyant que Milan portait

un pyjama trop court pour ses jambes et ses bras et brodé d'un LN. Elle l'attrapa par l'épaule et tira. Il roula sur lui-même jusqu'au bord du lit. Elle tira encore, sans ménagement, et recula d'un pas. Il bascula par-dessus le bord et tomba sur le plancher. Il y resta inerte un moment, puis se mit lentement à bouger. Fanny alla vers la salle de bains. La pièce était décorée d'un revêtement de céramique lavande et crème. Elle y prit une carafe pleine d'eau et revint vers le lit. Milan essayait de se redresser et de se réveiller. Ramenant le bras en arrière, elle lui envoya le contenu de la carafe en pleine figure. Il se mit à jurer d'une voix pâteuse, ouvrit les yeux et la reconnut. Il cessa de jurer pour la regarder fixement avec des yeux furieux.

— Relevez-vous, Milan. Il faut que j'éponge cette eau.

Elle partit reposer la carafe et revint avec une serviette de bain. Elle épongea l'eau répandue et aida Milan à s'asseoir sur le bord du lit. Il était livide comme s'il allait être malade.

— Nat prétendait que je ne pourrais pas vous dessaouler.

— Et pourquoi le feriez-vous? demanda-t-il d'une voix basse, mais assurée. Qu'est-ce que ça peut vous foutre?

Polly Baird frappa et ouvrit la porte d'une poussée. Elle portait un pot de café et une tasse. Le regard de Milan se posa sur elle, puis sur Fanny et enfin parcourut la chambre où il se trouvait. Il n'arrivait pas à se souvenir.

Gravement Polly passa le pot et la tasse à Fanny et quitta la chambre. Fanny versa au détective une demi-tasse de café qu'il refusa même de regarder. Elle la lui rapprocha du visage en disant froidement :

— Si vous ne buvez pas, je vous l'envoie dans la figure.

Il la regarda en clignotant des yeux. Cela ne ressemblait pas à la Fanny qu'il connaissait. Ou, pour être plus exact, à aucune des deux Fanny dont il se souvenait : la froide et impérieuse Fanny de la Coupe de Cuivre et la Fanny terrorisée de l'appartement.

— De quoi je me mêle? demanda-t-il.

— Je suis venue vous chercher. J'ai besoin d'aide.

Elle eut tort de prononcer cette phrase car Milan se

dressa. Les muscles de ses mollets et de ses bras tendaient l'étoffe du pyjama trop petit, à la faire craquer.

— Allez-vous-en au diable vous... vous et Nat, s'écria-t-il violemment.

— C'est parfait, dit-elle tranquillement. Laissons donc la police s'occuper de tout. Seulement n'oubliez pas que vous y êtes jusqu'au cou, vous aussi, Rick.

Milan se rassit. La station debout était trop pénible.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Où étiez-vous cette nuit, entre trois et quatre?

— Comment voulez-vous que je le sache? grogna-t-il.

Polly Baird venait d'entrer et répondit pour lui.

— Je peux vous dire où il était.

Péniblement, Milan tourna la tête vers elle.

— Je voudrais bien le savoir, grommela-t-il.

En la voyant sourire il éprouva pour elle une haine virulente et soudaine. Pourquoi souriait-elle comme cela?

Le sourire s'évanouit sur les lèvres de la jeune femme quand elle rencontra son regard. Elle s'éloigna vers la fenêtre.

— Donnez-moi un verre, dit Milan.

Elle répondit sans se retourner :

— Non. J'ai fait cette erreur une fois, hier soir, je ne vais pas recommencer.

— Cela ne vous fait rien que j'abime un peu vos draps? demanda Fanny. S'il ne veut pas boire son café, je le lui lance à la figure.

— Allez-y, dit Polly d'un ton indifférent.

Milan étendit vivement la main.

— Donnez, dit-il, furieux d'être ainsi ridiculisé.

Mais son estomac et son crâne douloureux l'empêchaient de se mettre suffisamment en colère pour réagir.

Il avala le café. Sous son nez, Fanny emplit de nouveau la tasse et, se penchant, lui chuchota à l'oreille :

— Fritz Elios est mort ce matin.

— Mort? Comment?

— La gorge tranchée, dit-elle calmement. Il est possible qu'il ait fait ça lui-même.

Cependant Milan devina tout de suite qu'elle n'en croyait rien. Il se retourna pour regarder vers Polly

Baird que lui masquait Fanny et qui se trouvait toujours près de la fenêtre.

— Venez ici, lui ordonna-t-il.

Elle vint docilement se placer à côté de Fanny.

— A quelle heure? demanda Milan.

— Un peu après quatre heures. Il n'était pas complètement... mort.

Polly poussa un petit cri d'effroi :

— Quelqu'un qui...?

— Oui, un autre, dit Milan. Qu'est-ce que je faisais à quatre heures, ce matin, Polly?

— Vous étiez assis dans l'autre pièce, en train de vous rendre ivre mort.

Puis s'adressant à Fanny :

— Il est aussi mauvais quand il est ivre que quand il est sobre.

Milan fit semblant de ne pas entendre.

— Où? demanda-t-il à Fanny. Chez Emile?

— Oui. J'étais allée voir Emile.

— Comment?

— Taxi...

Le juron qu'il prononça coupa la parole à Fanny.

— Bon Dieu de bon Dieu de bon Dieu! Fichez-moi le camp, toutes les deux.

Elles sortirent ensemble pendant qu'il partait à la recherche de ses vêtements. Il les trouva soigneusement rangés dans une penderie et fit la grimace à la perspective de revêtir son smoking. Rapidement il s'habilla, ne s'arrêtant que le temps de se plonger la tête dans l'eau et de se sécher en vitesse.

Il aurait dû surveiller Emile! Le croupier avait trop peur. Fritz ne s'était certainement pas coupé la gorge. On ne l'imaginait pas changeant d'appartement pour faire plaisir à son frère et se tuant ensuite.

Milan quitta la chambre et descendit l'escalier. Etourdi par le mouvement, il dut ralentir le pas et atteignit la porte d'entrée au moment où Polly sortait du salon. Elle lui prit le bras.

— Venez prendre votre petit déjeuner, Milan.

— Pas le temps. Si vous croyez que les flics vont attendre que j'aie fini de manger!

— Vous ne pouvez pas sortir comme cela, dit Fanny du seuil du salon.

— Si vous voulez venir avec moi, vous feriez bien de vous grouiller, dit Milan en ouvrant la porte d'un mouvement brusque.

La réverbération du soleil sur le lac l'éblouit, mais l'air frais lui fit du bien.

— J'aimerais vous aider, dit Polly.

— Merci de votre hospitalité, lui cria Milan en descendant les marches du perron.

— Il n'a pas voulu dire cela, dit Fanny décontenancée, en se tournant vers elle, seulement, il est...

— Je sais, je sais. Il m'a tout dit la nuit dernière. J'avoue que je m'étais trompée.

D'un signe de tête, Fanny la remercia. Elle courut au bas des marches et alla buter contre la voiture de Milan qui faisait marche arrière dans le chemin. Pendant le temps où ils traversèrent la ville, elle resta tendue, le dos appuyé à la portière.

— Comment êtes-vous venue chez Polly?

— En bus.

— Il ne faut jamais prendre de taxi quand vous sortez.

Elle ne répondit rien et il ajouta :

— Dites-moi tout ce que vous avez vu.

Point par point elle fit son récit. Sans rien omettre. Il lui fit répéter ensuite les moindres détails, la position du corps, la manière dont la serrure avait été forcée de l'intérieur. Quand elle eut terminé, il dit :

— Je crois que vous avez raison. Il y a quelque chose qui cloche dans cette histoire. Je savais que Fritz était chez Emile et je me demande si quelqu'un d'autre le savait.

De retour à l'appartement, il rafla quelques vêtements dans la penderie et entra dans la salle de bains. Il se rasa, prit une douche et se sentit mieux. Mais la sensation d'avoir été possédé le brûlait toujours. Il vit que Fanny préparait le petit déjeuner.

— Je n'ai pas de temps à perdre, dit-il brutalement.

Elle fit volte-face et répondit fermement :

— Vous avez assez fait l'imbécile, Rick. Tâchez de vous calmer et de réfléchir un peu, pour changer. (Elle vit ses traits se figer sous l'empire de la colère mais ne

lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.)... J'ai à vous parler, asseyez-vous.

Lentement, il la suivit dans la cuisine et s'assit devant la petite table pliante, sans toucher aux aliments.

— ... Vous vous conduisez comme le loup solitaire, mais il commence à être temps que vous cessiez de hurler dans le désert. J'essaie d'aider Nat, mais je ne peux pas le faire toute seule.

— Et qu'est-ce que vous croyez que je fais?

— Vous cherchez les raisons pour lesquelles Nat a tué Larry, ce qui n'est pas la même chose. Et vous vous lamentez sur votre infortune.

— Je n'apprécie pas beaucoup cette façon de...

— C'est pourtant vrai. Ne vous vengez pas sur moi de votre amertume... ou sur Nat. Il vous a chargé de lui venir en aide et non pas de le faire pendre.

— Je ne puis ni changer les faits, ni les camoufler.

Elle alluma une cigarette et laissa tomber l'allumette dans sa tasse vide.

— Avez-vous essayé de trouver une autre solution? Je veux dire : avez-vous essayé de voir au-delà de ce qui était évident?

« Pas la peine », se dit Milan. Mais il enchaîna :

— Si seulement vous me disiez la vérité. J'aurais peut-être une chance de voir au-delà.

Froidement elle répliqua :

— Et qu'est-ce que vous avez découvert d'intéressant de votre côté?

Il détourna les yeux des flamboyants cheveux roux, du visage en colère, où les commissures des lèvres en s'abaissant mettaient une touche de laideur, dans le soleil matinal. Il se rendait bien compte qu'elle faisait tout cela pour le stimuler et décida d'entrer dans le jeu. Il lui dit tout ce qu'il savait. Sans passion, il retraça pas à pas tous les stades qui l'avaient conduit à former sa conviction en la culpabilité de Nat. Elle l'écoutait calmement, les mains croisées sur la table.

— Pourquoi Nat m'a-t-il dit que Neilson lui devait quinze mille dollars, alors qu'il a été payé?

— Parce qu'il n'a pas été payé, dit Fanny. Ces miniatures dont vous parlez, que Nat a achetées, il les a eues de Larry Neilson, par l'intermédiaire d'Hiller et les a

payées partiellement à Larry en contrepartie de sa dette. Il a découvert ensuite qu'elles étaient fausses et a essayé de récupérer son argent auprès de Neilson qui lui a juré qu'il n'en savait rien.

— N'allez pas si vite, dit Milan.

Fanny répéta sa phrase et continua :

— Hiller avait servi d'intermédiaire et, par la suite, c'est lui qui apprit à Nat qu'elles étaient fausses. Les copies étaient parfaites.

— C'est donc Max Kane qui doit avoir les vraies, dit Milan.

Neilson avait trouvé là un moyen magnifique de régler toutes ses dettes de jeu.

— Non, dit Fanny. On m'a dit que Max Kane ne possédait aucune miniature.

CHAPITRE XXI

Qui vous a dit cela?

— Roy Hiller.

Milan, soucieux, tirait à courtes bouffées sur sa cigarette.

— Si les miniatures de Nat sont fausses, dit-il, je me demande où sont les vraies. Or il a existé une série authentique, incontestablement. Sans cela la compagnie ne les aurait jamais assurées pour cinquante mille.

— Je ne sais pas.

— Quand Nat s'en est-il aperçu?

— Il les a achetées il y a quatre mois environ et a découvert la supercherie une semaine avant.. la mort de Larry.

— Voilà qui n'arrange rien pour Nat!

Voyant qu'elle ne disait rien, il continua :

— Qu'y avait-il de vrai dans ce que m'a dit Kane, à savoir que Neilson s'apprêtait à porter plainte contre Nat pour jeux truqués?

— C'est Roy qui me l'a dit, répondit-elle d'une voix basse... J'avais déjà entendu des bruits à ce sujet et je...

Sur le point de fondre en larmes, elle s'interrompit.

— ... Et vous avez découvert que c'était vrai, termina-t-il pour elle.

— J'ai demandé à Nat, reprit-elle, de nouveau maîtresse de ses nerfs... Nat était déjà au courant. Roy l'avait prévenu.

— Et Nat a nié?

— Bien sûr. Il m'a demandé d'intervenir auprès de Larry, de le faire patienter encore quelques jours, pour qu'il ait le temps d'intervenir et de faire stopper cela.

— Il vous a demandé d'intervenir? dit Milan rêveur. Et d'intervenir comment? Revolver en main?

Fanny devint toute rouge.

— Il faisait allusion à l'attraction... physique que j'exerçais sur Larry.

— Comment Neilson avait-il pu monter cette combine? Il n'était sûrement pas seul.

— Avec Emile. Je m'en doutais bien, mais je n'en ai été sûre que lorsque Nat me l'a dit... hier.

— Nat savait qu'Emile était dans le coup avec Neilson? Quand s'en est-il aperçu?

— Je ne sais pas.

— Et la nuit dernière, Emile n'est pas allé travailler, dit Milan pensivement. Hier, Emile avait peur de quelqu'un. (Il appuya son regard sur elle.) C'était peut-être de Nat?

Il laissa passer un instant et répéta :

— De Nat... ou de vous?

— Quelle raison aurais-je eu de tuer Emile?

— Si c'est vous qui avez tué Neilson pour protéger Nat, vous pouvez très bien avoir tué Fritz par erreur, en le prenant pour son frère.

— Je n'ai pas tué Larry... Je veux dire : je ne savais pas que j'étais en train de le tuer, en tirant. C'est la vérité, Rick.

Penchée en avant, de tout son corps tendu, elle criait son innocence. Milan reprit :

— Vous saviez donc depuis quelque temps que Neilson avait l'intention de faire sauter la Coupe de Cuivre? Depuis combien de temps?

— Après que Nat eut découvert que les miniatures étaient fausses. C'est-à-dire depuis moins d'une semaine.

— Et c'est avant-hier soir seulement que vous vous êtes décidée à faire quelque chose?

Elle eut soudain l'air épuisé sous le flot incessant des questions.

— J'essayais de savoir ce qu'il allait faire et comment il allait s'y prendre. Avant-hier, avant l'arrivée de Larry, j'ai deviné que Nat était très inquiet. Je l'ai obligé à tout me dire et il a fini par m'avouer que le cercle se refermait sur lui terriblement vite. Il m'a demandé de convoquer Larry et, d'une manière ou d'une autre, d'essayer de le freiner encore un peu.

— Quand vous a-t-il dit cela?

— Deux heures avant que je voie Neilson. Je suis montée dans ma loge dormir un peu entre le dîner et le moment où je commence mon travail. (Elle esquissa un sourire amer.) Seulement, ce soir-là, je n'ai pas beaucoup dormi.

— Et Nat?

— Je suppose qu'il travaillait dans son bureau, comme d'habitude.

— Et ensuite, quand Neilson est arrivé?

Des mains, elle fit un geste résigné.

— J'ai essayé de lui parler, mais il a refusé de m'écouter. Je crois qu'il avait peur des conséquences de sa décision, mais il a prétendu qu'il était trop tard et qu'il ne pouvait plus reculer. Je le savais lâche et j'ai voulu lui faire peur. Sur le moment c'est la seule chose qui me soit venue à l'esprit. Voyant qu'il refusait de m'écouter, je suis vraiment devenue folle de colère. J'ai pris le revolver et...

— Je sais le reste, coupa Milan. (Il se leva et laissa tomber sur elle un regard assombri.) Et après tout cela, vous venez me demander de chercher dans une autre direction!

Fanny détourna les yeux. Quand elle les ramena vers lui, les larmes perlaient à ses cils.

— Je sais, dit-elle d'une voix étranglée. Mais cela peut être quelqu'un d'autre, non?

— Comment?

— Je ne sais pas. Mais il le faut bien, Rick. Il le faut bien!

— Ah! si nos désirs étaient des réalités! murmura Milan, en s'éloignant.

Dehors, le soleil se voilait rapidement sous un amas de nuages noirs qui montaient de l'Ouest. A peine arrivé dans le bas de la ville, les premières gouttes de pluie s'écrasèrent sur le pare-brise de sa voiture. Milan se rendit d'abord à la bibliothèque municipale où il découvrit que la documentation relative aux miniatures était bien plus vaste qu'il ne l'avait supposé. Il disposait d'ailleurs de trop peu de temps pour en apprendre davantage que ce que lui avait dit Pug Whiting sur le sujet. Il se rendit ensuite à la compagnie d'assurances où on lui donna des renseignements plus intéressants. Les miniatures étaient incontestablement authentiques. L'expert de Neilson, Roy Hiller, assisté d'un expert étranger, les avait garanties telles. L'enquête minutieuse, à la suite du vol, n'avait rien donné. Certes, on n'ignorait pas que Neilson était joueur, mais rien n'avait permis de supposer qu'il avait été à l'origine d'une fraude.

Milan n'ignorait pas les précautions et les garanties dont s'entourent les compagnies d'assurances, avant d'accuser qui que ce soit, à plus forte raison quand il s'agit d'un homme ayant les relations de Neilson. Il n'ignorait pas non plus que le versement des cinquante mille dollars avait été effectué après une enquête aussi minutieuse que possible.

Tout cela laissait supposer, en fin de compte, ou bien que Neilson était très intelligent, ou bien que ses miniatures lui avaient été bel et bien volées. Mais Milan garda pour lui ses réflexions. Il quitta la compagnie avec, en poche, un contrat satisfaisant quoique subordonné à une découverte problématique.

Sous la pluie battante, il se dirigea ensuite vers l'appartement d'Hiller et le trouva de nouveau en robe de chambre. L'antiquaire, cependant, le reçut aimablement et lui offrit un fauteuil.

— Toujours sur la piste?

L'expression de Milan laissa voir qu'il n'était pas d'humeur à plaisanter.

— Je m'intéresse à l'art de la miniature, dit-il.

Voyant qu'Hiller ne réagissait qu'en manifestant un intérêt poli, il continua :

— J'aimerais bien connaître l'histoire de la collection Neilson.

— Technique, ou autrement?

— Technique.

Hiller se carra confortablement dans son fauteuil, cigarette en main.

— Elles n'étaient pas à vendre. Une de ses tantes, en mourant, lui en avait laissé trois. Il y a de cela quelques années. Larry avait étudié les beaux-arts, en même temps que le droit, à l'Université, et il s'est tout naturellement intéressé aux miniatures. Il a étudié la question et s'est mis en tête de constituer une petite collection.

— Elles étaient anciennes?

— Pas tellement pour ce genre d'objets, dit Hiller. Elles dataient des environs de 1800. Mais c'est la continuité des sujets représentés qui lui donnait une si grande valeur.

Il secoua délicatement sa cigarette au-dessus d'un cendrier.

— Elles ont été peintes par un contemporain d'Isabey... probablement un de ses élèves si on en juge par la similitude de leurs factures.

— Comment s'appelait-il?

Hiller haussa les épaules en signe d'ignorance et dit en souriant :

— Il arrive souvent que les miniatures ne soient pas signées, Milan. C'est précisément ce qui les rend intéressantes. On les reconnaît au type de matériaux utilisés ainsi qu'à leur style. Isabey, par exemple, peignait à la cour de Napoléon. C'est ainsi qu'il a peint successivement Joséphine, l'impératrice Marie-Louise et des tas d'autres personnages de la même époque. Il se servait d'aquarelle sur ivoire. Sur des ovales d'environ... (des doigts, il indiqua les dimensions) sept centimètres sur cinq. Tandis que le miniaturiste de Neilson peignait les mêmes personnages également sur ivoire, mais à l'huile et non à l'aquarelle. Les experts, d'ailleurs, prétendent reconnaître, sous la main du peintre, la facture d'Isabey.

— Ne serait-il pas possible qu'elles aient été tout simplement des copies des œuvres de celui-ci?

— Si, admit Hiller. Mais les vérifications d'authenticité prouvent qu'elles ont été exécutées à la même époque, si bien que, même dans ce cas, cela n'aurait aucune importance. Ce sont des œuvres splendides. Pas tout à fait aussi belles que celles du maître, mais magnifiques tout de même.

Malgré toutes ces précisions, Milan n'arriva pas à manifester un intérêt passionné.

— Comment Neilson a-t-il trouvé les autres? Par les petites annonces?

Hiller se mit à rire.

— Certainement pas. Il existe des catalogues où sont classées toutes les œuvres d'art connues. On écrit des lettres prudentes aux petites galeries, on fait appel à des spécialistes. C'est ce qu'a fait Larry en me chargeant de cela.

— Et combien a-t-il pu en avoir de cette façon?

— Sept. Il en avait déjà trois, si bien que sa collection se monte... enfin, se montait à dix, et constitue un ensemble assez complet, ce qui est une des raisons de sa grande valeur. Il a eu de la chance, car il arrive souvent que ce genre d'œuvres d'art ne soit pas accessible au grand public. Elles ont pu être volées et revendues à de riches collectionneurs qui les cachent.

— Dans ce cas, le plaisir de les posséder est plutôt restreint, non? demanda Milan.

Il allongea les jambes et fit remuer ses pieds, puis il les ramena en arrière, incapable de rester immobile. Il fouilla ses poches, à la recherche d'une cigarette.

— Il y a des gens comme cela, dit Hiller.

— Nat Silone, par exemple?

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela?

— Nat n'a jamais chanté sur les toits qu'il possédait les miniatures de Neilson, dit Milan en éclatant de rire devant l'expression innocente de Hiller... à moins qu'à votre avis il se soit fait avoir?

— Oh! vous voulez dire, les copies! s'écria celui-ci en découvrant ses dents dans un large sourire; pendant un instant, j'ai cru que vous vouliez dire que Silone déte-

nait la vraie collection. Je n'arrivais pas à comprendre comment.

— Vous saviez qu'elles étaient fausses quand vous les avez vendues à Silone?

— Certainement pas, dit Hiller sans cesser de sourire. Je n'ai été que l'intermédiaire. C'étaient d'excellentes copies.

— Et la série que possède Kane?

Hiller se pencha brusquement en avant pour écraser sa cigarette dans le cendrier, puis il leva vers Milan des yeux où se lisait une vive surprise.

— Kane?

— Eh bien! oui, continua Milan avec impatience, Max Kane m'a dit avoir pris ces miniatures en paiement d'une dette de jeu. Pour une valeur de vingt-sept mille dollars.

L'expression déconcertée d'Hiller s'évanouit.

— Oh! oui, mais, en fait, Kane n'en voulait pas. Je les ai revendues pour son compte à... Silone. Pour vingt-sept mille plus quinze. Kane est donc rentré dans son argent et les quinze mille supplémentaires ont constitué le paiement de la dette de Larry envers Silone.

— Donc la série que Neilson a donnée à Kane est celle que détient Nat à l'heure actuelle?

— Exactement, dit Hiller sans l'ombre de la moindre gêne.

— Et alors, où sont les originaux?

Hiller écarta les mains d'un geste d'ignorance totale.

— Si la compagnie d'assurances n'en sait rien, comment voulez-vous que je le sache?

— Nat sait-il qu'il a versé ainsi vingt-sept mille dollars à Kane?

Hiller eut l'air amusé.

— Non. J'ai préféré lui laisser croire que la transaction s'était faite directement entre Larry et lui.

Quelle serait l'attitude de Nat en apprenant que Kane avait son argent? se demanda Milan. Si toutefois il l'apprenait jamais.

— Il a pourtant bien fallu que quelqu'un fasse exécuter ces copies, Hiller, et j'ai l'impression que vous avez été suffisamment mêlé à toutes les tractations pour savoir qui.

Avec une répugnance visible, Hiller répondit :

— Larry est mort. Cela n'a sans doute plus beaucoup d'importance. C'est lui qui a fait exécuter ces copies. A l'époque, je l'ignorais. Je ne l'ai appris qu'en découvrant que la série de Silone était fausse. Kane talonnait Neilson et lui avait fait signer un acte de vente des miniatures. Simplement à titre de garantie, car il n'a jamais eu les miniatures chez lui. Lorsque Kane a voulu vendre, je les ai prises chez Larry pour les emmener chez Silone.

Neilson avait donc distribué des titres de propriété sur sa collection comme on distribue des prospectus, songea Milan en regardant Hiller et en attendant la suite. Mais l'antiquaire ne dit plus rien.

— Quand s'est effectuée la vente à Nat?

— Après le vol, répondit Hiller en souriant. Quand Kane l'a appris il a exigé ou son argent ou les miniatures. Larry s'est amené ici avec la fausse collection. J'en ai parlé à Kane qui m'a chargé de la vendre. C'est ce que j'ai fait... à Silone.

— Et, bien entendu, personne n'a tiqué que la marchandise en question fût de la marchandise volée! dit Milan d'un ton sec.

Hiller haussa les épaules.

— Ce n'était pas tout à fait le cas, puisqu'il s'agissait de copies. Mais Kane s'en fichait et Silone est un collectionneur dans l'âme, du type dont je vous parlais. De plus, Larry était mon ami. Il était acculé par le besoin d'argent. Ce n'était pas à moi de faire la petite bouche.

— Je veux quand même savoir où sont les vraies, dit Milan qui se leva et laissa tomber sa cigarette à moitié fumée dans le cendrier.

Il s'avança vers Hiller.

— J'aimerais bien le savoir, moi aussi, avoua Hiller. Elles valent beaucoup d'argent.

— Silone aussi, donnerait cher pour le savoir. Sans compter Polly Baird.

A la mention du nom, Hiller leva les sourcils d'étonnement. Milan s'expliqua, tandis qu'Hiller, les yeux à demi masqués par la fumée de la cigarette qu'il venait d'allumer, manifestait une stupéfaction comique.

— Voilà donc pourquoi elle voulait que j'intervienne, hier soir, auprès de Kane pour qu'il lui rende son argent! Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi.

« Mon œil, que tu ne comprenais pas », se dit Milan. Il était trop étroitement au courant des affaires de Neilson pour avoir ignoré cela.

— Vous ne croyez donc pas que Kane détienne les vraies miniatures? demanda Milan, négligemment.

— Je ne crois pas que Kane possède de miniatures d'aucune sorte, répéta Hiller d'un ton patient. Ça ne l'intéresse pas, et s'il en avait eu ce n'aurait été qu'en attendant que je veuille bien les vendre pour son compte.

Milan se dirigea vers la porte d'un pas vif.

— A propos, qui a bien pu faire ces copies pour Neilson?

— Fritz Elios, j'imagine. Il est assez adroit de ses mains. Il fait de la restauration et de la retouche pour moi.

Il eut un petit éclat de rire et ajouta :

— Il arrive même que nous nous disputions car Fritz veut jouer les connaisseurs, tout comme moi.

Mais son rire se figea net quand Milan lui dit :

— Fritz a eu la gorge tranchée, ce matin.

CHAPITRE XXII

Hiller n'avait pas manifesté une surprise excessive. « Juste assez pour que ça ait l'air convaincant », songea Milan en s'en allant. Il prétendait n'avoir pas revu Fritz depuis une certaine dispute, à l'issue de laquelle Fritz, emporté par son tempérament latin, était parti en claquant la porte. Milan n'arrivait pas à accorder une grosse importance à la mort de Fritz. Certes, s'il avait vraiment exécuté les copies, comme le pensait Hiller, il pouvait y avoir là-dedans un motif à un meurtre, mais c'était peu probable.

La pluie tombait à seaux martelant bruyamment le toit de la voiture et, quand Milan atteignit son bureau du bord de la mer, les rues étaient transformées en torrents.

Ce n'était pas un bureau très brillant. L'immeuble, en fait de bureaux, était divisé en espèces de cagibis minuscules, desservis cependant par un standard téléphonique

et une boîte à courrier. Milan n'en demandait pas davantage car il passait le plus clair de son temps dehors.

Quand il entra dans l'immeuble, la standardiste lui tendit une liasse de courrier et deux messages téléphoniques. Elle avait l'air terriblement affairé avec ses fiches et ne leva même pas la tête. Milan allait lui dire quelque chose, mais par crainte de la déranger, il se ravisa et s'engagea dans le couloir jusqu'à l'endroit où un globe poussiéreux dispensait assez de lumière pour qu'il pût déchiffrer les messages. Le premier disait : *Appelez Miss Baird,* et le second : *Ils l'ont trouvée, Rick.* Pas de signature. Ce n'était pas la peine. Il chiffonna les deux messages, les mit dans sa poche et entra dans son bureau qui n'était jamais fermé à clé. A quoi bon? Il n'avait rien à cacher.

L'intérieur était sombre. L'orage et le peu de jour que laissaient passer les vitres poussiéreuses plongeaient la pièce dans une pénombre triste. Pas assez dense, cependant, pour que Milan ne pût distinguer la silhouette massive d'un homme assis à son bureau. Il tourna le commutateur.

— Ce sera plus facile pour fouiller, Ogle.

Le lieutenant Ogle leva son gros visage et sourit.

— J'avais allumé, mais je n'ai rien trouvé d'intéressant.

Milan s'assit dans le fauteuil réservé aux visiteurs et commença à dépouiller son courrier. Des prospectus... il jeta le tout à la corbeille.

— Et alors, Ogle?

Le policier avait l'air très content de lui. Il souriait sans retenue, confortablement installé dans son fauteuil.

— Nous avons attendu que vous tendiez la corde pour vous pendre, Milan. Et nous avons fini par avoir la fille.

— Je sais, dit le détective, en notant le léger désappointement de Ogle.

Celui-ci laissa bruyamment son fauteuil revenir en avant et se mit à hurler, dans le meilleur style flic :

— Vous savez ce que cela veut dire?

— En ce qui me concerne? rien du tout. A moins que vous puissiez prouver que je l'ai aidée.

Ogle fit entendre un gargouillement méprisant.

— Essayez donc de prouver le contraire.

— Minute, minute! La loi dit que je n'ai rien à prouver, dit Milan avec une expression ironique. Il se trouve, d'ailleurs que j'ai passé ces jours derniers en compagnie d'une dame. D'autre part, ce n'est pas ma faute si je connaissais Fanny Riley. Il arrive que je connais comme cela des tas de gens.

Ogle fit semblant de ne pas entendre la fin de la phrase et dit d'un air sceptique :

— Avec une dame, hein? Et les nuits aussi?

— On ne peut rien vous cacher. Je vous donnerai le nom quand je le jugerai nécessaire.

Ogle se leva, pour se rasseoir aussitôt. Milan savait ce qui l'embêtait. C'était le fait que Milan ne fût pas bouleversé. Il eut envie de rire. Pourquoi irait-il aider la police?

— Qui vous a donné le tuyau, au sujet de Fanny? demanda Milan.

— Anonyme, répondit Ogle.

Milan soupira.

— Bon, eh bien! je vais appeler Nat, pour qu'il mette son avocat en chantier.

— Il est déjà au courant, dit Ogle.

— Parfait, dit Milan qui ajouta brusquement : Maintenant, allez-vous-en. J'ai du boulot. Il est possible que vous puissiez accuser Fanny d'homicide mais même de cela, j'en doute.

— Assassinat avec préméditation, dit Ogle en figurant avec ses doigts une corde imaginaire et en faisant mine de se la passer autour du cou... exactement comme pour son vieux.

Milan regarda le visage rouge du lieutenant et secoua la tête.

— Dans ce cas, le jury va bien rigoler! « ... Et ceci, mesdames et messieurs du jury, est l'arme du crime » et on leur exhibera le pistolet Euréka. Non, mon vieux Ogle, non, vous n'avez pas une seule chance.

— Oh! ce n'est pas cela qui nous gêne, dit Ogle. Elle est accusée du meurtre de Fritz Elios.

Morose, Milan fixait sur le dessus poussiéreux de son bureau un regard vague. L'affaire prenait une sale tournure. Il était d'ailleurs anormal qu'on ne l'ait pas arrêté,

lui aussi. Ogle n'était évidemment pas bête, en dépit de sa trogne rouge et de son rire d'éléphant. Non, Ogle n'avait rien d'un idiot. Il savait très bien ce qu'il faisait en laissant Milan en liberté. Il attendait qu'il fasse une fausse manœuvre.

La vieille rengaine. Ils allaient lui laisser du lest pour qu'il s'endorme dans une impression fallacieuse de sécurité, et le moment venu...

Car enfin, ils devaient avoir trente-six motifs, les uns plus valables que les autres, pour l'arrêter. Ne serait-ce que pour complicité dans la disparition de Fanny.

Il prit le téléphone. Avant d'avoir pu prononcer un mot, il entendit la voix précipitée de la standardiste :

— Il faut m'excuser, m'sieur Milan, mais ils avaient caché un de leurs hommes dans le lavabo pour me surveiller et je n'ai pas osé vous prévenir que les policiers étaient chez vous...

— Il n'y en avait qu'un. N'y pensez plus. Ce n'est ni la première ni la dernière fois.

Il lui donna le numéro de Silone. Sa montre marquait deux heures de l'après-midi. Il réussit finalement à joindre Silone à son appartement.

— Merci pour le message au sujet de Fanny. Ogle m'attendait ici pour me l'apprendre.

— Comment l'ont-ils trouvée?

— Ce n'était pas très malin, dit Milan, si l'on considère que ladite personne se baladait au vu et au su de tout le monde.

— Ce n'est pas la raison. Ogle a été averti par quelqu'un.

— Je sais, dit Milan. Ils m'ont laissé en liberté, dans l'espoir que je morde à l'hameçon. Cela prouve, en tout cas, qu'ils ne sont pas plus sûrs que cela de pouvoir faire tenir l'accusation contre Fanny. Dis-le à ton avocat, Nat.

Il nota une trace de soulagement dans la voix de Silone quand celui-ci demanda :

— Tu crois, Rick?

— Je connais les flics.

— Qu'est-ce qu'ils espèrent trouver en te laissant en liberté? (Milan ne répondit pas et il continua). En tout cas, ils l'ont arrêtée, non pas à cause de Neilson, mais à cause de Fritz, le frère d'Emile.

— Je sais. Et ils peuvent toujours courir pour trouver un motif.

Il marqua un temps d'arrêt puis ajouta :

— Du moins je ne crois pas. Qu'est-ce que tu en penses?

— Non, s'écria Nat Silone. Ils ne risquent pas. Elle connaissait à peine Fritz.

— Seulement voilà : qu'est-ce que savait Fritz? Ils peuvent toujours prétendre qu'elle croyait avoir affaire à Emile. Qu'est-ce qu'elle avait contre Emile, Nat?

— Ils étaient bons amis. Ils s'entendaient très bien, tous les deux. Elle le cherchait, d'accord, mais simplement dans l'espoir qu'il pourrait nous aider à...

Il interrompit brusquement sa phrase.

— Je sais tout cela, dit Milan. Vous pensiez tous les deux qu'Emile était dans le coup avec Neilson.

— Je vois que tu es au courant, dit Silone d'un ton presque soulagé, et tu penses que...

— Que cela pourrait bien être toi, Nat, dit Milan sans ménagement. Pour la même raison qui aurait pu te pousser à faire l'échange des armes.

— Possible. Seulement moi je savais où était Emile. Pourquoi serais-je allé tuer Fritz?

— C'est bien là ce qui aggrave le cas de Fanny.

Milan éloigna l'appareil de son oreille et hocha la tête, puis il rapprocha le récepteur et dit :

— Il faut que je te voie au sujet de ces miniatures.

— Quand tu voudras, Rick.

Milan raccrocha. Sa cigarette, sur le bord du cendrier, s'était éteinte. Il en alluma une autre et reprit l'appareil pour demander à la standardiste le numéro de Polly Baird.

Elle était là.

— Vous ne travaillez donc jamais? dit-il.

Son rire, dans le récepteur, lui rappela quelque chose qui le fit tressaillir.

— Mon affaire peut se passer de moi de temps en temps, Milan. Vous avez eu mon message ou si c'est un appel de politesse?

— Je ne fais jamais d'appel de politesse.

— Pouvez-vous venir? demanda-t-elle. Je crois que c'est important. Je ne sais pas mais...

Elle laissa sa phrase en suspens pour que Milan la complétât à son gré. Ce qu'il fit :

— Les flics sont après moi. Il est inutile que je les conduise chez vous. Je vous rencontrerai ailleurs.

Elle réfléchit quelques secondes et suggéra un club privé du bas de la ville. Milan accepta.

— C'est à propos des miniatures?

— En partie, dit-elle.

Il entendit le déclic et raccrocha. Il prit son chapeau et son manteau à la volée et sortit.

Dehors, l'orage continuait. Il pleuvait moins, mais le vent augmentait de violence et lui cingla la figure. Arc-bouté, il s'arrêta un instant pour laisser l'eau salée et la pluie fine lui rafraîchir le visage. C'était une sensation agréable. Il se sentit mieux en montant en voiture.

Pour atteindre le club en question il fallait parcourir six blocks vers l'Est et deux blocks vers le Nord. Il gara sa voiture à quelque distance et continua à pied sur le trottoir mouillé que le vent balayait en rafales. Le bar, d'aspect inoffensif, offrait le dîner et des attractions, mais à cette heure il avait l'air fermé. Milan sonna. Un judas s'ouvrit et des yeux apparurent dans l'ouverture. Le détective donna le nom de Polly. La porte s'ouvrit aussitôt. En attendant qu'elle arrivât, on le fit asseoir dans une petite salle. La carte de membre de Polly leur permit de pénétrer dans la partie privée du club et ils s'installèrent dans un endroit tranquille. Elle commanda de la ginger ale et Milan une eau minérale. Le garçon apporta deux verres et de la glace, ainsi que les bouteilles d'eau tandis que Polly allait prendre dans un petit casier privé la bouteille de whisky que les membres du club gardaient pour leur usage personnel.

Milan but lentement son eau gazeuse tandis que la jeune femme fixait sur son verre de bourbon et ginger ale un regard pensif. Elle était nerveuse et, sans arrêt, secouait le bout de sa cigarette au-dessus du cendrier. Elle leva enfin la tête pour regarder Milan. Elle ne songeait plus à jouer les regards angéliques et ses yeux ne contenaient qu'une expression d'interrogation angoissée.

— Il y a un point que je voudrais régler tout de suite, dit-elle (il éleva le sourcil et attendit)... au sujet d'hier soir... je... je suis désolée. J'ai... j'ai eu tort.

Milan se demanda où elle voulait en venir, mais, par honnêteté, protesta :

— Pas plus que moi. Vous avez usé de la situation, comme c'était votre droit. Je n'avais qu'à ne pas m'y mettre. Je suis majeur. Ne vous en faites donc pas pour cela.

Elle poussa un soupir long et doux.

— Alors vous n'êtes pas fâché?

Cette fois il la regarda avec une surprise non jouée.

— Grands dieux non. En tout cas, pas après vous.

Elle se détendit visiblement et laissa glisser sa cigarette éteinte dans le cendrier. Son visage prit une expression moins inquiète.

— Eh bien! puisque nous sommes amis, je veux vous aider.

Elle continuait à l'observer sans en avoir l'air et il se demanda une fois de plus où elle voulait en venir. Son expérience lui disait que les gens ne font rien pour rien, d'habitude. En tout cas, pas avec lui.

— J'ai, en effet, besoin d'aide, avoua-t-il.

— Roy Hiller m'a appelée au téléphone, dit-elle très vite, pour me dire qu'il venait d'apprendre que la police avait trouvé Fanny. On l'a annoncé à la radio. Et il a ajouté que Fritz, le frère d'Emile, avait été assassiné.

— Les flics ont fait vite. Soit. Tout cela est vrai.

— Ils l'ont trouvée avec vous?

— Chez moi, rectifia Milan. Mais moi ils ne m'ont pas encore piqué.

— Ils vont le faire?

— Plus tard. Pour l'instant, ils attendent que je me colle dans un piège.

D'un rapide coup de langue, elle s'humecta les lèvres.

— Je serais... navrée, Milan.

— Moi aussi. Pas besoin de me le dire.

— Ne soyez pas méchant. Je vous offre de vous aider, à mes dépens. Je veux courir le risque.

Il fit mine de ne pas comprendre pour ne pas l'interrompre. Son mutisme fut pour la jeune femme un encouragement suffisant et elle se pencha vers lui.

— C'est au sujet de Pug Whiting. Pug joue un petit jeu qui lui permet d'alimenter sa chronique en échos scandaleux qui sont apparemment des secrets. Je suis

payée pour le savoir car je lui en ai fourni quelques-uns.

Milan connaissait assez bien le journaliste pour savoir ce que cela voulait dire.

— Avec quoi vous faisait-il chanter? demanda Milan.

— Il s'arrange toujours pour trouver quelque chose contre vous et vous offre ensuite de se taire en échange de renseignements sur les autres. Il est très malin à ce jeu.

C'était du Whiting tout craché.

— Et qu'est-ce qu'il a contre vous? dit-il en reprenant sa question.

— Rien qui concerne notre affaire. Les petites choses habituelles, sans grande importance, mais qu'on ne se soucie tout de même pas de voir dans les journaux. A cause du business.

D'un signe de tête il acquiesça pour qu'elle laissât tomber l'aspect personnel de la question. Elle fit une aspiration profonde.

— Je me sens l'âme d'un traître, dit-elle, car Roy est mon ami. Je suis persuadée que Whiting le fait chanter. Il sait des tas de petites choses qu'il n'a pu apprendre que par Roy.

— Hiller était étroitement en rapport avec Neilson. C'est cela que vous voulez dire?

— Oui.

— C'est un mec drôlement prudent, pourtant.

— Pas assez, dit-elle. Je sais qu'il a une peur bleue de Pug Whiting.

CHAPITRE XXIII

Il y a des flopées de gens qui ont peur de Pug et il y a de quoi. Il est parfois salement vache dans sa chronique.

— Je sais que Roy est du nombre, insista-t-elle. Il passe presque tout son temps avec lui, alors que je sais pertinemment qu'il le hait.

Milan se mit debout.

— Voilà qui appelle une petite visite au sieur Whiting.

— Attendez-moi. Je vous accompagne.

Milan secoua énergiquement la tête.

— Jamais de la vie. Il ne faut pas que Whiting voie par qui j'ai été tuyauté sur ses manigances.

Elle vint se placer tout contre lui. Milan, gêné, pesta intérieurement de se trouver seul avec elle dans cette pièce vide à demi plongée dans la pénombre. Il dit précipitamment :

— De toute façon, je vais encore avoir besoin de votre aide, ce soir.

— Tous les soirs, si vous voulez.

— Disons dix heures.

— Si tard?

Elle s'approcha encore plus, lui bloquant le passage, si bien qu'il devait baisser la tête tout contre son visage pour lui parler. Un étrange sentiment d'irréalité envahit le détective.

— Je vais être occupé jusque-là, dit-il en mentant désespérément.

Il s'effaça à la manière d'un boxeur qui tente une esquive et, dans son mouvement, parvint à éviter d'un centimètre la main qu'elle levait pour lui prendre le bras.

Une fois franchie la porte, il accéléra l'allure, s'assura en se retournant qu'elle ne l'avait pas suivi. Il essuya son front en sueur et monta dans sa voiture.

Pug Whiting était à son bureau. C'était une petite pièce qui donnait sur le hall central de la rédaction du journal. Les yeux fixés sur sa machine à écrire, il mâchonnait un cigare quand Milan fit son entrée.

— Alors, vous la tenez cette histoire du tonnerre? demanda-t-il.

— Je suis venu pour ça, mentit Milan.

Il avait décidé d'y aller au culot et prit une chaise après avoir jeté son manteau et son chapeau sur un classeur. Whiting, les doigts posés sur les touches, attendait.

— Exclusivité! dit Milan sèchement. Fanny Riley n'est pour rien dans le meurtre de Fritz Elios.

Whiting poussa un soupir de déception et laissa tomber ses mains sur ses genoux.

— Elle a été identifiée par le chauffeur de taxi qui l'a

amenée là-bas. Le chauffeur du bus l'a reconnue et, dans son communiqué, Ogle annonce qu'elle était venue tuer Emile Elios mais que, dans le noir, elle s'est trompée. De plus, Ogle affirme qu'Emile trichait, à l'insu de Nat.

— Fritz était presque mort quand elle est arrivée.

— Oh! ils disent tous cela. Il faudra trouver mieux la prochaine fois, Milan.

— Soit, dit celui-ci. Je vous fais un échange. Une histoire du tonnerre contre une autre.

— Je ne marche pas : vous m'en devez déjà une.

— Celle-ci vaut le coup. De quoi foutre en l'air toute l'histoire des flics.

Il fit mine de se lever et ajouta :

— Après tout, si vous n'en voulez pas, il y a un autre journal en ville qui ne demandera pas mieux que...

Le visage belliqueux de Whiting perdit un peu de son ironie.

— N'essayez pas de me jouer un tour comme ça, Milan.

En un clin d'œil Milan mesura toute la méchanceté qui s'était fait jour dans les yeux du journaliste et dans la tension de sa mâchoire. Il se mit à rire.

— Je ne me laisse pas intimider aussi facilement, mon petit gars (il pointa un long doigt mince vers la poitrine de Whiting) je prends mes risques dans cette histoire, aussi je choisirai qui je voudrai.

Le journaliste remit son cigare dans sa bouche et s'arrangea pour faire apparaître un sourire tout autour.

— Asseyez-vous. Vous vous mettez facilement en rogne, hein? Je voulais m'assurer que votre histoire n'était pas du bidon.

— Je n'ai pas l'habitude de tromper les gens sur ma marchandise, dit Milan en se rasseyant.

— Allez-y, dites votre prix.

— Que savez-vous sur Roy Hiller?

Whiting feignit d'avoir l'air interloqué.

— A peu près autant que vous. C'est un dilettante et un expert d'art. Il a un revenu qui lui permet de faire à peu près ce qu'il veut. Il a de la veine au jeu et il aime sortir le soir.

Milan se leva à nouveau.

— Je n'aime pas non plus qu'on me trompe sur la marchandise.

— Là alors, je ne vous suis pas, dit le journaliste d'un ton légèrement inquiet. Vous feriez peut-être mieux de me poser des questions.

— D'où tire-t-il son argent?

— Héritage, je suppose.

Milan rafla au passage son chapeau et son manteau sur le classeur et se dirigea vers la porte. Whiting céda avant qu'il l'eût atteinte.

— Soit. Il fait le rabatteur pour Nat et Max Kane.

Milan reposa son manteau.

— Je le savais, mais je ne veux pas être obligé de vous arracher la vérité par petits bouts, Pug.

— Si vous le savez, ça va bien, dit Whiting en tirant sur son cigare.

S'apercevant qu'il l'avait laissé s'éteindre, il chercha une allumette.

— En dehors de cela, qu'est-ce que vous savez encore sur lui?

Whiting prit tout son temps pour rallumer son cigare. Il souffla l'allumette avec une lenteur encore plus marquée avant de répondre, en inclinant la tête sur le côté :

— Moi? Rien.

— Il vous communique des tas de tuyaux, en échange de votre silence.

Whiting eut un sourire condescendant.

— Si j'étais assez cinglé pour en convenir, j'ajouterais qu'il montre là beaucoup de sagesse, non?

— Ça ne serait pas suffisant pour qu'il ait peur de vous.

— Ah! parce qu'il a peur de moi?

— Oh! ça va bien, Pug, dit Milan sèchement, en sortant son paquet de cigarettes pour en choisir une. Toutes ces tractations au sujet des miniatures de Neilson, ne sont pas très catholiques. Je veux savoir le rôle exact qu'a joué Hiller là-dedans.

Ce n'était pas un coup d'épée dans l'eau, mais la seule conclusion logique que Milan pût déduire des différentes parties du puzzle. Il observa attentivement Whiting et s'aperçut qu'il avait touché le point sensible.

— Je vous ai dit tout ce que je sais de ces miniatures, Milan.

— C'est Fritz Elios qui a fait la copie des originaux?

Whiting, en guise de réponse, se contenta de hausser les épaules. Milan jeta sa cigarette à moitié consumée dans le cendrier.

— Ça va bien, dit-il. Si vous voulez en rester là je vais aller offrir ma marchandise ailleurs.

— Je ne sais même pas ce que vous avez à me donner en échange, gémit Whiting. Qu'est-ce qui me prouve que votre histoire vaut un pet de lapin?

A deux mains, Milan agrippa le bord de la table et se pencha en avant au-dessus de la machine à écrire.

— Vous m'avez déjà vu entôler quelqu'un?

Whiting, de la tête, fit signe que non.

— Pas encore, mais cela peut venir.

Milan se redressa.

— Je vous donne cinq secondes, Pug.

Il remonta sa manche pour découvrir le cadran de son bracelet-montre. Il connaissait l'avidité de Whiting et savait que celui-ci se demandait s'il était préférable de partager ce qu'il savait contre une histoire, ou de ne rien dire et de perdre l'histoire. Il rabaissa sa manche.

— Bon.

— Tout ce que je sais, s'empressa de dire Whiting, c'est qu'Hiller a fait vendre une série de miniatures par Max Kane à Nat Silone. En servant d'intermédiaire, bien entendu.

— C'est lui qui en a eu l'idée?

— Oui.

— Continuez, dit Milan. C'est peut-être tout ce que vous savez, mais comment l'avez-vous su?

— Ça, c'est mon boulot. Je l'ai découvert, tout simplement.

— Comment? insista Milan sans lui laisser le temps de souffler.

Il s'était rassis, sentant qu'il avait le dessus du fait même que Whiting avait commencé et ne pouvait plus s'arrêter sans risquer de perdre sur les deux tableaux. Le journaliste avait d'ailleurs trop laissé percer le bout de l'oreille pour reculer, et pas assez pour obtenir ce qu'il voulait.

Whiting mâchait maintenant son cigare avec inquiétude.

— C'est confidentiel, Milan. Je ne tiens pas à me couper de mes sources d'information.

— Si je me sers du renseignement, ce ne sera que lorsque cette source-là aura été définitivement tarie, dit Milan, puis il explosa : Comment?

— J'ai parlé à Fritz. Ou plutôt c'est lui qui est venu me trouver. C'est bien lui qui a exécuté les copies, mais quand Neilson a palpé l'assurance, Fritz a flairé quelque chose et il est venu me voir.

— Pour vous offrir de partager un petit chantage maison.

Whiting essaya d'avoir l'air blessé.

— Je ne mange pas de ce pain-là. Je serais vite en l'air dans mon business si je jouais à ce petit jeu-là. Je lui ai conseillé d'aller de l'avant si ça lui chantait. Je l'ai même engagé à le faire, mais je n'ai rien touché.

— Peut-être pas sous forme d'argent, en effet, dit Milan.

Mais il était bien tranquille : Whiting avait dû toucher sa livre de chair d'une manière ou d'une autre.

— Et c'est alors que vous avez sauté sur le poil de Neilson pour découvrir qu'il y avait Hiller derrière.

— C'est vous qui devriez faire mon boulot, dit Whiting d'un air écœuré. Pourquoi me demandez-vous tout cela si vous le savez déjà?

— Vous voyez donc le motif qu'aurait pu avoir Hiller pour tuer Fritz?

— Bien sûr que je le vois.

— Et pourquoi n'allez-vous pas le dire aux flics? demanda Milan.

— Je le garde pour la bonne bouche, dit Whiting en riant largement et en se renversant dans son fauteuil... Voilà. Maintenant vous en savez autant que moi. Et encore je n'ai pas voulu aller au fond des choses, car Hiller avait certainement une idée derrière la tête. Mais je veux bien être pendu si je sais laquelle. Il n'a tiré de tout cela qu'une misérable petite commission.

— Cela donne également à Hiller un motif sérieux pour tuer Neilson.

— Possible, mais il ne pouvait matériellement pas.

— Et pourquoi pas? Il allait souvent dans la loge de Fanny, non? Pourquoi n'aurait-il pas fait l'échange des armes? N'oubliez pas que c'est lui qui est allé trouver Fanny pour la mettre au courant des intentions de Neilson.

— Il avait donc bien une idée derrière la tête, après tout?

— Trêve de chinoiseries, Pug. Vous savez très bien qu'il était dans le coup avec Emile et Neilson pour truquer la roulette et coincer Nat.

Whiting fit un geste évasif, de ses petites mains.

— Peut-être. Et alors? Même si c'est Hiller qui a fait le coup, vous n'arriverez jamais à le prouver.

— Non, dit Milan très doucement. Le seul type qui pourrait donner aux flics suffisamment d'éléments pour qu'ils se mettent au travail, c'est vous, Pug (il sourit d'un air de profonde commisération)... et, si Hiller a tué deux fois, il peut très bien le faire une troisième, Pug. S'il a tué deux hommes pour les faire taire, il n'y a pas de raison pour qu'il s'arrête là.

Whiting leva vers lui des yeux dilatés par une stupéfaction incrédule. Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose puis la referma, enleva son cigare de ses lèvres et le regarda comme s'il n'en avait encore jamais vu. Il le remit enfin en place et referma sa mâchoire dessus avec un bruit sec.

— Qu'est-ce que vous essayez de faire? De m'effrayer?

— Vous avertir, Pug. Ne faites pas l'idiot et prenez bien garde à vous.

— Vous êtes bien soucieux de ma sécurité, tout à coup, Milan.

Le détective haussa les épaules.

— Je veux simplement vous voir vivre assez longtemps pour publier mon histoire. Comme elle n'est pas destinée à être publiée tout de suite, il faudra vous arranger pour tenir le coup encore quarante-huit heures.

Ce qui n'était pas beaucoup, songea-t-il.

Whiting bondit en hurlant :

— Je ne marche pas, c'est tout de suite ou...

— Ou rien, répliqua Milan, en le toisant de haut en bas. Il me faut les coudées franches et je ne tiens pas

à avoir Ogle dans les jambes. Il me serre déjà d'assez près.

Whiting, machinalement, regarda sa montre.

— De toute façon, donnez-la-moi avant midi.

Milan se demanda ce que pouvaient bien faire quelques heures de différence.

— Soit, dit-il. Après demain, midi.

Whiting repoussa sa machine de côté.

— Et je ne la veux pas noir sur blanc. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Je ne tiens pas à ce qu'elle soit envoyée ailleurs, par erreur.

— D'accord, dit Milan. Vous savez ce que je vous ferais, si, par hasard, cela arrivait?

— Je vous écoute, dit Pug, pour le ramener à son sujet.

— Bon. J'étais allé vérifier un tuyau chez Fritz Elios. Je l'ai vu, avant l'arrivée de Fanny.

— Où était-il?

— Chez Emile. Il se cachait et Emile, pendant ce temps-là, était allé à l'appartement de son frère. Je voulais des renseignements.

— Comment avez-vous su qu'il était là, s'il se cachait?

D'un ton négligent, Milan continua :

— J'ai chatouillé Emile avec un couteau jusqu'à ce qu'il me le dise. Je suis allé ensuite voir Fritz. Il était quatre heures moins le quart. Je l'ai trouvé mort.

Pug Whiting se frottait le menton en regardant Milan de l'air dont il eût examiné un fantôme soudain matérialisé.

— Comment était l'appartement? demanda-t-il d'un ton sceptique.

— Comme l'appartement d'Emile. Le lit était défait. Il n'y avait personne dans le living-room. Lumières éteintes, Fritz était dans la salle de bains, à genoux au-dessus de la baignoire. Le sang coulait. Il avait la gorge tranchée et le couteau était dans la baignoire, près de sa main. Ça avait l'air d'un suicide, mais on avait l'impression que quelque chose n'était pas naturel.

— Je vois que Fanny a bonne mémoire, dit Whiting d'une voix douce.

Milan se dressa sur ses jambes.

— Allez vous faire foutre.

Mais Whiting leva les mains d'un geste conciliant.

— Les flics n'avaleront jamais ça, Milan. D'autant moins que vous travaillez pour Nat Silone. Ils voudront une vraie preuve.

— Ils ne me croiront peut-être pas, admit Milan, mais ils croiront mon autre témoin. Polly Baird était avec moi.

CHAPITRE XXIV

Le ciel était encore très sombre, quand Milan quitta le bureau du journal, mais le vent avait perdu de sa force et la pluie ne tombait plus que par averses intermittentes.

Le détective resta un moment irrésolu sur le trottoir, se demandant par où continuer.

Il retourna d'abord à son appartement qui lui parut triste et vide. Vide à un point qui l'étonna. Le parfum de Fanny, qui était un parfum violent par nécessité professionnelle, flottait dans les pièces. Il était encore plus net sur le lit où il s'allongea pour essayer de réfléchir sainement. Mais l'odeur le troublait. Il se leva pour aller rôder dans la cuisine. Quoique Fanny eût été arrêtée dans l'après-midi, elle avait eu le temps de mettre de l'ordre partout. Il se mit à penser à elle, mais sans se sentir autrement ennuyé de la savoir en prison. Puis il songea à Polly dont l'instinct possessif le mettait mal à l'aise. Il fut tenté d'aller boire quelques verres pour se remettre d'aplomb, mais repoussa vivement cette idée. Ce n'était pas le moment de se noircir et de risquer encore un fiasco. De toute façon ce mode d'évasion ne s'était jamais avéré très efficace et, la dernière fois, le résultat le plus immédiat avait été de laisser Fritz recevoir un couteau dans la gorge et Fanny atterrir en prison.

La première chose à faire était d'aller voir Silone. La nuit qui venait serait sans doute longue. En prévision, il s'allongea et se contraignit à prendre quelque repos. Il ne tarda pas à s'endormir.

Il était presque huit heures quand il se réveilla. Il se

leva, prit un bain et passa son smoking. Avant d'aller à la Coupe de Cuivre, il s'arrêta en chemin pour manger un sandwich. Il n'était pas tout à fait neuf heures quand il entra dans le bureau de Nat. Celui-ci était là, visiblement écrasé par l'arrestation de Fanny. Des lignes d'épuisement lui tiraient les joues et les commissures des lèvres et il n'arrêtait pas de se passer les doigts sur les yeux comme un homme qui n'a pas dormi depuis longtemps.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt des miniatures, Nat?

— Cela ne me montrait pas sous un joli jour, répondit Silone. Et cela me donnait encore une raison de plus pour me débarrasser de Neilson.

— Une de plus, une de moins, dit Milan sèchement. J'en ai même d'autres à ta disposition. Les faits que j'ai fini par découvrir démontrent que Neilson avait l'intention de faire marcher une roulette truquée, avec la complicité d'Emile. A propos, où est Emile?

— Il n'est toujours pas venu, dit Nat. J'ai l'impression que les flics sont en train de le questionner.

— Pourquoi?

Silone haussa les épaules.

— Au sujet d'une chose qu'a dite Ogle. Lui aussi commence à découvrir quelques petites choses.

Milan ne releva pas la remarque.

— Je veux que tu me racontes tout de suite cette histoire de miniatures. Vas-y, accouche.

D'une voix monotone et lasse, comme s'il était depuis longtemps détaché de toutes ces contingences, Silone se mit à parler.

— Hiller est venu un jour me proposer de les acheter pour quarante-deux mille dollars. Vingt-sept pour payer Kane qui les avait et quinze en compensation d'une dette de jeu que Neilson avait ici. C'était une affaire.

— Répète ça, au sujet de Kane.

Silone répéta.

— Donc, demanda Milan, quand tu les as achetées, tu savais que tu donnais vingt-sept mille dollars à Kane?

Silone parut surpris.

— Non. Je ne l'ai appris que plus tard, quand j'ai découvert qu'elles étaient fausses.

Hiller avait donc menti. C'était une chose de plus contre lui.

— Continue, dit Milan.

— J'avais pensé que je pourrais être amené moi-même à les vendre. Il n'y a pas longtemps de cela et j'ai consulté Hiller. Il est venu les examiner et a découvert qu'elles étaient fausses.

— Comment l'a-t-il prouvé?

Silone eut un léger sourire.

— Oh! avec beaucoup de barratin, comme tous les experts, mais assez bien pour qu'il n'y eût aucun doute. Il est arrivé en me disant qu'il avait appris que Neilson avait fait exécuter des copies et qu'il voulait en avoir le cœur net. Il a fait diverses vérifications de la peinture en y enfonçant une aiguille. Il paraît que si elle ne se craquelle pas, cela veut dire qu'elle date de moins de cinquante ans. Ensuite il m'a fait une longue démonstration pour me montrer comment on peut vieillir l'ivoire artificiellement.

— Bon, et alors?

— Alors, j'ai essayé de rentrer dans mon argent. Neilson s'est dérobé et, en fait, quand j'ai enfin réussi à le voir, c'était ce fameux soir... tu sais ce qui est arrivé. C'était le soir de sa mort.

— Et l'argent de Kane? Tu as essayé de le récupérer?

— C'était trop tard. Quand j'ai appris, toujours par Hiller, que c'était Kane qui me les avait vendues, par son intermédiaire, j'ai été furieux, comme tu l'imagines, mais j'ai dû me rendre à l'évidence : j'étais bel et bien refait de vingt-sept mille dollars.

— Comment? Hiller te joue un tour de cochon comme celui-là et c'est tout ce que ça te fait? Ça te rend furieux, un point c'est tout?

— Pas après lui d'ailleurs, dit Silone en secouant la tête. Ce n'était pas de sa faute, il ignorait qu'elles appartenaient à Kane. Il avait cru les vendre pour le compte de Neilson et n'a su la vérité qu'après coup.

Décidément cet Hiller avait loupé sa vocation, il aurait dû faire du théâtre, se dit Milan. Mais pourquoi diable avait-il joué ce double jeu?

— Hiller t'a dit qui avait exécuté les copies?

— Non. Je ne le lui ai pas demandé. J'étais trop en rogne. De toute façon ça ne changeait rien.

Milan se leva.

— Montre-les-moi, Nat.

Il quitta le bureau derrière Silone et gravit l'escalier qui conduisait aux appartements. En entrant dans le salon, il s'écria :

— D'une façon ou d'une autre, Hiller est dans le coup, Nat! Je serais toi, je ne lui ferais pas confiance.

— Sois tranquille, je ne me fie pas à lui, mais dans cette affaire, il n'a touché qu'une commission minable.

C'était aussi l'opinion de Whiting, se rappela Milan, en suivant Silone jusqu'à une grande commode dont celui-ci tira le tiroir supérieur. Les dix miniatures apparurent. Elles correspondaient parfaitement à la description qu'en avait faite Hiller. Pour un profane comme Milan, elles avaient l'air d'une ancienneté satisfaisante. Au bout d'un instant, il se redressa :

— Désolé, dit-il, mais j'avoue qu'elles ne m'excitent pas beaucoup.

— Moi, si. Même si elles ne sont pas authentiques, en tant que copies, elles sont magnifiques.

— C'est Fritz qui en était l'auteur, laissa tomber Milan sans paraître y attacher d'importance.

Silone refermait le tiroir. Il se retourna très lentement pour regarder Milan.

— Fritz? (Un vague sourire apparut sur ses lèvres.) Un motif de plus contre moi. Quoique plus vague.

Ils redescendirent au bureau en silence. Quand il fut de nouveau assis dans son fauteuil, Milan reprit :

— Dis-moi, maintenant, en quoi consistait cette combine de Neilson.

— C'est Hiller qui m'en a averti. Là encore, je ne comprends pas pourquoi, car ça ne lui rapporte rien. Il gagne davantage chez Kane que chez moi. (Il étendit sa belle main, de son geste machinal, pour faire balancer la coupe de cuivre sur son bureau.) Kane, m'a-t-il dit, était derrière Neilson dans la combine. Il y avait déjà pas mal de temps que les bruits avaient commencé à courir.

— Pourquoi n'es-tu pas tombé à bras raccourcis sur Emile?

— Mon intention était, au contraire, de laisser filer le

plus possible de ligne, pour être bien sûr de les ferrer tous, d'attendre le moment où ils seraient tous suffisamment découverts pour qu'il leur soit impossible de reculer. Puisque Kane me cherchait, il allait me trouver.

— Oui, mais Kane ne regarde pas aux moyens. Ses gars sont armés.

— D'accord, seulement je suis tout de même plus malin que lui.

— Peut-être, dit Milan sans enthousiasme. Donc, quand Neilson a refusé de lâcher prise, tu as suggéré à Fanny de lui faire peur avec le revolver?

— Qui t'a raconté ça? demanda Silone d'un ton aigu. Fanny t'a dit quelque chose comme cela, Rick?

— Non, mais je me place du point de vue d'un flic.

— Tu me connais mieux que cela, non? Tu sais très bien que je serais incapable de faire le moindre mal à Fanny. Mais même dans ce cas pourquoi serais-je allé chercher ensuite un type comme toi, c'est-à-dire quelqu'un qui serait susceptible de fourrer son nez partout et de ne rien laisser dans l'ombre?

Milan resta un instant rêveur, puis il continua :

— Est-ce que Fritz est venu te faire une proposition après que l'assurance eut payé Neilson pour ses miniatures?

Silone eut l'air surpris, presque trop surpris, songea Milan.

— Fritz n'est jamais venu me proposer quoi que ce soit. Pourquoi?

— Il est allé trouver Whiting. Il flairait une bonne occasion de se faire un peu d'argent de poche sans douleur.

« Mais, bon sang, quand cessera-t-on de me raconter des blagues? » se dit Milan.

— Ce sale petit mouchard! s'écria Silone. C'est bien le gars que Fritz a dû tout naturellement aller trouver quand l'idée lui est venue de faire du chantage. (Il s'interrompit pour regarder Milan attentivement.) Mais où veux-tu en venir?

— Je me suis figuré un instant que tu étais peut-être au courant des miniatures fausses, après tout.

Il y eut un long silence, puis Silone fit de la main un geste résigné.

— Si c'est là ce que tu penses, va le dire aux flics.

— Je suis toujours à la recherche d'un autre coupable, dit Milan d'un air las. De toute façon, ce n'est pas aux flics que j'irais faire mes confidences. A moins d'y être forcé, mais Ogle n'est pas fou. Il trouvera toujours assez tôt. Moi je continue à chercher dans une autre direction. Si je ne me fous pas le doigt dans l'œil, je crois que j'ai trouvé, mais si je me trompe, je saurai que j'aurais dû m'en tenir à ma première opinion.

— C'est-à-dire que c'est moi?

— Oui, dit Milan, ma première opinion était que c'est toi, Nat.

Quand Milan arriva chez Polly Baird, elle l'attendait. Elle portait une nouvelle robe du soir, rose sombre, d'une ligne très simple, avec un col haut sur le cou comme celui de la précédente.

— Vous avez pris une lampe électrique? demanda-t-il.

— J'en ai apporté deux, dit-elle en lui tendant une sorte de lampe-porte-mine qu'il agrafa dans sa poche intérieure. J'ai deviné que nous allions faire un peu de cambriolage.

Elle souriait de tout son visage animé et enfantin :

— C'est passionnant, Milan.

Elle vira sur elle-même pour lui faire admirer sa robe.

— Vous l'aimez?

— Ça ira, dit-il d'un ton indifférent. Allons-y.

Elle fit la moue et le suivit sans rien dire dans la voiture.

— Par où commence-t-on? demanda-t-elle.

— Nous allons d'abord voir Emile Elios. Je veux savoir s'il a toujours aussi peur pour sa graisse.

— Vous avez fait quelque chose au sujet de ce que je vous ai dit?

— J'ai vu Pug et je vous ai mise dans le coup. (Il lui raconta brièvement l'entrevue.) Il faut donc faire vite si nous ne voulons pas être tous les deux dans le pétrin.

— Je dirai comme vous. Faites-moi encore cette description, demanda-t-elle.

Milan décrivit la chambre, le corps, comme Fanny l'avait fait pour lui, sans omettre aucun détail.

— J'espère que vous n'aurez pas à vous en servir, mais Whiting avait raison, les flics ne me croiront pas si je leur dis que j'étais seul.

— Ils me croiront, moi. Je suis une respectable femme d'affaires.

Milan tourna la tête pour la regarder.

— Ils voudront savoir pourquoi nous étions ensemble à quatre heures du matin.

— Je le leur dirai. Je n'ai pas honte de mes sentiments pour vous, Milan.

Dans sa bouche, la phrase eut l'air d'une caresse. Milan continua à conduire en silence, se demandant combien de temps cela durerait et comment il pourrait lui faire lâcher prise, le moment venu.

Le hall de l'Aristo Towers était désert quand ils y pénétrèrent. Les escaliers et le couloir étaient toujours aussi sombres et imprégnés de l'odeur de moisi que lors de sa première visite. Il s'arrêta près de la porte.

— Vous feriez peut-être mieux de rester dehors. Ça ne va pas être très joli à regarder, dit-il.

— Je vous ai dit que j'aimais les hommes très virils, répondit-elle.

— C'est que j'ai un compte à régler avec Emile.

Il cogna contre la porte et des bruits vinrent de l'intérieur, mais personne ne vint ouvrir.

— Appelez-le, vous, dit Milan.

Polly approcha sa bouche du panneau :

— Emile, Emile, je vous en prie...

Ils entendirent distinctement des pas. La jeune femme chuchota à Milan en souriant :

— C'est une vraie galanterie française!

La porte s'entrebâilla à peine. Polly se plaça devant l'ouverture et exhiba son plus radieux sourire, les yeux largement ouverts.

— Emile, je voudrais...

Le croupier n'eut pas l'occasion de répondre. Milan avait déjà fait le tour de Polly et fonçait dans la porte, l'épaule en avant. La chaîne, qui était mise à l'intérieur, céda avec un bruit de bois arraché et Milan se trouva catapulté au milieu de la pièce. Emile, le visage livide,

ses grands yeux noirs écarquillés de terreur, se recula tandis que Polly se glissait à son tour à l'intérieur et refermait soigneusement la porte à clé derrière elle.

CHAPITRE XXV

MILAN inspecta les lieux d'un regard circulaire. Emile avait été surpris au moment où il faisait ses paquets, comme en témoignaient les vêtements fourrés à la hâte dans les valises avec un manque de soin inhabituel chez Emile.

— Alors, on a le feu au derrière? Tu reviens de chez les flics, hein, Emile? dit Milan.

— Oui, dit Emile en continuant à reculer.

Il n'avait plus l'air d'avoir peur, mais de réfléchir intensément et vite. Milan l'observait et le vit avancer insensiblement vers un pardessus jeté en travers d'un fauteuil.

— Où cours-tu comme cela, Emile?

Emile refusa de répondre en secouant la tête, ce qui fit trembler ses bajoues.

— J'ai quelques petites questions à te poser, dit Milan en avançant de deux pas brefs, au moment même où le croupier empoignait le manteau.

Cette fois-ci, il ne se laissa pas prendre de vitesse et, de la main droite, lui arracha le manteau, tandis qu'il lui envoyait son gauche sur le nez.

Emile poussa un cri et partit à reculons en trébuchant. Il porta les doigts à son nez charnu et les ramena couverts de sang. Milan ramassa le manteau, tâta les poches et en sortit un « 32 » qu'il examina un instant. Puis il le lança à Polly qui l'attrapa adroitement au vol.

— Ne lui tirez pas dessus, dit-il. En tout cas pas tout de suite.

Puis il marcha sur Emile qui continua à reculer jusqu'à ce qu'il eût atteint le mur. Milan resta devant lui, en se maintenant hors de portée.

— Maintenant tu vas me dire pour qui tu as truqué la roulette de Nat.

Emile secoua négativement la tête. Milan fit un pas en avant et le gifla à la volée, tandis que le croupier esquissait un mouvement pour intercepter la main. Milan le gifla une seconde fois. Il se tenait sur ses gardes et, lorsqu'Emile leva le genou, il l'évita d'un pas de côté et lui lança la pointe de sa chaussure dans la rotule. Le croupier fit entendre un gargouillement d'animal blessé et s'aplatit davantage contre le mur.

— Dis-moi qui, Emile?

— Moi... je l'ai fait tout seul.

— Et qui te payait?

— Pour la roulette? Personne.

Milan poussa un soupir résigné et le frappa sur la joue, d'un coup sec destiné à lui faire très mal sans le mettre hors de combat. Emile tressaillit et, sans attendre, Milan recommença. Emile tenta une vague parade mais Milan, d'un coup de poing, lui écarta le bras. Une fois de plus Emile leva le genou que Milan fit dévier de la main tout en lui assenant un nouveau coup de pointe dans l'articulation. Cette fois, Emile se mit à crier, d'une voix perçante et aiguë de femme. Milan recula d'un pas.

— Qui te payait, Emile?

— Neilson. Moi, je...

— Mais qui avait eu idée de la combine? Qui te payait?

Implacable, Milan s'approcha, les yeux fixés sur le visage ruisselant de sueur du croupier, les poings prêts à partir. Mais Emile secouait toujours la tête en signe de refus et le détective dut se remettre au travail. Derrière son dos, Polly ne put retenir un petit halètement d'effroi. Après tout, se dit-il, elle avait voulu venir, malgré son avertissement. Il fallait donc qu'elle encaissât.

Il recula enfin et Emile, inerte, tomba en avant. Milan le prit sous les aisselles et le traîna jusqu'au lit où il le jeta sur le dos.

— Donnez-moi de l'eau!

Polly alla chercher un verre que Milan jeta à la volée sur le visage d'Emile. Celui-ci ouvrit les yeux, mais il avait maintenant les paupières trop gonflées pour y voir très clair. Péniblement il éleva une main jusqu'à ses lèvres sanglantes et tuméfiées et tressaillit au toucher.

— Tu as toujours peur, hein? C'est ça? Tu sais ce qui

peut t'arriver si tu parles. La même chose que ce qui est arrivé à Fritz. C'est pour cela que tu ne veux pas parler, hein?

De la tête, Emile fit un geste affirmatif.

— Et de qui as-tu peur?

Le croupier serra les lèvres, sans répondre.

— Ne m'oblige pas à recommencer, dit Milan. Si tu t'obstines, je vais aller le lui dire, en sortant d'ici. Et il s'amènera avant que tu aies eu le temps de récupérer assez de forces pour mettre les bouts.

— Il saura de toute façon, répondit Emile, d'une voix étonnamment forte étant donné son état.

Milan se retourna vers Polly qui se tenait debout à quelques pas derrière lui, les mains pendantes, jointes sur le revolver, l'air fasciné. Elle était très pâle, mais il devina qu'elle n'avait pas détourné les yeux un seul instant.

— Ne soyez pas dur à ce point, Milan, dit-elle.

— Foutez-moi la paix, dit-il sèchement. Tâchez de voir s'il n'y a pas une bouteille de vin quelque part. Généralement il en a toujours une à portée de la main.

Il retourna à Emile et le dressa sur son séant. Le croupier resta inerte, les épaules affaissées, son énorme ventre débordant par-dessus la ceinture de son pantalon. Derrière Milan, Polly dit d'une voix mal assurée :

— Voici le vin.

Il tendit la main dans laquelle elle mit la bouteille. C'était un litre de vin ordinaire, à moitié plein. Du pouce, Milan fit sauter le bouchon et passa la bouteille à Emile. Celui-ci se mit à boire avidement, comme si c'était de l'eau sans paraître ressentir particulièrement la brûlure de l'alcool sur ses lèvres. Au bout d'un moment, Milan lui enleva la bouteille.

— Bon, maintenant, tu vas être raisonnable, Emile. Je pourrais très bien te réduire en chair à pâté et te rendre incapable de bouger pendant une semaine. Tu penses bien qu'il ne te louperait pas, dans ce cas. Tandis que si tu parles, on t'enlèvera d'ici. Polly, finissez la valise, voulez-vous? On s'arrangera pour te trouver un petit coin tranquille où personne ne pourra te dénicher. Tu entends, Emile? Et, quand les flics lui auront mis la main dessus, tu pourras revenir ici.

— Ils ne l'auront jamais, dit Emile. Je ne serai jamais en sûreté.

— Et qui est ce monsieur tout-puissant? demanda Polly de l'autre bout de la pièce.

— Je sais qui c'est, dit Milan, et Emile sait que je le sais. Mais je veux le lui entendre dire. Je veux qu'il me dise comment Fritz a été amené à exécuter les copies et pourquoi on l'a tué à cause de cela. Je veux qu'il me dise pourquoi Neilson et lui ont été amenés à truquer la roulette de Nat.

— Non, ce n'était pas..., commença Emile mais il s'interrompit et resta silencieux, roulant ses gros yeux noirs.

Milan empoigna le devant tout sanglant de sa chemise.

— Dis-le, Emile. Dis-le!

Il le frappa sur la bouche et le croupier s'effondra sur le lit quand il le lâcha. Puis il le tira de nouveau à lui. Emile haleta :

— Max Kane!

Sans rien dire, Milan le frappa, de la main droite. La tête d'Emile fut projetée en arrière. Péniblement il avala assez d'air pour souffler :

— Hiller!

Alors Milan le lâcha. Il s'affala sur le lit, les yeux fermés.

Polly bouclait les valises et leva la tête. Elle entrouvrit les lèvres pour dire, à voix basse :

— Roy?

— Aidez-moi à sortir ce type d'ici.

Il fallut faire deux voyages. Le premier avec les valises, le second pour amener Emile jusqu'à la voiture, en le soutenant de chaque côté. Il était lourd et boitait presque car une de ses jambes avait été mise hors d'usage. Ils eurent toutes les peines du monde à le hisser dans la voiture. Milan était en nage.

— J'ai un de mes vieux copains, dit-il à Polly, qui tient une de ces maisons de repos privées où l'on ne pose pas de questions aux clients.

Il traversa la ville, en faisant quelques zigzags, par prudence, et prit la direction de Tacoma. A peine sorti des limites, il tourna à gauche et aborda une petite côte qui le conduisit à une vieille maison abritée derrière un bouquet d'arbres. Il arrêta la voiture devant le porche

d'entrée et descendit. Au bout de quelques secondes, il revint avec deux infirmiers en blanc, qui sortirent Emile de la voiture pendant que Milan déposait les bagages sur les marches.

— Faites-y attention, dit-il. Il n'est pas à jeter à la ferraille, mais simplement un peu courbaturé. Vous m'enverrez la note.

Il ouvrit la portière, se glissa derrière son volant et fit demi-tour. Polly, d'une main qui tremblait légèrement, alluma une cigarette.

— Vous êtes un drôle de gars, Milan. Vous écrabouillez à moitié un homme pour obtenir une réponse que vous connaissez déjà et ensuite vous payez sa note d'hôpital.

— Il fallait que je sois sûr.

— Et vous êtes sûr?

— Non, dit Milan avec une expression soudaine d'amertume, mais j'ai la sensation que je me rapproche.

— Je voudrais bien boire quelque chose, dit Polly qui ajouta d'un ton piteux : je n'aurais pas cru que cela me ferait tant d'effet.

En passant devant le club privé de Polly, Milan arrêta la voiture et ils entrèrent. Il y avait beaucoup de clients à cette heure, et ils eurent du mal à trouver une table tranquille. Milan prit de l'eau minérale et Polly son bourbon ginger ale habituel. Après le premier elle reprit des couleurs et s'en servit un second.

— C'est le dernier, dit Milan.

— Soit, dit-elle en souriant. Je ne me risquerai plus maintenant à vous désobéir.

— Tant que vous ne me cachez rien.

— Jamais. Jamais plus.

Milan toussota et se hâta de changer de sujet.

— Vous allez appeler Hiller au téléphone. S'il est chez lui, tâchez de trouver une excuse et dites-lui n'importe quoi. S'il n'y est pas, c'est parfait. C'est tout ce que je veux savoir.

Docilement, elle fila vers le téléphone. Milan resta en tête à tête avec son eau minérale. Les choses commençaient évidemment à prendre tournure, mais il y avait toujours de nombreux trous dans la trame. Peut-être

cette dernière expédition serait-elle enfin le fragment qui viendrait compléter le tableau.

Polly revint en disant :

— Pas de réponse. J'ai appelé l'appartement et le magasin pour plus de sûreté.

— Bon, dit Milan en se levant et en se dirigeant à son tour vers l'appareil.

Il appela la Coupe de Cuivre.

— Dis-moi, Nat, est-ce qu'Hiller est là?

— En chair et en os. Tu veux lui parler?

— Non, mais comme je vais aller chez lui, je ne tiens pas à ce qu'il me tombe dessus. Peux-tu le retenir chez toi?

— Il en a encore pour une bonne heure, ici. Peut-être plus, et ensuite il ira sans doute, comme d'habitude, chez Kane. C'est sa tournée habituelle.

— Assure-t'en, veux-tu?

Milan raccrocha et revint à la table.

— Finissez votre verre, dit-il à Polly et grouillons-nous.

Elle renonça à son verre pour aller plus vite et le suivit.

Le détective conduisit à toute allure et gara la voiture dans un cul-de-sac, à proximité de chez Hiller. Puis il se dirigea vers l'arrière de l'immeuble et reluqua un instant les fenêtres plongées dans l'obscurité. Polly le suivait de près. Il se tourna vers elle et ne vit que le dessus de sa tête, tant elle se tenait près.

— Vous pouvez retourner m'attendre dans la voiture, si vous avez peur.

— Pas du tout. D'ailleurs je sais un moyen d'entrer sans la moindre difficulté.

Milan, avant de quitter la voiture, s'était muni d'un tournevis et d'un petit poinçon.

— Ça économiserait évidemment du temps et des saletés, dit-il. Allez-y. Passez devant.

Pour quelqu'un qui portait des talons hauts, elle se débrouillait drôlement bien pour ne pas faire de bruit. Elle grimpa l'escalier de service jusqu'à une petite véranda, avec Milan sur ses talons. Il fit le guet, accroupi dans le noir, pendant qu'elle s'attaquait à la porte gril-

lagée. Il n'entendit qu'un léger grattement et la porte s'ouvrit en grinçant.

Ils se glissèrent à l'intérieur.

Elle passa devant pour atteindre la seconde porte. Il y eut un nouveau grattement léger et la porte s'ouvrit silencieusement vers l'intérieur. Une fois entré, il chercha le verrou à tâtons et referma la porte sur eux.

— Epingle à cheveux, chuchota-t-elle. Nous sommes déjà entrés comme cela un jour où Roy, Larry et moi étions... Nous sortions beaucoup ensemble, à l'époque. Roy était saoul et avait perdu ses clés.

— Du travail bien fait, approuva Milan, quoique, dans son for intérieur, il fut quelque peu choqué.... Il devrait cependant avoir de meilleures serrures.

— Il prétend toujours qu'il n'y a rien chez lui qui vaille la peine d'être volé.

Ils étaient dans une cuisine plongée dans une obscurité presque totale. Milan sentit frissonner la jeune femme.

— Dépêchons-nous, dit-elle, cela me rend nerveuse.

Milan alluma sa lampe électrique et elle l'imita. Brièvement, il lui expliqua comment placer sa main sur l'ampoule pour bien l'abriter. Une porte menait au living-room. Elle était grande ouverte, le battant repoussé jusqu'au mur. Milan entra le premier. Sa lumière ne projetait qu'une vague tache de clarté sur le sol. Le silence pesait sur toute la maison. Les locataires voisins devaient être sortis, à moins qu'ils ne fussent déjà endormis. Aucune voiture ne passait sur la route et seul le beuglement sourd d'une sirène quelque part dans le détroit, leur parvint à travers l'épaisse obscurité.

Milan décida de commencer par le mur, côté cuisine, en partant de la porte et de le suivre dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre. Il avait presque accompli la moitié du tour quand il sentit que Polly lui saisissait convulsivement le bras et y enfonçait les ongles d'un mouvement spasmodique.

— Milan.

Le chuchotement terrorisé, près de son oreille lui fit l'effet d'un hurlement. Et, à l'agitation de la lampe qu'elle tenait à la main, il mesura le tremblement qui l'avait saisie. Elle ne pensait d'ailleurs plus à en mas-

quer l'éclat laissant jaillir un faisceau rigide et brillant.

Et au bout, dans le disque de lumière, il y avait un homme. Prostré sur le divan, il avait l'air de les narguer. Milan ajouta sa lumière à celle de la jeune femme, mais l'homme ne scilla pas. Le regard braqué sur eux, la bouche remontée dans un sourire bizarre et narquois, il restait immobile.

C'était Pug Whiting et il était mort.

CHAPITRE XXVI

En trois enjambées, Milan fut devant lui. Il se pencha sur lui pour mieux voir et en même temps le masquer à Polly. Le journaliste était adossé dans un coin du divan, de telle façon que, même mort, il ne risquait pas de tomber. Ses petites jambes touchaient à peine le sol et une de ses mains s'enfonçait sous le coussin, contribuant ainsi à le maintenir en équilibre. Une tache continuait à s'étendre, de minute en minute, sur le plastron de sa chemise. Elle commençait à peine à sécher. Il avait un couteau fiché dans la poitrine et on l'avait visiblement retourné dans la plaie pour faire un trou plus grand. Un simple couteau à découper qui, pensa le détective, provenait certainement de la cuisine d'Hiller.

Il l'examina de plus près et s'aperçut que ce qu'il avait pris tout d'abord pour un sourire narquois était en réalité une expression de surprise. La surprise d'un homme qui découvre que celui dont il ne se méfiait pas est un assassin.

Polly, la respiration légèrement sifflante, se coula près de Milan.

— Ne restez pas là, lui dit celui-ci.

— Je ne crierai pas, dit-elle en poussant un soupir qui, malgré elle, se termina en petit cri; cela règle la question, n'est-ce pas?

— A peu près, dit Milan calmement. C'est de ma faute, s'il a été tué, ajouta-t-il un instant plus tard. (Il emmena la jeune femme.) On ne peut plus rien pour lui. Continuons.

— La police?

— On les appellera, mais tout à l'heure. Ils ne peuvent plus rien pour lui, de toute façon.

Elle eut un frisson très violent et se laissa conduire jusqu'au mur. Milan se remit au travail, méthodiquement et arrêta enfin son pinceau lumineux sur les tableaux qu'il cherchait. Il les décrocha avec peine car ils étaient très lourds et se souvint qu'Hiller lui avait dit que l'un était en teck et l'autre en acajou. Il posa celui en teck à plat sur le tapis et s'agenouilla. Lentement, méticuleusement, il promena sa lumière sur l'intérieur du cadre.

— C'est pourtant la seule explication qui ait un sens, dit-il en sortant la plus petite lame de son canif de poche. Sur la face intérieure du cadre, il y avait une fente très visible, tout le long du côté. Il y introduisit sa lame qui pénétra jusqu'au manche et fit pression en soulevant. La partie intérieure du cadre céda brusquement, avec le bruit d'une minuscule serrure qui se brise. Il s'aperçut qu'elle était maintenue par des charnières très fines, dissimulées sur l'autre face. Dans le long réceptacle, sous la lumière des deux lampes électriques, apparurent les dix miniatures.

— Pour ma part, je ne vois aucune différence avec celles de Nat, dit Milan en les fourrant dans ses poches qui furent gonflées à éclater.

Il se mit au travail sur le second cadre. C'était plus facile car il savait maintenant comment manœuvrer. Lorsque le couvercle eut cédé, il se trouva de nouveau devant dix autres miniatures, exactement semblables à celles qu'il avait dans la poche.

— Voilà. Maintenant ça concorde, dit-il. Tous les morceaux s'enclenchent comme...

Mais il ne termina pas sa phrase. Il s'arrêta net et retint son souffle. Un bruit venait de se produire, puis un second...

C'était un bruit de pas. Des pas qui ne cherchaient pas à se dissimuler. Il éteignit sa lampe, imité par Polly. Dans l'obscurité, il sortit hâtivement les dix miniatures du second cadre et les passa à la jeune femme, puis il remit les tableaux au mur. Il prit Polly par le bras et la guida vers la porte du fond.

Avant d'avoir pu atteindre le fond de la cuisine, il aperçut la silhouette de deux hommes arrêtés devant la véranda et qui semblaient attendre.

Se déplaçant silencieusement sur le tapis, il ramena Polly vers le devant de la maison et souleva légèrement le rideau pour regarder dans la rue.

— Il faut absolument que je sorte d'ici, dit-il. Ils vont vous attraper. Niez tout. Dites-leur que je vous ai amenée ici de force. Pourrez-vous tenir le coup une demi-heure? Il ne m'en faut pas plus. (Il lui serra le bras dans le noir.) Seulement une demi-heure, et ensuite, dites-leur que je suis allé chez Kane. Ogle viendra m'y chercher, c'est tout ce que je veux. D'accord?

Il sentit qu'elle tremblait. Elle lui fit perdre quelques secondes en se serrant très fort contre lui.

— Je ferai tout ce que vous me commanderez, Milan.

— Bon, dit-il. Quand je vous presserai la main, mettez-vous à crier et sauvez-vous. Compris?

Il entendit un « oui » chuchoté et la ramena avec lui dans la cuisine. Il vida ses poches pour poser les miniatures sur la table de bois blanc et lui en fit faire autant. Puis, caché derrière la porte, dans l'ombre du frigidaire, il lui pressa la main.

Elle poussa un cri aigu, déchirant, et partit en courant avant que le bruit strident ait eu le temps de s'éteindre. La porte céda sous la pression extérieure et les deux policiers en civil se précipitèrent en projetant la lumière de leurs torches électriques en direction du salon où, l'espace d'une seconde, apparut Polly, les jupes relevées au-dessus du genou, lancée en pleine vitesse.

— Arrêtez.

Elle disparut dans le living-room tandis que Milan entendait s'ouvrir la porte de la façade. Les deux hommes continuèrent leur poursuite.

Milan traversa le porche et avait à peine descendu les marches qu'un flic en uniforme surgit de l'ombre.

Milan n'avait pas le choix. D'un gauche court, en arc de cercle, il envoya le flic rebondir contre le pare-chocs de sa voiture. Sans perdre une seconde, il le souleva et le frappa de nouveau et cette fois le laissa s'écrouler. Puis il se glissa derrière le volant et, du pied, écrasa le starter.

Ce n'est qu'en arrivant aux abords des jardins de l'Université qu'il eut la certitude de n'être pas suivi. Il fit demi-tour dans l'avenue et s'arrêta dans un drugstore encore ouvert pour donner un coup de fil hâtif à Nat Silone.

— Hiller est toujours là?

— Non, il est parti chez Kane.

Milan raccrocha et sortit en vitesse. Cela simplifiait les choses. Il s'introduisit discrètement dans le parc à voitures de Kane, plaça la sienne contre un mur, dans l'ombre épaisse du bâtiment, puis il vint à pied vers la porte arrière et frappa.

Le veilleur ouvrit le judas pour lui jeter un coup d'œil méfiant.

— Va dire à Kane que les flics s'amènent. Demande-lui s'il ne préfère pas me voir. (L'homme lui rit au nez.) Va lui dire qu'on a trouvé les vraies miniatures chez Hiller, ajouta-t-il avant que l'autre ait eu le temps de répondre.

Le judas se referma d'un coup sec. Il y avait une chance sur deux pour que ça marche, songea-t-il. Cela dépendait du plus ou moins de justesse de ses suppositions.

La porte s'ouvrit presque aussitôt et le veilleur lui fit signe d'entrer. Milan passa devant lui, attendit que l'homme l'eût tâté pour s'assurer qu'il ne portait pas d'arme et entra directement dans le bureau de Kane. Celui-ci était assis à sa place et le regardait avec une expression de haine froide. Milan referma la porte. Il s'assit dans un fauteuil et allongea ses jambes devant lui.

— Tu as commis une erreur, Kane.

— Oui, en te laissant vivre encore ces dix dernières années. Allez, accouche, vite.

Milan, calmement, se pencha en avant et fit tomber la cendre de sa cigarette dans une petite coupe posée sur le bureau.

— Tu as fait une erreur en prévenant les flics que Fanny était chez moi. Tu as voulu dégommer Nat trop vite. Il aurait certainement mieux valu que tu attendes un peu.

Voyant que Kane ne disait rien, il continua :

— Parce que les flics n'ont pas cessé de me suivre depuis et, ce soir, quand je suis allé chez Hiller, ils m'ont bondi sur le paletot au moment où je venais de découvrir les miniatures. (Il souriait de ses lèvres minces, sans quitter Kane des yeux.) Je les ai laissées là-bas, pour qu'Ogle les trouve et je lui ai laissé également Polly Baird pour qu'elle parle à ma place. Elle est au courant, Max.

— Bobards et barratin. Et si tu parlais net, pour changer?

— Soit. Hiller est devenu rabatteur chez toi pour payer ses dettes de jeu. Puis, voyant que ça rapportait, il est allé faire la même proposition à Nat. Et c'est ça qui t'a donné cette brillante idée. Tu voulais éliminer Nat depuis longtemps. C'était l'occasion ou jamais.

— Les flics vont sûrement me faire pan-pan pour ça, ironisa Kane.

— ...Or Hiller s'est arrangé d'une manière ou d'une autre pour avoir quelque temps les miniatures de Neilson à sa disposition. Probablement sous le prétexte de les exposer dans son magasin. Il en a profité pour faire exécuter les copies par Fritz et ensuite il procéda de la manière suivante : il raconta à Neilson ce qu'il venait de faire et lui suggéra de t'en refiler une série en paiement d'une dette de jeu. Puis il t'a mis aussi dans la combine, à moins que ce ne soit toi qui en aies eu l'idée le premier. Ensuite, il eut l'idée de vendre les faux à Silone.

Kane, sans dire un mot, glissa une de ses mains sous le bureau pour appuyer sur un bouton. Milan attendit que la porte s'ouvrît. Roxie passa la tête.

— Pas encore, Roxie, dit Kane. Je n'ai pas fini avec lui. Hiller est arrivé?

— Il travaille.

— Envoie-le-moi.

La porte se referma et Kane se tourna vers Milan.

— Ce que tu racontes l'intéressera certainement.

Hiller entra rapidement, salua Milan et regarda Kane d'un air interrogateur.

— Asseyez-vous et écoutez, dit Milan qui répéta ce qu'il venait de dire à Kane.

Le visage d'ordinaire plaisant de l'antiquaire était

devenu très grave, mais il ne fit aucun commentaire. Milan continua pour ses deux interlocuteurs :

— Hiller savait bien que tu voulais dégommer Nat pour prendre sa place. Vous avez commencé de la manière suivante. Vous avez établi votre plan ensemble. Hiller a vendu les faux à Nat. L'opération te remboursait, Max, et devait censément régler également la dette de Neilson. Ensuite, il est allé voir Nat et lui a appris que les miniatures étaient fausses. Colère de Nat qui bondit au plafond. Entre-temps vous réalisez ensemble votre chef-d'œuvre, à moins qu'Hiller n'ait agi seul. Vous volez les vraies miniatures à Neilson. Nat est coincé, car il se trouve dorénavant dans la situation d'un receleur. Et Neilson aussi. Celui-ci découvre qu'il s'est fait avoir de tous les côtés et que si la compagnie d'assurances découvre qu'il avait déjà vendu les miniatures, il sera accusé de vol. S'il se retranche derrière le fait qu'il n'a vendu que des copies, il sera poursuivi pour faux.

— Comme c'est passionnant, hein, Milan? dit Kane.

Mais Milan observait Hiller qui conservait un visage impassible, modelant son attitude sur celle de Kane.

— C'est alors que vous avez dicté vos conditions à Neilson. S'il accepte, il sera à l'abri et de plus, réglera ses dernières dettes de jeu. Hiller avait appris qu'Emile volait Nat. Il s'en servit pour l'obliger à marcher dans votre combine. A moins que vous ne l'ayez acheté, tout simplement. Peu importe d'ailleurs.

— Il volait, dit Kane comme s'il n'importait plus maintenant que Milan sût ou non.

— C'est alors que vous avez tout combiné pour que cette accusation de malhonnêteté portée contre Nat reposât uniquement sur les épaules de Neilson.

Brusquement Kane se dressa sur ses pieds en regardant alternativement Milan et Hiller. Celui-ci se contenta de hausser les épaules. Kane écrasa du poing le bouton d'appel. Milan bondit vers la porte, mais n'eut pas le temps de l'atteindre. Roxie entrait.

Milan lança son droit, mais Hiller, de derrière, le frappa à l'épaule, en lui faisant dévier le bras et perdre l'équilibre. D'un saut en arrière, Roxie s'écarta et sortit son revolver. Milan se retourna tandis qu'Hiller reculait vivement pour se mettre hors de portée.

Milan eut un rire sans gaîté.

— Hiller, vous êtes un idiot.

— Enlève-moi ça, Roxie, dit Kane. Il va falloir que je m'occupe des flics.

Roxie tourna vers Milan des yeux durs et dit, d'un ton lourd de sous-entendus :

— C'est-à-dire?

— Ça, ce sont tes oignons, dit Kane. C'est toi qu'il a frappé, non?

CHAPITRE XXVII

MILAN fit deux pas en avant, mais voyant le revolver de Roxie pointé à la hauteur de son estomac, il s'arrêta.

— Hiller je vous ai dit que vous étiez un idiot, dit-il en se tournant vers Kane, sans faire attention à Roxie. ... Et il y a deux ou trois petites choses qu'Hiller ne t'a pas dites, Max. Tout d'abord qu'il avait averti Silone de tes plans depuis longtemps.

Kane tourna vers Hiller sa figure écrasée :

— Pourquoi?

Hiller se mit à rire sans le moindre embarras.

— Pourquoi l'aurais-je fait?

— Ce n'est pas tout, continua Milan. Pug Whiting savait quelque chose sur Hiller et lui flanquait la frousse. Car si Pug était venu te le dire, Max, Hiller était fichu.

Il dut se tortiller le cou pour voir la réaction d'Hiller et ajouta :

— C'est pour cela que vous avez tué Pug, n'est-ce pas, Hiller?

La lueur de mépris qu'il y avait dans les yeux de l'antiquaire disparut.

— Pug! Je n'ai pas tué Pug, dit-il avec un tel accent de sincérité que Milan s'arrêta pour réfléchir une seconde.

Puis il continua :

— Je l'ai trouvé chez vous, en même temps que les miniatures. Les deux collections.

D'une voix étrange, Kane dit :

— Mais Nat en a une des deux.

— Parfaitement, seulement Hiller en avait quand même deux, dit Milan en souriant de l'expression du visage de Kane... et c'est là qu'il allait te posséder, Max. Quand tout le chahut se serait apaisé, il comptait bien vendre une des collections, partager avec toi, mais il avait fait exécuter deux collections pour être bien sûr de garder les vraies pour lui, de façon à les vendre grassement plus tard et à garder tout l'argent pour sa pomme.

— J'allais justement te le dire, Max, fit Hiller.

— De même qu'il s'apprêtait à te dire qu'il avait prévenu Nat que c'était toi qui avais touché les vingt-sept mille dollars, continua Milan en riant,... de façon que Nat pût avoir une arme contre toi. Car enfin, Nat ne manquerait pas un jour ou l'autre de devenir méchant, lui aussi, qu'on lui ait refilé des miniatures fausses pour des vraies.... Vois-tu, Hiller en avait marre du boulot de rabatteur. Il s'est dit qu'il pourrait très bien vous dresser l'un contre l'autre et ensuite, quand vous vous seriez détruits mutuellement, prendre vos places à tous les deux...

A l'expression d'Hiller il vit qu'il avait assemblé correctement les fragments du puzzle et qu'il avait touché juste. Il n'en demandait pas plus. Kane le comprit également et son visage ratatiné se plissa encore davantage en un masque d'une dureté telle que ses petits yeux devinrent presque invisibles.

— Emmène Hiller aussi, Roxie, dit Kane.

— Si vous collez tout sur le dos de Kane, les flics vous relâcheront facilement, Hiller, dit Milan. Vous n'avez qu'à dire qu'il vous a obligé à faire tout ça, à la suite d'un chantage. Dites-leur que Whiting était au courant et que c'est pour cela qu'il a été tué. (Sa voix était maintenant chargée d'une douce ironie.) Il y a comme cela des tas de choses que vous pouvez dire, Hiller.

Celui-ci parut n'avoir pas entendu. Il se tourna vers Kane et dit :

— Ecoutez-moi, Max...

Kane fit un simple geste et Roxie vint se placer à côté d'Hiller et de Milan. Il resta en arrière de quelques pas tandis que Milan s'engageait dans le corridor. Hiller

hésita puis le suivit. Milan avança lentement jusqu'à ce qu'Hiller fût juste derrière lui et Roxie en deuxième position. En entendant la porte se refermer, il fit prestement demi-tour, attrapa Hiller par l'épaule et le jeta sur Roxie. Il suivit tout le paquet en plongeant loin et bas.

Le revolver fit un bruit net et étourdissant. Milan entendit crier Hiller, mais sans le voir. Il avait le visage enfoncé dans le ventre de Roxie et tenait d'une main le poignet au revolver. De l'autre il se mit à pomper dans le soufflet de Roxie et l'entendit suffoquer. Hiller criait toujours. Kane ouvrit violemment la porte pour rencontrer le revolver braqué sur lui que tenait Milan.

— Ce n'est pas pour cette fois-ci, Max.

Celui-ci, complètement éberlué, dit comme malgré lui :

— Où est mon type?

De son arme, Milan fit un petit geste évasif.

— J'imagine que c'est Ogle qui a dû l'attraper. Il a eu largement le temps d'arriver.

Dans son dos, il entendit la voix du lieutenant.

— Ça va, Milan. Je prends la suite.

— Vous êtes aussi lent que vous êtes couillon, dit le détective en lui tendant son revolver.

Puis il s'agenouilla près d'Hiller qui avait maintenant cessé de crier pour se mettre à gémir.

— C'est le choc, dit Milan. Fermez ça, Hiller. Il vous a touché au bras. Vous vivrez assez longtemps pour raconter tout ce que vous savez sur Kane à notre ami Ogle.

Le lieutenant était furieux. Quand il eut entendu toute l'histoire, il se mit à récriminer :

— J'en ai plein le dos de cette affaire. Et puis, il y a l'autre poule qu'on a attrapée, qui ne veut rien dire.

— C'est elle la propriétaire des miniatures que vous avez probablement retrouvées, dit Milan qui raconta aussi cette partie de l'affaire, et vous avez trouvé le corps de Whiting chez Hiller. Il peut très bien l'avoir tué pour les mêmes raisons qui l'ont poussé à tuer Fritz : pour mettre fin à un chantage.

La sueur au front, il surveillait attentivement les réactions d'Ogle. Hiller bondit :

— Je n'ai pas tué Whiting. Je ne savais même pas qu'il était chez moi. Je...

— Eh bien! alors, allez-y, racontez votre histoire, dit Milan.

Ogle, patiemment, écouta Hiller narrer sa version et tout mettre sur le dos de Kane, comme Milan le lui avait soufflé. En voyant Ogle ponctuer le récit de mouvements de tête approbateurs, Milan cessa de transpirer.

— Vous ne risquez pas de me mettre la main dessus, Ogle, dit Kane d'un air mauvais. Tout ça est une sale combine.

— Ce ne sera pas l'avis de la compagnie d'assurances, répondit le policier, pas plus que celui du type qui vous passera la corde au cou.

Les choses paraissaient maintenant bien en place dans l'esprit d'Ogle, songea Milan. Il dut résister à son violent désir de tout laisser dans cet état, de sauver Nat, mais il dit finalement, d'un ton de profonde lassitude :

— Emballez-les, Ogle. Nat pourra nous expliquer le reste, ainsi que Fanny.

— Celle-là, je ne la relâche pas, Milan.

— Je ne vous l'ai pas demandé, mais vous pouvez l'amener chez Silone, non?

— Elle est en taule et elle restera en taule.

— Vous avez peur de quoi? Qu'elle se débine?

— C'est de vous que je me méfie, dit Ogle sèchement.

— Comme vous voudrez, dit Milan. Si vous ne voulez pas que l'affaire soit liquidée... c'est comme vous voudrez.

Il alluma une cigarette et parut se désintéresser de la question. Ogle le regardait en pesant visiblement le pour et le contre. Il prit enfin une décision :

— Soit, Milan (il fit signe à ses hommes d'emmener Kane et Hiller) mais j'ai aussi un compte à régler avec vous. Vous feriez bien de vous tenir à carreau. Je pourrais très bien vous arrêter, vous et elle.

— Soyez tranquille, dit Milan, la bouche sèche.

CHAPITRE XXVIII

J'AI l'impression d'être une criminelle, dit Polly, pendue au bras de Milan.

Un policier en civil marchait à sa droite et un autre à la gauche de Milan.

— Ça vous amuse toujours? demanda Milan.

Elle se passa la langue sur les lèvres avant de répondre :

— Oui, seulement j'ai peur pour vous, Milan.

— Je vous ai déjà dit de ne pas avoir peur pour moi.

Elle était maintenant rôdée à ses manières brutales car elle ne lui lâcha pas le bras. Ils entrèrent chez Silone par la porte de derrière. Ogle suivait, en compagnie de Fanny, elle-même flanquée d'une gardienne de la police.

Nat Silone était à son bureau. A leur entrée, il se leva et dit :

— Qu'est-ce qui se passe, Rick?

— Je viens liquider l'affaire, dit Milan sans sourire.

Il entra dans le bureau en tirant Polly après lui et se retourna de façon à ne pas perdre de vue Silone au moment où il allait se trouver face à face avec Fanny.

Ogle fit entrer celle-ci la première. En apercevant Nat, elle courut se jeter dans ses bras, tandis qu'il contournait son bureau. On aurait entendu tomber une épingle. Il l'étreignit. L'expression de son visage faisait peine à voir. Milan remarqua que le rouge lui remontait le long du cou et lui envahissait le visage et découvrit que Nat Silone était embarrassé.

— Ça va bien, ça suffit, dit Ogle.

Il fit installer tout le monde. Polly et Fanny dans les fauteuils, Silone derrière son bureau.

Une fois de plus, Milan fit son récit des événements. Il commençait à se sentir fatigué du son de sa propre voix, mais, cette fois, il s'adressa à Silone, sans rien omettre.

— Tu vois comment c'était emmanché, Nat?

— Oui, je vois, dit Nat de sa voix douce.

Fanny leva les yeux vers lui, puis les détourna.

— Nat voulait que je démasque Hiller, mais en prenant soin de m'en dire le moins possible pour que je ne puisse pas penser que c'était voulu de sa part, continua Milan en s'adressant cette fois à Ogle. Il n'était peut-être sûr de rien et ne voulait pas risquer d'accuser un innocent.

— Exactement, Rick, dit Silone.

— C'est alors, continua Milan d'une voix morne, que je me suis mis à réfléchir. La culpabilité de Nat était pour moi si évidente que, pendant quelque temps, elle m'a masqué Hiller. Et, quand j'en suis arrivé là, j'ai découvert que cela n'excluait toujours pas la culpabilité de Nat (de nouveau il se tourna vers Silone)... parce que rien n'était plus simple pour toi que de faire l'échange des revolvers chez Fanny. Et tu avais de bonnes raisons de te débarrasser de Neilson. Fanny commençait à perdre sa confiance en toi... la preuve, c'est qu'elle prêtait l'oreille à toutes ces rumeurs qui affirmaient que tes jeux étaient truqués. D'autre part, le meurtre de Fritz pouvait bien avoir été le résultat d'une erreur... Tu pouvais l'avoir tué en croyant tuer Emile.

Silone toussa légèrement.

— Je vois, en effet, comment tu te représentais tout cela.

— Bien sûr, dit Milan, en évitant de le regarder. Tu pouvais avoir attiré Whiting chez Hiller. Ne serait-ce que sous le prétexte de lui donner une bonne histoire. Donc, des deux côtés, la balance était égale. Nat avait toujours aimé Fanny comme une fille... mais en voyant leur rencontre, ce soir, j'ai compris que cet amour s'était transformé, pour tous les deux.

Il se tourna à nouveau vers Ogle.

— Nat s'est senti embarrassé tout à l'heure. Peut-être même ignorait-il jusqu'à aujourd'hui la nature de ses sentiments pour Fanny.

— Peut-être, Rick, dit Silone. Merci. Je savais en t'appelant que tu étais l'homme qu'il me fallait.

— Aussi j'ai voulu d'abord vérifier les faits avec Nat, pour être sûr. J'ai voulu que vous voyiez par vous-même, Ogle.

Le lieutenant reporta son regard de Silone à Milan.

— Que je voie quoi?

Détachant chaque syllabe, Milan continua :

— Que la balance n'était plus en équilibre. Qu'un des côtés penchait. Réfléchissez : ni Kane, ni Hiller n'avaient besoin de tuer Neilson, pas plus que Fritz, ni même Whiting. Ils avaient les moyens de payer, le cas échéant. De payer ou de se servir de leurs forts à bras pour faire tenir tout le monde tranquille. Cela leur serait revenu moins cher que de tuer. Et, chose plus importante encore, cette série de meurtres flanquait en l'air la combine montée par Hiller en mettant en lumière des choses qu'ils avaient intérêt à laisser dans l'ombre...

Lentement le détective acheva :

— J'avais raison dès le début, Nat. Et Fanny aussi.

— Tu deviens fou, Rick, s'écria Silone. Pourquoi aurais-je tué quelqu'un?

— Tu as osé sacrifier Fanny, parce que tu savais que l'accusation contre elle ne pourrait pas tenir longtemps. A cause de cette histoire d'échange de revolvers. Tu préférais risquer de la perdre pendant quelque temps, plutôt que de la perdre pour toujours, et tu t'es servi de ce que tu savais sur Hiller en supposant que c'était lui qu'on accuserait... par mon entremise.

Il s'arrêta pour changer de position et reprit :

— Tu as préparé le meurtre de Neilson en partie pour sauver ta Coupe de Cuivre mais surtout par jalousie. Fanny avait été amoureuse de Neilson à une époque. Il avait un âge plus proche du sien. Alors tu as eu peur.

— J'étais jaloux, d'accord. Ce n'était pas une raison pour le tuer, protesta Silone. Et pourquoi aurais-je tué Pug? Par jalousie, aussi?

— Pug avait reniflé la vérité d'un peu trop près. Il connaissait l'histoire des miniatures... suffisamment pour donner la chair de poule à Hiller. Fritz l'avait mis sur la voie et, après sa mort, Pug, qui se rendait compte que cette mort avait été voulue, en rapport avec les miniatures, a cherché à connaître le fin mot. Il a suivi la piste et s'est approché trop près de la vérité... Emile est à l'heure actuelle en sécurité. Il pourra témoigner qu'il avait peur d'Hiller, certes, mais encore plus de toi. Au

point que, même sous la contrainte, il n'a pas osé prononcer ton nom.

Fanny, le visage convulsé de souffrance, se tassa un peu plus sur son siège. Milan se tourna vers elle :

— Fanny, quand vous avez dit à Nat, au téléphone, que vous alliez voir Emile, vous a-t-il dit où vous le trouveriez?

— Non, dit-elle, en secouant la tête.

Milan continua :

— Un peu plus tard, je lui ai parlé de la même chose et je me suis rendu compte qu'il ignorait qu'Emile se cachait. Il est entré là-bas dans le noir et il a tué Fritz. Lorsqu'il s'est aperçu de sa méprise, il était trop tard. Il a été obligé de présenter les choses de façon à faire croire à un suicide, ou à un meurtre commis par quelqu'un d'émotif et de désordonné. Alors que par nature il est lui-même calme et réfléchi. Il a même poussé le soin jusqu'à forcer la porte de l'intérieur, pour renforcer cette impression.

Fanny fit entendre un étrange bruit de gorge. Milan s'adressa à elle :

— Pourquoi cela vous a-t-il paru bizarre, Fanny? Pourquoi avez-vous pensé que ce n'était pas un suicide?

Fanny resta silencieuse. Milan vit que Silone avait les yeux rivés sur elle, comme pour la subjuguer, comme pour l'inciter à ne rien dire. Elle leva enfin les yeux vers lui et très vite les détourna. Puis elle se mit à parler.

— Ce n'était pas un suicide. Fritz était gaucher. Malgré moi je m'en suis souvenue tout de suite en voyant le couteau près de sa main droite. Or je savais qu'il était gaucher pour l'avoir vu travailler chez Roy. Et Roy le savait, lui aussi...

Elle s'arrêta abruptement et se mit à pleurer.

— Il y a certainement des gens qui ont vu Nat et Pug s'en aller, continua Milan. Ou, en tout cas qui peuvent témoigner que Nat a été absent quelque temps pendant la soirée. De même que l'on trouvera certainement des gens qui ont entendu les trois détonations, après le meurtre de Neilson. Celles que Nat a bien été obligé de faire pour préparer le revolver qu'il allait substituer au vrai. Emile, par exemple pourra vous dire tout ça, Ogle. Emile pourra vous dire des tas de choses.

— Possible, dit Silone, mais cela ne prouve qu'une chose : que j'essayais de venir en aide à Fanny.

Il était devenu un vieillard, épuisé, hagard, les yeux glacés d'une tristesse épouvantable. Il se leva et alla vers Fanny. Il la toucha de la main avant de continuer son chemin vers Ogle.

— Tout cela est très bien, mais vous n'arriverez jamais à rien prouver et vous finirez par découvrir que c'est une erreur.

Milan se détourna et fit face au mur. Il devina que le lieutenant confiait Silone à ses hommes et que ceux-ci l'emmenaient. La porte se referma. Il entendit Ogle dire, en s'adressant à Fanny :

— Alors, Fanny, j'ai l'impression que vous héritez d'une bonne affaire.

Milan l'aurait tué pour cela, s'il en avait eu l'énergie. Polly Baird s'approcha de lui et lui toucha le bras du bout des doigts. Il tourna vers elle un visage ravagé.

— La compagnie d'assurances vous paiera vos sacrés trente mille dollars, lui dit-il. Je me suis arrangé avec eux. Ils vendront les originaux assez cher pour vous payer et être eux-mêmes dédommagés.

Elle appuya sa main plus fort.

— Ce n'est pas à cela que je pensais, Milan.

— Eh bien! alors, foutez le camp et laissez-moi tranquille.

— Vous allez encore vous saouler, n'est-ce pas?

— Oui.

— Il y a du whisky chez moi, Milan.

— Buvez-le vous-même.

— C'est fini, dit-elle. Cette fois-ci je ne me trompe pas. Venez, Milan.

D'un geste brusque, il échappa à la pression de sa main et se dirigea vers la porte.

— Milan! appela Ogle. Je ne suis pas certain d'en avoir fini avec vous.

Polly tourna vers le lieutenant ses grands yeux ingénus.

— N'ayez pas peur, vous pouvez me le confier, lieutenant.

Ogle lui jeta un regard stupéfait qu'il reporta ensuite

sur Milan. Il dit, avec une sorte de jubilation intérieure :

— Ouais, je crois que je peux vous le confier.

Polly, cette fois, lui agrippa le bras fermement.

— Venez, Milan.

Il regarda Ogle et jura entre ses dents, puis Polly au visage aigu, Polly la possessive. Il ouvrait la bouche pour dire quelque chose quand il aperçut Fanny. Elle était toujours affalée sur son fauteuil et fixait la porte comme si elle s'attendait à voir revenir Nat Silone.

— Allons-y, Polly, dit Milan.

Il sortit avec elle.

FIN

N'ACHETEZ PAS UN CHAT DANS UN SAC

Pour vous aider à choisir, "La Tour de Londres" a mis au dos de chaque volume, un ou plusieurs des signes suivants indiquant le genre d'ouvrage que vous allez lire :

GENRE :		PEUT ÊTRE LU PAR :	
Logique		Tout le monde	
Humour		Presque tout le monde	
Service secret			
Gangster		Censuré	

A paraître prochainement dans

LA TOUR DE LONDRES

No 57 ***Ma Femme est une Espionne,***

All over but the Shooting,

par Richard POWELL.

MA FEMME EST UNE ESPIONNE! se dit avec horreur le lieutenant Blake, attaché au Pentagone, le colossal building construit à Washington pour abriter le Ministère de la Guerre. Mais non, Arab n'est pas une espionne. Bien au contraire, elle fait la chasse aux espions. Venue impromptu retrouver son mari à Washington, elle entraîne, le soir même de son arrivée, son infortuné époux dans une suite d'aventures plus cocasses les unes que les autres, qui conduisent ce militaire du type " intellectuel sédentaire " à prendre une part active dans l'anéantissement d'une bande d'espions à la solde de l'axe. L'humour particulier de Richard POWEL confère à cette histoire échevelée une force d'attraction étonnante, qui emporte l'adhésion du lecteur.

***

No 56 ***La Nuit du 13,***

par Stanislas André STEEMAN.

Une réimpression attendue du fameux ouvrage *La Nuit du 12 au 13.*

Derniers volumes parus dans

LA TOUR DE LONDRES

N° 46. ***En votre Ame et Conscience,***
You, the Jury,
par Jean LIEBELER.

N° 47. ***Trois Étoiles pour un Général,***
Fourth Star,
par Richard BURKE.

N° 48. ***Noël à l'Arsenic,***
Vicious Circle,
par Manning LONG.

N° 49. ***Deux Mesures pour rien,***
Shadowy Third,
par Marco PAGE.

N° 50. ***Pas question de m'avoir,***
They'll never find out,
par Francis DUNCAN.

N° 51. ***Tuer pour passer le Temps,***
Murder can be fun,
par Fredric BROWN.

N° 52. ***Tu ne tueras point,***
Thin Edge of Violence,
par William O'FARRELL.

N° 53. ***Pour Acquit,***
The Pay off,
par Joe BARRY.

N° 54. ***La Belle et la Bête,***
The Screaming Mimi,
par Fredric BROWN

N° 55. ***Cartouche à Blanc,***
The Case of the Blank Cartridge,
par Louis TRIMBLE.

CARTOUCHE À BLANC PAR LOUIS TRIMBLE

55

CARTOUCHE À BLANC

PAR

LOUIS TRIMBLE

LA TOUR DE LONDRES